This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817
M
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817
M
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817
M
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817
M
M
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817
M
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES · 1817
M

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES

4 -

ROMANS MILITAIRES

DE

GODEFROY CAVAIGNAC

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

L'HOMME DE BIEN ET L'HOMME DE RIEN

Un Volume in-18.

LA FOLLE DE MÉDÉAH

NOUVELLES, PROVERBES ET MÉLANGES

Un Volume in-18.

Paris, imp. WALDER, rue Bonaparte, 44.

Godet phot.
Paris.

ROMANS MILITAIRES

DE

GODEFROY CAVAIGNAC

AVEC UNE PRÉFACE

PAR EMMANUEL GONZALÈS.

ILLUSTRATIONS PAR TRICHON.

« Il avait l'âme d'un croyant, le cœur » d'un chevalier, le tempérament d'un » martyr. » (*Discours de Barrault aux obsèques de Godefroy Cavaignac.*

CINQUIÈME ÉDITION.

PARIS

C. VANIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

1, RUE DU PONT-DE-LODI, 1.

1868

848
C376 m
1868

0944.782-190

GODEFROY CAVAIGNAC

Cavaignac (Éléonor-Louis-Godefroy), fils aîné du Conventionnel, né à Paris en 1801, est mort le 5 mai 1845.

Élevé par une mère d'origine patricienne, l'ardent républicain ne fut pas un de ces sectaires à l'esprit étroit, exclusif et jaloux, qui s'attardent dans l'imitation puérile du passé et le fétichisme d'une doctrine rigoureuse comme un dogme. Esprit chevaleresque, amoureux d'un idéal politique auquel il ne craignait pas de dévouer sa vie, il n'en était pas moins un homme de bonne compagnie, artiste, lettré et doué d'une courtoisie sympathique.

Il croyait qu'il n'était pas nécessaire d'avoir les mains noires pour tirer le coup de fusil des barricades, quand sa religion politique l'exigeait; il se permettait même d'être excellent musicien dans un salon, au sortir d'une séance secrète des *Amis du peuple*.

Il avait à la fois au service de ses convictions une

vaillante plume et une vaillante parole. C'était plus qu'un orateur, c'était un tribun; ses phrases n'arboraient pas de panaches et de fleurs de rhétorique, elles servaient de moule brûlant à sa pensée.

Godefroy Cavaignac révéla dès le collége un esprit d'indépendance et de patriotisme indomptables. M. Werdet, l'ancien éditeur, a bien voulu nous communiquer quelques fragments pleins d'intérêt de ses *Souvenirs de Sainte-Barbe,* qui se rattachent à cette époque de la jeunesse du fougueux républicain. Voici, entr'autres détails inédits, le récit d'une insurrection d'élèves dont Godefroy fut l'inspirateur et le chef.

« Au commencement de 1815, tout allait pour le mieux à Sainte-Barbe, lorsqu'un événement aussi inattendu qu'extraordinaire vint interrompre tout à coup le cours des études, et réveiller dans tous les cœurs les passions politiques assoupies.

« L'empereur Napoléon venait de débarquer à Cannes le 1er mars 1815. — Il avait quitté l'île d'Elbe.

« Déjà la nouvelle de la marche triomphale du grand capitaine de Cannes à Grenoble, de Grenoble à Lyon, et celle de son infaillible arrivée à Paris, avaient franchi les portes de Sainte-Barbe. Tous les esprits s'occupaient de ces grands événements, et, comme on le pense bien, les têtes bouillantes de la première division y prenaient part.

« Cette fois, ce n'était plus comme en mars 1814, où une seule idée fermentait dans ces jeunes cervelles, qui ne se doutaient même pas alors qu'il existât encore des Bourbons, et dont toutes les craintes et toutes les

espérances se reportaient sur un seul point : l'honneur de la patrie, représenté par l'empereur Napoléon Ier.

« Maintenant, les idés monarchiques et les idées impériales divisaient les élèves en deux camps hostiles; les uns n'avaient de sympathie que pour le roi très-chrétien Louis XVIII, toutes celles des autres se tournaient vers le grand empereur.

« Comme en 1814, les élèves les plus grands quittaient leurs jeux pour se promener par groupes, et discourir ensemble sur les nouvelles du jour.

« Un jour de mars, à six heures, le son de la cloche donne le signal de la rentrée dans les diverses salles d'étude, ce qui s'exécute comme d'habitude avec un calme parfait.

« L'horloge sonne le quart, toutes les lampes s'éteignent comme par enchantement. — Je vis alors des élèves s'élancer, sans proférer un seul cri, de leurs salles d'études, comme des essaims d'abeilles abandonnant leurs ruches, et courir se ranger en deux bandes à peu près égales. A un coup de sifflet, parti de l'une des bandes, un autre répond du côté opposé; les deux troupes s'ébranlent, s'attaquent avec fureur, aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur !* d'un côté, et *Vive le Roi !* de l'autre.

« Le sang coule...

« L'horloge sonne la demie.

« Averti de ce qui se passait, M. de Lanneau se présente, et tel était l'empire qu'il exerçait sur ses élèves que ces mots, prononcés d'une voix ferme :

« *Eh bien ! messieurs !...*

suffisent pour faire rentrer dans le devoir ces frères

ennemis. — Cette bouillante jeunesse le craignait, l'aimait et le respectait tout à la fois, comme un père bon, clément, juste, mais également sévère quand il le fallait.

« Inutile de nommer le chef de la bande napoléonnienne, c'était Godefroy Cavaignac.

« Le 21 mars, le tambour, aux sons éclatants de ses roulantes batteries, recommençait sa *diane* trop longtemps interrompue, aux cris de *Vive l'Empereur !* mille fois répétés par presque tous les élèves. . . . . .
. . . . . .
. . . . . »

« Quelques jours après la rentrée de Napoléon aux Tuileries, les études, qui avaient été suspendues, reprirent leur marche habituelle. — La plupart des élèves qui avaient quitté le collége firent leur rentrée.

« M. de Lanneau, avec sa prudence habituelle, n'avait rien voulu savoir de la rixe très-sérieuse qui avait eu lieu le 19 mars, la veille de la rentrée de Napoléon à Paris, entre les élèves qui se désignaient entre eux sous le nom de *blancs* et de *bleus*.

« Vers la fin d'avril 1815, mes élèves intimes vinrent, selon leur habitude, me trouver dans mon cabinet. Très-occupé de mon travail, je n'avais pu causer avec mes visiteurs, mais, en allant et venant, j'en avais remarqué un qui s'était assis devant une petite table sur laquelle, entouré de trois camarades qui causaient à voix basse d'une façon très-animée, il écrivait rapidement, et couvrait de sa prose une grande feuille de papier ministre, placée devant lui. — Cette scène inattendue

m'intrigua outre mesure, et je me dis *in petto* : Que diable peuvent-ils donc faire?

« Je m'approchai du poële auprès duquel avaient fini par se ranger ces jeunes gens, et je leur demandai en riant :

« — On dirait, en vérité, que vous machinez une conspiration.

« — A peu près... me répondit celui qui tenait la plume...

« — La plaisanterie est bonne, repris-je, mais si réellement vous tramez quelque mauvais tour de votre métier, sachez bien que je m'y oppose, et dans le cas où vous fermeriez l'oreille à mes conseils, je vous dirais sans cérémonie : Allez conspirer ailleurs! »

« — Allons, allons, ne vous fâchez pas, nous ne conspirons point; nous avons même en vous une si grande confiance que nous allons vous laisser lire ce que vient d'écrire notre ami.

« Celui-ci, ayant, en effet, terminé la rédaction de son œuvre, la signa, et les trois autres y apposèrent également leur signature. — Cela fait, l'un d'eux me dit : « Vous pouvez en prendre connaissance maintenant. »

« Je dévorai ce papier, et je demeurai stupéfait!...

« Ce n'était rien moins qu'une pétition chaleureuse adressée au ministre de la guerre, le général Carnot, au nom des élèves de la première division, qui le suppliaient de les autoriser à former entre les plus grands et les plus robustes une batterie d'artillerie.

« — Mais vous êtes fous, messieurs, m'écriai-je, de penser que le ministre, accueillant votre demande, vous envoie des canons. Tout ce que vous pouvez attendre

de Son Excellence, c'est qu'elle transmette votre pétition à M. de Lanneau, et alors, gare à vous ! Laissez, croyez-moi, dormir votre projet insensé ! Déchirez votre requête, c'est ce que vous avez de mieux à faire...

« — Non pas, s'il vous plaît, répondirent mes écervelés; dans trois heures, le ministre aura reçu notre demande...

« Ils n'en démordaient pas.

« Huit heures vinrent à sonner; mes intrépides artilleurs en perspective se sauvèrent pour aller chercher le croûton de pain de leur déjeuner.

« Pas n'est besoin d'affirmer au lecteur que je fus discret, mais aussi, dès ce jour, je dus mettre un terme aux flâneries et aux confidences de mes intimes.

« Au reste, ce que j'avais prévu arriva.

« La malencontreuse pétition fut envoyée à M. de Lanneau quelques jours après.

« Six élèves, signataires de la belliqueuse supplique, furent rendus à leurs familles.

« Un an plus tard, vers le mois de mai 1816, un calme profond régnait dans le collége lorsqu'un soir, à six heures, éclata tout à coup, parmi les rhétoriciens, une des plus formidables émeutes dont les annales universitaires aient conservé le souvenir.

« La cause de cette levée de boucliers n'a jamais été bien connue; on a prétendu seulement que les rhétoriciens, mécontents de leurs maîtres d'étude, s'étaient soulevés en masse pour en obtenir le renvoi Quoi qu'il en soit, ce qu'il y a de positif, c'est que cette insurrection fut des plus déplorables.

« C'était encore, comme la première fois, Godefroy qui la dirigeait.

« J'étais absent lorsqu'elle éclata, et je ne rentrai au collége pour aller me coucher qu'au moment de la fermeture des portes, à neuf heures. Ce ne fut donc que le lendemain que j'appris, non pas la cause véritable de l'émeute, mais seulement comment elle avait commencé.

« Voici ce qu'on me raconta à ce sujet :

« La veille, à six heures un quart du soir, les rhétoriciens étaient sortis en silence de leur salle de travail, laissant à la garde de quatre d'entre eux le maître d'étude, afin de l'empêcher d'aller chercher du secours.

« Divisés en trois sections, ils s'étaient rapidement dirigés vers les cuisines, la paneterie, la sommellerie, faisant une razzia générale des victuailles qui leur étaient tombées sous la main, ne respectant pas même le dîner et les vins fins enfermés dans de grandes mannes couvertes, qu'on allait transporter au petit Reims pour le repas du Directeur, qui, ce jour-là, avait quelques convives.

« Tout fut impitoyablement enlevé.

« Chargés de toutes ces provisions de bouche, les révoltés, persistant dans leur silence primitif, escaladèrent leur dortoir au pas de charge, renforcés des quatre gardiens du maître d'étude, qui étaient venus les rejoindre, chargés des planches et des solives de la chaire, qu'ils avaient mise en pièces.

« Enfin, la troupe des mutins, arrivée dans son dortoir, situé au cinquième étage du grand bâtiment, qui divisait en deux grandes cours cette partie du collége,

commença à se barricader d'une façon redoutable avec des traverses et des planches arrachées ou brisées de leurs bois de lit.

« Instruit, enfin, de la gravité de ces désordres, M. de Lanneau accourut accompagné des inspecteurs et de tous les domestiques, malheureusement trop tard.

« Les rhétoriciens, pourvus de provisions de bouche et de munitions de guerre, bien barricadés, se préparaient, au milieu d'un tapage infernal, à soutenir un siége en règle.

« Jusqu'à neuf heures, les exhortations paternelles de M. de Lanneau furent méconnues de ces furieux; des blessures graves, produites par les pièces de bois qu'ils lançaient de la porte entr'ouverte et refermée aussitôt, avaient jeté la consternation dans le cœur des assiégeants. — Le Directeur lui-même avait été blessé à la jambe par un de ces projectiles, tandis que son frère, M. Marest, battait en retraite avec une forte contusion à la tête.

« Lorsqu'au coup de neuf heures, j'ouvris, au moyen de mon passe-partout, la porte particulière, quelle fut ma surprise de trouver au pied de l'escalier et du parloir un groupe effaré de domestiques, et d'entendre distinctement les cris poussés au faite de la maison.

« L'on me mit au courant de ce qui se passait.

« Je me dirigeai aussitôt vers l'escalier conduisant à ma chambre, attenant au dortoir des révoltés.

« Au premier étage, je trouvai, assis dans un fauteuil, M. de Lanneau entouré des inspectenrs, et ayant auprès de lui le préfet des études.

« — Vous ne pourrez pénétrer dans votre chambre,

me dit le respectable directeur; si vous insistiez, vous pourriez fort bien être maltraité comme nous l'avons été nous-mêmes. Voyez... et il me montrait sa jambe...

« — Permettez-moi, monsieur, lui répondis-je, d'essayer à mon tour; je serai peut-être plus heureux que vous; qui sait? J'ai parmi les élèves révoltés un ami qui me protégera au besoin, j'en suis certain...

« — Ah! c'est vrai, répondit avec bonté M. de Lanneau; vous avez M. Cavaignac; essayez donc! mais soyez prudent!

« Je remonte aux deuxième, troisième et quatrième étages; je trouve à la porte de chaque dortoir un piquet de domestiques, placés sous le commandement d'un maître d'études, dans la crainte que les élèves des autres divisions ne se joignent aux rhétoriciens.

« J'arrive enfin à la redoutable porte barricadée, à laquelle je frappe avec circonspection...

« — Qui va là? crie une voix.

« — Moi! Werdet.

« — Que voulez-vous?

« — Entrer dans ma chambre, donc, et me coucher.

« — Oui; et la même voix d'ajouter :

« — Attendez.

« Et j'entendis un élève dire aux autres : Je réponds de lui!!

« Quelques minutes s'écoulèrent. Le bruit d'une vive discussion vint à mes oreilles. Les *oui* et les *non* se croisent en tous sens; enfin, une voix parvint à dominer ce tumulte confus; le guichet de la porte s'entr'ouvre, et Godefroy m'interpelle ainsi :

« — Est-ce bien vous, monsieur Werdet?

« — Certainement !

« — Êtes-vous seul ?

« — Oui.

« — Vous engagez-vous à être muet ?

« — Je vous le promets.

« La porte m'est ouverte aussitôt, j'entre dans ma chambre (il était dix heures)... et je m'endors... malgré le bruit de l'orgie qui continue.

« Le lendemain matin, à cinq heures, on me donne la clef des champs; je sens, dans l'obscurité, une main presser la mienne et y glisser un papier.

« C'était une lettre adressée à M. de Lanneau. Je m'empresse de la lui faire remettre.

« Dans cette épître, que Cavaignac avait écrite pendant que ses camarades dormaient, il assumait généreusement sur sa tête toute la sévérité du directeur, le suppliant d'être indulgent pour ses camarades, qu'il déclarait avoir seul poussés à la révolte, et se soumettant d'avance à toutes les rigueurs de la discipline.

« Ce billet, tracé d'une main fougueuse, tout d'un trait, sous l'inspiration soudaine de la pensée, sans ratures ni renvois, respirait les plus nobles sentiments.

« Nous regrettons de ne pouvoir en citer qu'une partie.

. . . . . .

« ... J'assume sur ma tête toutes les conséquences « de notre insubordination. — Seul, j'ai été le chef de « cette révolte; j'ai entraîné mes camarades. — Indul- « gence donc pour eux. — Quant à moi, je me soumets « entièrement à votre juste sévérité. »

« Ainsi se termina cette émeute, qui avait pris des proportions effrayantes, dont on n'a jamais connu la véritable cause, mais dont il est permis de soupçonner les motifs. »

Après avoir quitté Sainte-Barbe, Godefroy étudia d'abord le droit; mais il ne tarda pas à abandonner cette science sèche et aride pour la littérature et la politique, qui attiraient invinciblement son âme enthousiaste.

Nourri des souvenirs de la Convention, disciple zélé de la tradition paternelle, lecteur passionné de Plutarque, il s'était formé une opinion républicaine très-radicale. Il se voua à la ruine de la branche aînée des Bourbons, comme jadis Annibal à celle de Rome, lutta contre elle avec la foi d'un missionnaire et l'énergie d'un soldat, et les journées de juillet le trouvèrent au premier rang des combattants auxquels la victoire était promise.

Il ne fut pas un des renégats de ce baptême de feu et de sang.

La branche cadette, dont il ne regardait pas l'avénement comme légitimé par le vote populaire, le compta bientôt parmi ses adversaires les plus violents et les plus opiniâtres.

Élu capitaine de la garde nationale, il fut arrêté à l'occasion des troubles d'octobre et de décembre 1830, traduit devant le jury et acquitté.

Il contribua à fonder la société des *Amis du peuple*, dont la salle fut fermée à la suite de plusieurs autres

procès dans lesquels il se trouva compromis. Puis les batailles de rues, qui ensanglantèrent Paris en 1832, l'amenèrent de nouveau devant les tribunaux. Il se retrancha derrière le droit d'association, consacré par la Charte, et fut renvoyé de la prévention.

Godefroy Cavaignac voulut régénérer cette société, et s'appliqua activement à la transformer en société des *Droits de l'homme*. Cette force révolutionnaire joua un grand rôle dans les troubles de 1834, devint le porte-voix mystérieux des émeutes, et souffla l'agitation dans tous les quartiers populaires. Cette fois, Cavaignac fut arrêté ainsi que d'autres affiliés impliqués dans l'affaire du procès monstre, traduit devant les tribunaux et condamné à une incarcération assez longue; mais il parvint à s'évader de Sainte-Pélagie, le 13 juillet 1835, avec plusieurs autres prisonniers, et se réfugia à Londres.

Pendant tous ces orages, il avait pu consacrer quelques loisirs à la littérature; et la critique avait signalé un volume in-8°, le seul qui ait paru signé de son nom, sous ce titre un peu féroce : *Une Tuerie de Cosaques.*

C'était là un épisode de l'invasion, qui sentait la poudre et le sang, et qu'on eût dit écrit sur le pommeau de la selle d'un cheval lancé au galop. Chaque phrase sonnait comme un vers de Juvénal. On ne pouvait lire ce récit brûlant d'une indignation patriotique et d'une émotion sincère, sans être remué jusqu'au fond du cœur comme par le bruit du tambour qui bat la charge.

Un proverbe intitulé : *Le Cardinal Dubois*, ou *Tout*

Chemin mène à Rome, terminait ce volume, et montrait la singulière souplesse d'un talent nerveux qui se jouait avec toutes les formes littéraires.

Du reste, dans ses amusants Mémoires, Alexandre Dumas cite Godefroy comme ayant été du nombre des jeunes gens de la Restauration qui ont le plus énergiquement concouru au mouvement romantique. Il ne crut pas devoir imiter ceux de ses amis qui prêchaient le progrès en politique, et qui voulaient entortiller la littérature dans les bandelettes des momies mythologiques et les langes dorés du grand siècle.

Dès 1829, Godefroy Cavaignac fit ses premières armes de romancier dans la *Gazette littéraire,* fondée par le célèbre éditeur Sautelet, dont le suicide causa une si profonde sensation et inspira à Armand Carrel son magnifique article : *De la Mort volontaire.* Dans cette revue hebdomadaire, se trouvaient groupés, sous la direction de J. Taschereau, divers écrivains éminents de la Presse libérale : Armand Carrel, Armand Marrast, Jules de Vailly, etc. Godefroy y fit paraître successivement ses premières nouvelles : l'*Effaré,* les *Deux Dragons* (1), le *Chansonnier,* œuvres courtes, mais robustes, vivantes, accentuées de ton, qui avaient une analogie remarquable avec ces petits chefs-d'œuvre de Prosper Mérimée, intitulés : l'*Enlèvement de la Redoute* et *Mateo Falcone.* Chez Godefroy, le style est moins sobre, le dessin moins pur que chez l'auteur de la *Jac-*

(1) Cette nouvelle, insérée en 1830 dans *la Gazette littéraire,* a été reproduite depuis sous le titre des *Trois Dragons.* (*Note de l'éditeur.*)

querre ; le récit court avec des saccades et des soubresauts comme un cheval emporté sur un chemin de cailloux, et les étincelles jaillissent à chaque ligne; toutefois cette furie d'improvisation est tempérée par une sorte de grâce et de sentiment mélancolique, où la philosophie a sa part.

En 1830, l'ardent républicain devint un des rédacteurs les plus assidus de la *Tribune* avec A. Marrast et G. Sarrut. Ce journal était regardé comme l'apôtre des émeutes et le martyr des amendes. Les rédacteurs étaient le plus souvent payés en condamnations et en mois de prison. On leur demandait plutôt des convictions et du dévouement que du style. Mais le talent ne devait pas leur faire défaut, et à cette rude école, d'obscurs journalistes allaient devenir de grands écrivains — et parfois d'éloquents tribuns. Quand la feuille républicaine fut déférée à la cour des pairs dans la personne de Lionne, son gérant, Godefroy Cavaignac plaida la défense avec une mâle et vigoureuse chaleur de parole; mais l'énergie même des convictions qu'il affirmait avec tant d'éclat devait faire condamner le journal par l'aréopage des vieux juges ridés et parcheminés d'égoïsme, que cette voix, sonore comme une trompette de Josaphat, troublait et réveillait en sursaut dans leur quiétude somnolente. Les pairs crurent voir sur les murs de leur salle de justice flamboyer le *Manè, Thécel, Pharès* du festin de Balthazar. D'ailleurs, l'avocat de la *Tribune* avait été élu président de la société des *Amis du Peuple*. Ce titre révolutionnaire devait attirer la foudre, et le journal fut condamné. Il en fut de même en cour d'assises, car, devant le jury, Go-

defroy Cavaignac ne désertait pas son origine et se glorifiait de son père le Conventionnel.

Voici, en effet, les paroles qu'il prononça dans le procès de la conspiration d'avril, à la cour d'assises :

« Mon père fut un de ceux qui, dans le sein de la « Convention nationale, proclamèrent la république à « la face de l'Europe alors triomphante. Il la défendit « aux armées : c'est pour cela qu'il est mort dans « l'exil, après quinze années de proscription. Et tandis « que la restauration elle-même était forcée de laisser « à la France les fruits de cette révolution qu'elle avait « servie; tandis qu'elle prodiguait ses faveurs à ces « hommes que la République avait créés, mon père et « ses collègues souffraient seuls pour la grande cause « que tant d'autres trahissaient, dernier hommage de « leur vieillesse impuissante à la patrie que leur jeu- « nesse avait si vigoureusement défendue. »

Nous avons voulu surtout nous occuper de Godefroy Cavaignac au point de vue littéraire; il est presqu'inconnu sous cet aspect, parce que, se regardant comme un homme de parti et d'action avant tout, il cachait pour ainsi dire comme une faiblesse et enveloppait d'un nuage sa fécondité littéraire. Loin de rechercher le tapage et l'encens grossier de la publicité, il ensevelissait modestement ses histoires de guerre et d'amour dans une sorte de fosse commune. Il accrochait trois étoiles en guise de signature à ses contes les plus émouvants. C'est ainsi que furent publiées, comme l'œuvre d'un anonyme, dans un recueil intitulé, *le Salmigondis*,

trois des nouvelles que nous ressuscitons aujourd'hui : *Une rencontre, Un jeune homme d'autrefois. Est-ce vous?* Nous n'avons pas besoin de signaler à ceux qui les liront l'originalité de la forme, la fougue et la couleur et le vif sentiment de réalité qui animent ces œuvres de spontanéité ; nous ne saurions les comparer qu'à certains contes de Diderot et de Stendahl.

Avant son évasion de Sainte-Pélagie, Cavaignac avait collaboré à la *Revue républicaine* d'André Marchais et au *Paris révolutionnaire*, livre collectif, publié par Pagnerre et Guillaumin, et qui obtint un fort grand succès, avec la collaboration de Louis Desnoyers, Étienne Arago, Félix Pyat, Flocon, Altaroche, etc.

A son retour d'exil, après l'amnistie provoquée par le mariage du duc d'Orléans, ce volontaire du journalisme alla rétablir en Afrique sa santé délabrée; mais il ne put voir sans émotion cette terre merveilleuse; la poésie des mœurs étranges des Arabes enfiévra son cerveau et il écrivit de verve la *Folle de Médéah* auprès de son frère Eugène, alors colonel des zouaves.

Revenu en France, il devint le rédacteur le plus assidu du *Journal du Peuple*. C'était là une œuvre de dévouement et d'apostolat, et c'est ce qui plaisait au cœur généreux de Godefroy. Il se multipliait pour venir à l'aide du journal en détresse, comme le capitaine de vaisseau qui court lui-même aux pompes. Il lui prodiguait gratuitement sa prose politique et sa prose littéraire. Le jour, il faisait les articles de fond; l'insomnie lui fournissait les feuilletons. C'est ainsi qu'il écrivit son œuvre capitale l'*Homme de bien* et l'*Homme de rien*, dont la pensée est de la plus haute philosophie,

dont la fabulation est d'une simplicité et d'une originalité saisissantes. Chaque chapitre coûta à Godefroy un accès de fièvre. Or, ce roman est resté inconnu, tant le romancier s'est absorbé dans le républicain.

Plus tard, il collabora à la *Revue indépendante* de Pierre Leroux et à la *Réforme* de Ferdinand Flocon, où il publia, croyons-nous, les *Animaux malades de la Peste*.

On ne surmène pas ainsi sa vie impunément; on n'est pas impunément trahi par la fortune dans tous ses espoirs, dans toutes ses aspirations. Godefroy Cavaignac devait mourir exilé de son rêve, les yeux fixés sur l'avenir. Une maladie de poitrine l'emporta en 1845, et Louis Blanc prononça un magnifique discours sur sa tombe, au cimetière Montmartre.

Sur cette tombe, s'étend la statue sévère du républicain, qui semble demander à Dieu, en faveur de ses frères, la liberté pour laquelle il a combattu et épuisé sa vie.

EMMANUEL GONZALÈS.

ADIEUX DU JOURNAL *LA RÉFORME*

A GODEFROY CAVAIGNAC

Un homme héroïque, un grand citoyen, Godefroy Cavaignac, est mort ce matin à quatre heures.

Il est mort après une maladie longue et cruelle, âgé de quarante-cinq ans à peine, mais épuisé par quinze années de patriotiques fatigues, de persécutions, de proscription, de luttes, d'anxiétés généreuses. Il est mort l'esprit occupé des souffrances, des humiliations de son pays, et le cœur plein de cette haute mélancolie qui est la gloire et le tourment des natures d'élite.

Dès les premiers jours de sa maladie, — l'hiver durait encore, — comme nous nous félicitions devant lui des soins dont il était entouré : « Il faut, nous dit-il « avec un étrange accent de tristesse, il faut remercier « le ciel de ce qu'il m'a donné d'avoir du feu dans une « pareille saison; il y a tant de malheureux qui n'en « ont pas. »

**

Non, ceux qui ne l'ont pas vu de près, ceux qui ne savent rien du côté familier de sa vie, ceux-là ne pourront jamais comprendre combien est grande une telle perte, et combien inconsolables doivent être nos regrets. Ce citoyen si courageux, si prompt au combat, si indomptable dans son énergie, si accoutumé au maniement des agitations populaires, il était, une fois rendu à sa famille et à ses amis, le plus affectueux, le plus doux, le plus aimable des hommes. On n'imagine pas quelle exquise délicatesse de sentiments s'unissait à ce stoïcisme politique, et quels trésors de sensibilité renfermait cette âme virile.

Qui de nous pourrait avoir oublié les services rendus par Godefroy Cavaignac à la cause démocratique, au sein des époques les plus orageuses de notre histoire contemporaine? Qui pourrait avoir oublié avec quelle mâle éloquence il défendait, il y a peu d'années, le droit d'association menacé; avec quel entraînement invincible il glorifiait et vengeait la révolution que scella le sang de nos pères; avec quelle vigueur d'initiative il posait la question sociale, au sortir des querelles purement politiques?

De quelle utilité n'aurait pas été à son parti et à la France, dans un moment décisif, un homme aussi heureusement doué? car si, en matière d'arts et de littérature, rien n'égalait la finesse de ses aperçus, l'imprévu de ses jugements, son coup d'œil, en politique, était d'une sûreté, d'une promptitude extraordinaires. La direction des affaires publiques, au jour d'une crise prévue, n'eût pas même été au-dessus de sa capacité; il aurait servi de lien entre la démocratie française et

la démocratie étrangère, et nul mieux que lui peut-être n'eût suffi aux nécessités d'une grande situation, parce qu'il tenait de l'époque révolutionnaire par la puissance de son dévouement, et de l'époque présente par le calme de son intelligence.

Homme d'Etat et de parti, il avait un esprit étincelant et des vues profondes. — Fils de conventionnel et nourri du lait robuste de la liberté, il tempérait par les grâces et le charme de l'imagination la fougue de ses croyances, leur rudesse honorable, leur chevaleresque opiniâtreté. Expansif autant que loyal, ses manières admirables de franchise, son langage sans apprêt, son doux et fier visage, tout attirait irresistiblement vers lui. L'approcher, c'était le connaître; le connaître, c'était l'aimer.

Mais, ainsi que tant d'autres hommes supérieurs dont les facultés n'ont pas eu tout leur emploi par suite des malheurs des temps, Godefroy Cavaignac n'a pu être jugé aussi grand qu'il était; d'autant que, par un dévouement rare et sublime, il s'était volontairement réduit à dépenser dans des luttes anonymes, dans des efforts obscurs, ses plus éminentes facultés. Aussi s'est-il éteint n'ayant montré de lui que la moindre portion de lui-même.

La mort de Cavaignac laisse dans nos rangs un vide qu'il serait inutile et injuste de dissimuler. Ne nous décourageons point cependant : que sont, dans une civilisation imparfaite, les hommes de bien? des instruments que Dieu destine à s'user au service des idées vraies. Quelque dure que cette loi nous paraisse, sachons l'accepter. La meilleure manière d'honorer

l'homme fort que nous pleurons, c'est de soutenir vaillamment les intérêts sacrés qu'il a si bien servis; c'est de nous inspirer de son exemple pour rester jusqu'au bout fidèles à la cause des faibles, des opprimés; c'est de mener à fin, s'il est possible, sans illusions vaines et sans défaillance de cœur, l'œuvre de la Révolution, œuvre calomniée, mais immortelle et sainte, à laquelle il a employé, sur laquelle il a consumé sa généreuse existence.

Il s'agenouilla derrière un buisson, mit en joue son fusil, etc. (Page 56.)

UNE

TUERIE DE COSAQUES

> Héroïque Alsace! tes vieux guerriers ont plus de cicatrices que de rides!
>
> Honneur à l'Alsace, fertile pour la paix, féconde pour la guerre!

— C'est un carré enfoncé, dit le vétéran, laissant tomber un *Moniteur* qu'il repoussa ensuite avec sa jambe de bois, les voilà entrés en France.... C'est un carré enfoncé, j'en ai peur.... Eux en France! je ne l'aurais jamais cru!... je pensais avoir tout vu à mon âge.... Mais la France porter des cosaques! cela n'est pas possible.... Ce *Moniteur* n'a jamais tant menti.

Et, machinalement, il ramassa le journal, le déploya, relut encore, et resta muet quelque temps, fixant, au milieu d'une grosse larme, ses yeux sur un portrait de Kléber.

Le héros apparaissait là bien différent du vieux mutilé : jeune et puissant, sûr et content de sa

gloire.... Cette stature immense, qui semblait le hausser au-dessus des plus longues baïonnettes, et, du bas de la plaine, faire planer son regard sur tout le champ de bataille ; ce port de tête qui montrait au soleil son œil d'aigle fixant la victoire à la lueur des canons, et ce front trop vaste pour son grand chapeau semé de panaches tricolores; cette chevelure foisonnant sur ses épaules comme la crinière du lion sur celles d'Hercule ; cette poitrine tendue ainsi qu'un rempart vers l'ennemi, avançant au boulet ce cœur qu'elle défendait mieux qu'une cuirasse, et que le fanatisme avait seul le bras assez fort pour atteindre ; enfin ce sabre dont la poignée jouait dans sa large main, et sur qui son bras s'appuyait comme sur une colonne, ce sabre assez robuste pour soutenir le poids de la république armée et du colosse où vivait la grande âme de Kléber.

Jamais le vieux capitaine alsacien n'avait été tant frappé à l'aspect du géant ; car il y avait bien loin de cette image, vigoureux emblême de la république, à ce que l'empire était alors, l'empire qui n'avait plus de son empereur que sa petite taille et son air d'aigle vieilli.

— Eux en France ! répéta-t-il comme en s'adressant à son ancien général.... Je te l'ai pourtant entendu dire un jour qu'ils semblaient prêts d'arriver chez nous :

« — Grenadiers, vous êtes plus f..... pour escalader la lune que ces b.....-là pour enjamber le Rhin.

Et aujourd'hui... ton assassin t'a rendu service : tu ne verras pas où nous a conduits celui qui t'a laissé en Égypte... Tu le connaissais bien... Toute la révolution en vain, et pas même nos frontières ! Voilà l'homme !.. Si tu vivais, ajouta-t-il, nous n'en serions pas là ; du moins tu te battrais, toi, n'eusses-tu que deux jambes de bois, et moi... mais, j'ai deux fils... Hermann, s'écria-t-il, dis à mes fils qu'ils viennent.

Le capitaine Saurfield avait une égalité d'humeur triste, mais paisible, et une froide douceur de manières rare chez les vieillards, chez les invalides surtout. Elles n'avaient point souffert des chagrins vifs et profonds qui l'avaient atteint à diverses époques de sa vie. C'était avec désespoir qu'il s'était vu forcé, dès l'an VIII, de renoncer à sa profession, après avoir été amputé sur le champ de bataille de Zurich. Les guerres de la république lui avaient trop bien fait sentir quelles émotions nobles et enivrantes peut goûter un soldat, quel utile et généreux dévouement, quelles qualités, quelles ressources les armes peuvent développer en soi-même, et dans ceux avec qui l'on partage gloire, aide et périls.

Saurfield n'avait pas ressenti moins de douleur

de l'assassinat de Kléber. Ce grand homme, sans user, comme tant d'autres, de charlatanisme pour se faire aimer de ses soldats, était cher à tous, parce que chacun trouvait en lui un autre soi-même. Kléber était l'homme de guerre le plus complet qui fût jamais, et il n'y avait pas autour de lui un seul fantassin, cavalier, artilleur, officier ou autre, qui ne pût se reconnaître dans son général : Kléber était toute une armée, plus le génie qui la dirige.

Le renversement de la république porta aussi un coup terrible au cœur du vétéran : il détestait cordialement l'homme du 18 brumaire, et cette aversion ne fit que s'accroître en le voyant chaque jour détruire pièce à pièce la révolution. En effet, ce sont ceux-là surtout dont le sang a coulé pour elle qui peuvent en demander un compte sévère à la mémoire de Napoléon, et lui dire :

— Qu'as-tu fait de la république? comme il le disait au Directoire, le jour où il le renversait pour élever cet empire qu'il n'a pas même su conserver.

Enfin, quelques années après son mariage, une circonstance mystérieuse parut troubler tout à coup l'existence du capitaine Saurfield : il l'avait soigneusement cachée à tous; mais quelques citoyens de la petite ville d'Alsace qu'il habitait, disaient tout bas qu'il avait deux fois forcé un de ses voi-

sins à se battre en secret avec lui, et que chaque fois il avait eu le dessous.

La seule chose dont on ne put douter, c'était la haine profonde que cet homme inspirait au capitaine Saurfield; et elle s'accrut encore lorsque son fils aîné, Lubbert, jeune homme d'un caractère étrange et indomptable, devint l'amant déclaré d'une nièce, fille adoptive de son ennemi.

Ce fut dans cette situation que le capitaine eut à pleurer sur le sort de la patrie, et qu'il pensa à lui vouer ses fils comme il avait fait autrefois de lui-même.

Le second, Arnold, avait l'humeur calme et douce de son père; il se destinait aux fonctions de ministre du culte réformé.

— L'ennemi est en France, dit le capitaine dès que ses fils parurent.

Lubbert était entré d'un air sombre et le regard baissé : il le fixa soudain sur les yeux de son père; Arnold leva les siens vers le ciel.

— Qu'en pensez-vous, enfants? ajouta Saurfield.

— Que cela ne pouvait finir autrement, dit Lubbert d'un ton brusque et amèrement railleur : la France a trouvé que la république ne l'avait pas assez bien défendue; il lui a fallu un empereur : qu'elle le défende.

— Il ne s'agit plus de Bonaparte, Lubbert, reprit le capitaine : notre pays est envahi. Vous êtes fils

d'un soldat trop vieux, trop impotent; mais vous êtes jeunes et forts : vous payerez pour vous et pour votre père. Embrassez-moi, et allez vous battre en braves gens contre l'étranger.

Lubbert recula d'un pas.

— Non, dit-il, non : l'empereur a dépouillé la république; ne nous l'avez-vous pas dit cent fois? Son butin lui échappe : ce n'est pas moi qui ferai rien pour qu'il lui reste. Donner ma vie pour un maître! elle vaut mieux que cela; se dévouer pour un autre homme, quand il n'est ni notre égal ni notre ami, c'est le fait, non d'un homme, mais d'un chien, et je ne sais pas ce que c'est que cette fidélité canine dont les grands font une vertu à leur profit. Je ne servirai point, mon père, ajouta le jeune homme en appuyant sur ce mot; je ne servirai jamais personne.

— Quant à moi, dit doucement Arnold, je suis prêt. Je renonce à ma vocation pour accepter mon héritage, et je ferai comme mon père a fait dans son temps.

— Moi de même, je le ferais, reprit Lubbert d'un ton moins brusque, car il aimait tendrement son frère; moi de même, si, comme mon père, j'avais une grande cause à défendre; mais un grand homme, ajouta-t-il avec amertume, par ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra : pourquoi l'aimerions-nous plus, à présent qu'il nous a mis où

nous en sommes? Il a fait rentrer les émigrants, il fait venir l'étranger; il a détruit la liberté, il compromet le sol, l'âme et le corps de la patrie; il a tout perdu : il n'aura pas une goutte de mon sang. Il en a assez fait répandre pour son ambition, son despotisme : il en a, du sang pour lui-même : qu'il le verse; je lui refuse le mien.

— Lubbert, dit le capitaine avec une froideur sévère, vous tenez donc bien à votre vie?

— Je n'y tenais point, mon père, répondit le jeune homme, le jour où, dans nos montagnes, je vous ai sauvé de deux loups furieux, sans autre arme que ceci, ajouta-t-il en jetant un long couteau sur une table. Quand l'étranger viendra jusqu'à nous, comme cela ne peut manquer à la pauvre Alsace, je ne serai point le moins hardi de ses enfants. Que les gens de chaque province en fassent autant chez eux; mais, encore une fois, je n'irai point me faire le chevalier errant du 8 brumaire, soutenir que la couronne de Bonaparte est la plus belle du monde, et prendre pour devise : *Napoléon, par la grâce de Dieu*... Non! mille fois non!

— On doit plaindre son génie, dit Arnold, et s'y fier : il est grand.

— Le génie de la révolution, dit Lubbert, valait bien le sien, peut-être : celui-là a fait notre salut et sa fortune; Bonaparte l'a étouffé : qu'il en porte la peine.

— Mon fils, reprit le capitaine, je ne l'aime pas plus que vous; mais, entre lui et l'étranger, il y a notre pays. Attendre l'ennemi, ce serait trop tard, Lubbert, ce serait trop tard : il faut courir au-devant, sans quoi le terrain manque pour l'attendre. Chaque pouce du sol natal qu'on l'empêche de toucher vaut mieux qu'une lieue de pays conquis.

— Oui certes, reprit Lubbert; et pour sauver un de nos départements, l'empereur, s'il était sage, devrait lâcher tous ces morceaux d'Europe qu'il a pris de côté et d'autre. Aussi bien, nous ne tarderons guère à les avoir sur les bras; et c'est raison de plus pour que je reste ici, mon père. Le Rhin ne défend plus ce flanc-ci de la France; les Suisses sont sur l'autre bord, et leur neutralité ne vaut rien : ma place est près de vous, et, ajouta-t-il avec fermeté, près de qui s'est confié à moi; car je ne veux pas vous tromper : jamais je n'abandonnerai celle à qui je suis lié par serment, et qui peut-être n'a plus longtemps encore...

Là sa voix s'arrêta, comme s'il craignait de proférer un mauvais présage.

Celle du capitaine Saurfield était plus animée que de coutume lorsqu'il lui répondit :

— Je savais bien, mon fils, que vous n'étiez pas retenu seulement par vos aversions : j'ai mieux réussi à vous les inspirer qu'à vous détourner d'at-

tachements que je condamne. Évitez les ennemis de votre pays, livrez-vous à ceux de votre père; applaudissez-vous d'être ce que vous êtes. Trouver des raisons contre ses devoirs de fils et de citoyen, c'est avoir en effet une âme peu commune!

— Mon père, reprit le jeune homme, je partage votre haine quand elle est juste, mais je ne ferai jamais entrer dans mes devoirs de fils l'oubli de mes propres sentiments. Comme citoyen, je ne veux pas plus être dupe des mots que d'un homme : ma conscience est ma seule règle, et elle me dit que les gens de cœur ne doivent se sacrifier qu'à ce qui le mérite, à un chef de leur choix, à un pays où un homme ne perd de sa liberté que ce qu'il est impossible d'en sauver parmi les hommes. Quand je n'aimerais qu'elle, dans le temps où nous vivons, je ne décrocherais mon fusil de mon foyer que pour le défendre; mais il est un être faible et malheureux que j'aime aussi, une femme dont la jeunesse, atteinte par un mal sans remède, n'est que souffrance et tristesse, n'a que moi pour consolation et soutien : l'abandonner, ce serait une désertion, une lâche désertion; il n'y a pas de devoir qui commande cela, et s'il y en a un, eh bien, je le trahirai, eussé-je cent fois juré de l'accomplir.

— Patrie, frère, n'est-ce qu'un mot? dit Arnold; et ce sol, que notre père arrosa du même sang qui

réchauffe ton cœur, n'est-ce pour toi qu'un peu de fange délayée par l'eau du ciel?

— Non, mon frère, répondit l'autre; mais quand je ne vois que des hommes asservis et découragés, ma patrie est là où vivent ceux que j'aime; c'est encore trop d'espace pour que je puisse le couvrir de mon corps : je n'en sortirai point.

— Et si je vous y forçais, dit le capitaine avec émotion; si je vous l'ordonnais?

— Vous me forceriez à vous désobéir, reprit Lubbert lentement.

— Je puis du moins vous renier, s'écria Saurfield, en se dressant sur sa jambe absente; vous renier, vous maudire, fils deux fois rebelle! Des hommes m'ont obéi autrefois, dont le plus docile jurait au seul nom d'un roi, et qui auraient jeté leurs fusils pour arriver plus vite sur la batterie où je leur faisais signe de me suivre.

— Mon père, dit Arnold, calmez-vous : vous savez bien qu'il a la tête ainsi faite.

Lubbert s'était reculé de quelques pas : il ouvrit brusquement le surtout qui couvrait sa poitrine, et montrant les cicatrices ineffaçables que les dents et les ongles de deux loups acharnés y avaient empreintes :

— Est-ce là, demanda-t-il, que votre malédiction tombera?

Le capitaine détourna la tête... fit un geste...

Lubbert sortit... Arnold le suivit, une main posée sur l'épaule de son frère, et de l'autre faisant signe à son père de s'en remettre à lui.

— Adieu, mon doux Arnold, pensa le vétéran en lui souriant avec complaisance... Puis il se prit, comme pour se distraire, à relire le fatal *Moniteur*.

Quand ils ne sont pas endurcis, les vieillards ont encore bien des chagrins avant d'en finir.

— Tu es trop l'homme des bois, mon bon frère, disait Arnold, en se penchant pour lui faire voir son sourire et son regard d'ami. Tu ne sens pas assez ce que c'est que de vivre avec d'autres : la société, comme elle est, te fâche, et vraiment elle n'est pas bonne; mais, à ce compte, notre vie elle-même, qu'en penses-tu? Et pourtant, nous nous y accommodons tous, en tâchant de la disposer mieux. Crois-moi, il ne faut pas s'isoler pour crier dans le désert, mais prendre part à ce qui se passe, se faire une influence par sa position, par sa conduite, et s'en servir selon ses vues. Mais trancher du sauvage, tiens, cela m'est suspect : mauvais signe pour la raison et pour le cœur. Il faut laisser cela aux gens qui n'ont pas de cervelle, ou qui n'en ont que pour être de pauvres fous.

— Parle, parle, Arnold, répondait Lubbert : j'aime à t'entendre, quoique nous ne pensions pas tous deux de même. Je ne t'en aime pas moins, mais je garde aussi mon avis. On ne refait pas ses

idées, car on ne refait pas son caractère, et l'on n'apprend qu'à les cacher quand on ne daigne ou qu'on n'ose plus avoir même de la franchise.

Les deux frères s'entretenaient de la sorte tout en suivant le même chemin; et à les voir, on eût pu prêter à l'un le langage de l'autre : cette démarche assurée, cette figure mâle, ces grands yeux ardents, c'était Arnold; ces traits gracieux, cette chevelure blonde et bouclée sur un front blanc et pur, cette bouche fine et cette taille souple, c'était Lubbert. Leurs deux âmes s'étaient trompées de corps.

Enfin ils se séparèrent, et Lubbert hâta sa marche vers une maison située à l'extrémité de la ville.

Là, demeurait un vieillard paralytique, avec une nièce, sa fille d'adoption, qui le soignait pieusement, et avait grand besoin de soins pour elle-même : ses yeux bleus étincelaient d'un feu aride qui laissait souvent tous ses membres glacés, pareil à la flamme qui luit dans un sépulcre; ses joues n'avaient de couleurs que deux empreintes d'un pourpre ardent tracées au coin de sa paupière, comme si elles s'y étaient fixées sous la pression d'une main brutale; et plus d'une fois, en la voyant, le moins expert avait dit :

— Est-ce que cette jeune fille n'est pas poitrinaire?

Lubbert seul en doutait parfois. La pauvre enfant aussi, car quand la vie fuit goutte à goutte, l'espoir repose au fond du vase. Elle se croyait bien, surtout, alors que le soleil flambait sous un ciel pur : elle se retrouvait en vie dans cette bonne saison de lumière et de flamme, où il semble que les plus vieux puissent seuls dire avoir connu l'hiver.

Or, au temps dont nous parlons, l'hiver régnait dans toute sa laideur, et plus hideux que jamais, car ce fut lui qui escorta l'étranger en France : il amena du Nord avec lui ces loups qui accouraient chez nous par bandes pour se gorger de nos dépouilles. Et, de fait, l'hiver fut cette année plus rigoureux que de coutume; comme si, depuis Moscou, il s'acharnait à la poursuite de nos soldats accablés, et que le Nord vomît à la fois sur nous ses hordes détestées et son odieux climat.

Le mal d'Hélène avait donc visiblement empiré, et elle se cachait de son mieux au vent glacial qui déchirait sa poitrine...

Mais voici Lubbert qui vient, et sa vue vaut mieux pour elle que soleil, printemps et santé...

La jeune fille entr'ouvrit la fenêtre où ses yeux guettaient sa venue, tout brillants derrière la vitre, et sa main se posa sur sa bouche; mais ce n'était point pour la défendre contre l'air.

— Comment êtes-vous aujourd'hui ? dit-il en entrant.

— Qu'avez-vous donc? s'écria-t-elle; comme vous êtes pâle!

— J'ai du chagrin, Hélène, répondit Lubbert, en lui pressant la main; l'étranger est le plus fort; il est en France. Et alors deux larmes passèrent dans ses yeux.

— En effet, dit Hélène avec émotion, il faut que vous ayez bien du chagrin, car je ne vous avais jamais vu pleurer.

Or, Lubbert avait souvent pleuré à cause d'elle, mais Hélène n'en savait rien.

— Tous les jeunes gens vont partir, dit-il, en la regardant avec tendresse.

— Tous! s'écria-t-elle en se rapprochant de lui.

— Oui, reprit-il, tous, hors un seul, et vous savez bien qui, Hélène... Je viens de le déclarer à mon père... Mon frère lui-même prend les armes, lui qui n'a jamais touché un fusil de chasse seulement.

— J'espère, répondit la jeune fille, j'espère qu'il reviendra... Il nous évite, votre frère, mais je l'aime... Seulement, il me semble qu'il sera épargné, tandis que vous, si vous faisiez la guerre...

— Et vous avez raison de l'aimer, interrompit Lubbert avec feu : Arnold est doux comme une femme, mais il a le courage d'une mère qui voit ses enfants en danger. J'espère aussi qu'il reviendra :

nous avons toujours vécu ensemble, et je serais malheureux s'il mourait sans moi.

— Que parlez-vous de mourir à notre âge... à votre âge? reprit Hélène. Il y a bien des vieux soldats en Alsace, et pourtant ils ont vu beaucoup de batailles.

— Oui, dit Lubbert, l'Alsace est remplie d'hommes qui ont plus de cicatrices que de rides, et d'enfants qui remplacent leurs pères dans les rangs. L'Alsace est peuplée de vétérans, Hélène; mais l'ennemi vient chercher les vieux lions dans leur retraite, et il y en a plus d'un qui mourra au feu comme s'il était jeune; aussi je voudrais vous voir en lieu plus sûr : c'est un mauvais lot pour une contrée que d'être au bord de la frontière, et la guerre connaît mieux les moindres coins de notre pays que ses plus anciens habitants... Oui, je voudrais vous voir en lieu sûr, Hélène, car je crains bien qu'avant peu l'étranger ne se répande autour de nous, et que nos soldats ne puissent plus lui disputer que les citadelles. Si vous étiez à l'abri dans quelque place bien forte, je serais plus tranquille... Ne pensez-vous pas?

— Vous savez bien, Lubbert, dit la jeune fille, que je ne consentirai jamais à quitter mon oncle, et, dans son état, dans cette saison, vous savez bien aussi... J'ai peur, ajouta-t-elle que vous ne vouliez tant être sans crainte pour moi, afin d'aller

ensuite vous battre comme votre frère : et pour qui seraient les craintes alors? soyez juste.

— Vous ne l'êtes pas, Hélène, répondit Lubbert; vous m'avez fait promettre cent fois de ne jamais vous quitter, comme si ce n'était pas trop d'une... et quand on devrait me montrer au doigt, m'appeler *le lâche* pour tout nom; quand je devrais sortir de mon obscurité par la honte et devenir fameux à force d'infamie, je vous jure que je ne m'éloignerai pas; car il ne me manque qu'un seul courage, celui de vous affliger.

— Ce ne serait pas du courage, dit-elle à voix basse... Si nous nous séparions, il n'y aurait pas seulement entre nous les dangers que vous pourriez courir... Regardez-moi, Lubbert; voyez quelle figure j'ai.

— Plus belle que jamais! s'écria-t-il avec un sourire forcé.

— Ah! reprit-elle avec un sourire plus doux et plus triste, vous-même, Lubbert, vous aimeriez mieux que je ressemblasse à notre bonne Madeleine, avec sa grosse santé et cette grosse figure qui nous a fait tant rire souvent. La mienne ne peut pas vous donner de gaieté, Lubbert, et si vous la voyez dans vos rêves, je suis sûre que vos rêves mêmes en sont tout attristés.

— Hélas! dit-il, fût-elle cent fois plus pâle (et il le dit exprès, car les joues d'Hélène étaient plus

éclatantes que de coutume), fût-elle cent fois plus pâle, je sentirais à la voir plus de bonheur que je n'en mérite... Quand je ne vous aimais pas encore, Hélène, je me suis souvent arrêté à regarder nos beaux paysages, à jouir de leurs bruits, de leurs ombres, de leurs lumières, à interroger la nature, à lui répondre, et je trouvais tout cela admirablement beau, admirablement riche, plein de choses qui seules m'allaient au cœur ; mais quand je vous vois, je retrouve mieux que tout cela : la plus merveilleuse nature est pauvre auprès de vous ; car celle où il me semblait voir mon âme réfléchie, c'est moins que vous, ce n'est plus moi.

— Pourtant, reprit la jeune fille, quand l'automne reviendra... vous savez... à la chute des feuilles, Lubbert, la nature me rappellera à votre pensée... flétrie comme moi avant l'hiver... Et peut-être alors ne serai-je plus pour vous qu'un souvenir... S'il ne vous manque que le courage de m'affliger, eh bien ! ayez celui de supporter en homme...

— Vraiment, interrompit Lubbert avec un peu d'amertume, il faut que j'en aie pour vous entendre parler ainsi... Tout ce que vous me dites là, voyez-vous, je n'en crois pas un mot, et je ne puis m'empêcher d'en souffrir, comme ceux qui, dans un théâtre, se tourmentent de leurs terreurs imaginaires... Vous vous trompez sur votre santé, Hélène; vous êtes une enfant, ma bonne Hélène..

Votre vue me donne trop de calme, entendez-vous bien cela ?... Et si vous portiez dans votre sein quelque germe funeste, il ne serait pas possible que je me sentisse auprès de vous si confiant dans notre avenir : mon cœur partagerait vos pressentiments, comme il fait de tout ce qui est vraiment dans le vôtre... Il ne vous faut qu'un peu de patience et de soins.

— Et que vous restiez là, dit la jeune fille en l'inclinant doucement vers un siége, que vous restiez avec moi, quoi qu'il arrive... Comme cela, je puis vivre encore longtemps, deux fois plus qu'une autre, tant je dors peu... sinon, autant vaudra me tuer tout de suite : j'aurai de moins quelques jours trop cruels pour m'y condamner... Si je devais passer ma vie avec vous, Lubbert, peut-être vous laisserais-je agir comme votre frère Arnold : je suis une enfant de l'Alsace, et j'ai appris de ma nourrice des chansons qui sont cause que plus d'un vieux soldat m'a embrassée.

— Vraiment ! dit Lubbert en riant.

— Oui, oui, et je vous les chanterai quelque jour, dit-elle tout bas... mais notre bonne Alsace, reprit-elle, a assez de braves gens pour la défendre moi je n'ai que vous; et puissiez-vous me défendre contre mon ennemi ! car j'ai une peur affreuse de la mort.

— Tenez, obstinée que vous êtes, dit Lubbert,

vous voyez bien que vous n'êtes pas... que vous n'avez pas le mal que vous pensez... Car tout le monde sait cela... vous n'avez qu'à le demander au premier venu, à votre Madeleine : quand on a ce mal-là, on fait toujours des projets pour l'avenir, des châteaux en Espagne, que sais-je ? Et vous, c'est tout le contraire... Ainsi...

— Moi ! s'écria-t-elle avec cette vivacité soudaine qui la prenait souvent; moi ! oh ! j'en fais, Lubbert, j'en fais chaque jour de beaux, de longs projets. Si je vous les contais, vous seriez bien surpris de me trouver tant d'imagination, d'espoir, tant de folles fantaisies... Mais, si loin que je regarde dans l'avenir, je vous vois à côté de moi, et je n'invente rien que pour nous deux ensemble. Il n'y a qu'un rêve où nous nous séparons, ajouta-t-elle : c'est celui qui me ressaisit souvent au milieu des espérances les plus douces, celui où je vois une mort prochaine me guetter pour me prendre. Là, je vous quitte, Lubbert, vous souhaitant de vivre longtemps, pour que j'existe encore dans votre âme en ce monde; là, je vous dis adieu... Mais pas avant, mon ami, de grâce; et s'il arrive qu'à la fin je fasse comme j'ai vu faire à des malades tels que moi, lorsqu'ils ont perdu toute raison, toute patience; s'il arrive que je vous repousse, restez encore malgré moi. Alors je serai folle... Plût à Dieu que je le fusse aujourd'hui !

— Dieu m'est témoin, dit Lubbert en se parlant à lui-même et en parcourant la chambre à grands pas, Dieu m'est témoin que jamais je n'ai hésité à te suivre comme ton ombre, toi, le meilleur, le plus beau de ses anges ; toi, le plus adoré! Mais, si l'on me disait : Viens, Lubbert ! Lubbert, si tu restes tout périra, les tiens et toi ; viens, ou le monde va t'exécrer, te mépriser, te maudire ; viens, ou il n'y aura pas de malheur si affreux qu'il ne vaille mieux que ta fortune, d'opprobre si vil qu'il ne vaille mieux que ton opprobre !... Si l'on me disait cela, si j'en étais sûr, et que pourtant je ne restasse point, puissé-je trouver pis que tous ces maux ensemble ! puissé-je mériter de la perdre, la perdre, la retrouver, et la reperdre encore deux fois !

— Dieu vous entende ! Dieu vous bénisse, Lubbert ! dit Hélène les yeux pleins de larmes... car j'ai eu bien peur quand j'ai vu que vous pleuriez comme je pourrais faire.

Les deux amants, les deux amis, échangèrent encore quelques paroles ; puis Lubbert courut chez son père, prit congé de lui jusqu'au lendemain, et, sellant un bon cheval, son favori, il se lança au grand galop sur la route qui menait à Colmar.

Oui, Lubbert, choisis ton meilleur coureur ; arme tes mains d'un fouet qui le déchire et tes pieds d'éperons aigus ; rougis les flancs de ton che-

val ; dépasse le vent, devance l'oiseau... et reviens vite... ou plutôt, que ta monture, à peine lancée, s'arrête, qu'elle se cabre et te renverse ; qu'elle se tue, qu'elle te blesse, et qu'on te relève mourant aux portes de la ville ; car la quitter un jour, vivre un jour encore... ah ! malheureux, c'est trop !

Lubbert, en s'éloignant, passa sous les fenêtres d'Hélène : il arrêta son cheval, et lui dit encore un adieu qu'elle lui rendit vingt fois. Le cheval maudit sautait d'impatience,.. Il entraîna son cavalier... Lubbert tourna la tête au détour de la rue et vit Hélène qui lui tendait la main... puis, il ne la vit plus... Il ne la verra plus... Et plût à Dieu qu'Hélène fût morte à ce même moment !

Hélas ! en cet instant, Hélène ne songeait pas à la mort : l'amour de Lubbert lui faisait croire à une longue vie. Ne pouvant penser, pauvre innocente fille, qu'elle pût être privée d'une vie si heureuse, elle répétait vingt fois ce nom chéri ; elle disait aussi le sien, et il lui semblait que ce fût encore le même ; elle riait, elle pleurait, envoyait mille baisers sur les traces du beau cavalier... « Car il est beau, disait-elle ; il est bon ; il n'aime que moi... Vraiment, je lui ressemble, ajouta-t-elle en se mirant avec complaisance : j'ai tout ses yeux ; mais les siens sont plus grands ; » et elle se retournait comme pour les voir ; et vraiment elle les voyait, et elle pleurait encore ; car les femmes

comme elle ont un cœur triste, et ce ne sont pas leurs peines qui les attendrissent le plus.

Ah ! pauvre Hélène ! il y aurait encore mille choses à dire de toi, et l'on voudrait tarder le plus longtemps possible à raconter la fin de tout ceci.

Le soir du jour où Lubbert partit en hâte pour Colmar, Arnold se dirigea à quelque distance de la ville, vers la chaumière d'une vieille paysanne dont la fille avait été sa nourrice.

Brigitte, on eût pu le dire, était aussi un vieux soldat : elle avait servi près de quarante-huit ans, cantinière du régiment de dragons colonel-général, devenu depuis 10e de l'armée.

Sa première bataille fut Rosbach et sa dernière Austerlitz ; ce qui n'empêchait pas qu'elle n'eût d'ailleurs fini, la brave Brigitte, ainsi qu'elle avait commencé. A Rosbach, elle avait sauvé les cravates de son étendard en les cachant sous ses jupons, et elle avait rapporté d'Austerlitz, dans son havre-sac, deux ou trois lambeaux de guidons russes et autrichiens qui servaient encore de trophées à sa chaumière : des bouts d'aigles à deux têtes pendaient enfumés au toit de la vieille ; ou bien, quand la grêle avait troué sa fenêtre, elle se servait des armoiries des czars et des Césars pour boucher la vitre brisée... Elle riait en les voyant là, comme ferait le diable s'il essuyait ses pieds à l'é-

tole du pape, et les montrait du doigt aux conscrits qui passaient.

Arnold entra dans la cabane sans être aperçu; car, de nuit comme de jour, Brigitte à peine fermait sa porte, disant qu'elle n'avait jamais pu tenir dans une place forte; qu'il n'y avait pas de voleurs dans son bon pays d'Alsace, et que la dent des loups n'était pas assez dure pour ses os.

— Bonsoir, grand'mère, dit Arnold à la vieille, qui, courbée dans l'ombre, jurait toute seule au coin de son feu.

— Qui vive? cria-t-elle en saisissant un tison enflammé pour éclairer un peu la chaumière; qui vive?... Est-ce toi, Rudig?

— Non, grand'mère, répondit Arnold, qui la nommait ainsi pour avoir été nourrisson de sa fille, ce n'est pas votre petit-fils Rudig; c'est votre petit-fils Arnold qui vient vous dire adieu.

— Déjà! dit Brigitte en reprenant son attitude; déjà! et à peine si vous êtes entré... Asseyez-vous là, ajouta-t-elle en lui montrant l'autre coin de l'âtre, et n'allez pas me prêcher comme à votre ordinaire, fils de l'Église; car ce soir, vois-tu, je n'écouterais pas le bon Dieu lui-même, s'il s'en mêlait.

— Qu'avez-vous donc, grand'mère? lui demanda Arnold en souriant.

— J'ai que j'avais moins froid quand j'étais au

bivouac qu'aujourd'hui sous mon toit. L'hiver ne vaut pas le diable à présent, et quant à cela, si le bon Dieu s'en mêle, on ne s'en douterait guère.

— Pourquoi ne voulez-vous pas venir demeurer chez mon père? dit Arnold, en la couvrant d'un vieux manteau de dragon qui pendait à la muraille : vous savez bien que nous vous aimons tous; et vous parleriez de guerre ensemble.

— Bah! j'aime mieux camper dans le bois, conscrit, répondit-elle; et puis, votre père est un brave invalide; mais il n'a vu la guerre qu'au commencement, et il est toujours à crier contre ce pauvre cher homme d'empereur; et ça ne me convient pas... Nous finirions par nous arracher les moustaches. Dans le temps, j'ai dit : Vive la République!... Tout d' même, c'était une bonne troupière aussi; mais elle a pris sa retraite; et à présent, vive l'empereur!... Une nuit, gelée comme celle-ci, la veille d'Austerlitz, j'ai entendu toute une armée, cavalerie, artillerie, infanterie, crier cela, pour ne rien dire des vivandières... Bonnes Françaises!... Et c'était une armée qui, sans me flatter, savait faire taire le canon comme le faire beugler, quand elle disait bonjour à son empereur, ou bonsoir comme cette nuit-là... Les oreilles m'en cornent encore... C'est la dernière fois que j'ai entendu des cent mille hommes crier vive l'Autre, tout près de mourir pour lui... Car, le soir du lendemain, il y

avait bien de ces voix-là qui n'ont pas répondu à l'appel; et j'ai encore entendu crier vive l'empereur après la victoire, mais les blessés avaient beau s'en mêler, il y manquait du monde, et l'on voyait bien qu'il y avait de grands trous dans les rangs.

Le nom d'Austerlitz avait poigné le cœur d'Arnold, et il ne put retenir un soupir.

— Bon! reprit la vieille, voilà mon séminariste qui pleure!... Ils sont bien morts, ceux-là, allez, et sans *de profundis*. Il n'y a pas de quoi pleurer : il en reste... Il fallait voir, cette nuit de la veille, les bivouacs s'allumer comme un coup de canon, et flamber sur toute la ligne, quand l'empereur vint voir si ses enfants dormaient! Il fallait voir reluire la gueule des obusiers comme s'ils crachaient déjà du feu!... Ils avaient un air d'être là, tranquilles, à regarder la chose... Il fallait voir la grande armée avec son petit empereur!... Je ne dis rien de celui d'Autriche, qui vint nous faire visite, ni de celui de Russie, qui nous demanda la permission de se sauver; car, le diable m'emporte si on aurait dit qu'ils étaient ses anciens; et François avait la tête de plus que lui, mais quand il le salua, il ne lui venait pas jusqu'au cœur... Tiens, j'ai soixante-quinze ans, mais je voudrais encore y être, à voir tout ce monde-là, qui était poli avec nous, et ces chapeaux à plumes qui nous saluaient honnêtement. Ce n'est pas qu'on le leur rendait : le Français n'est pas

fier... Oui, je voudrais y être encore à ramasser sous la mitraille mes pratiques de la grande armée quand le biscaïen les jetait sur le dos, les bons ivrognes, ou être enterrée avec eux, en brave femme de troupe, dans les ornières d'une roue de canon, pour dire qu'on l'est; car du diable si je tiens à ce qu'on m'enterre! Pas plus qu'à vivre, toute verte que je suis.

— Grand'mère, dit Arnold tristement, si vous voulez encore voir la guerre, vous n'avez qu'à venir avec moi, car j'y vais... Mon père m'y envoie, et c'est pour cela que je suis venu vous dire adieu, ajouta-t-il en l'embrassant.

— Vraiment! s'écria la vieille, en le serrant de toute sa force... Eh bien, la jambe de bois mériterait une jarretière en ruban rouge.... Toi, soldat! enfant : ça me fait plaisir, Arnold; et je savais bien que le lait d'une fille à moi te reviendrait à la gorge; que tu mâcherais un jour la cartouche au lieu de tes chiens d'*oremus*... Dieu nous bénisse! La poudre, c'est un bon sevrage, Arnold; la poudre, l'eau-de-vie et un casque de dragon, ça pare plus de mauvais coups qu'un bourrelet... Car je veux que tu reviennes, mon enfant.... Et je m'en vas avec toi, ajouta-t-elle en se levant.... Et Rudig a bientôt quinze ans : il peut venir aussi.... Et nous partirons tous trois ensemble; et mordieu! je finirai au son du canon.... c'est dit!

— Grand'mère, reprit Arnold, il vaut mieux en effet que vous ne restiez pas ici, car.... Ecoutez : il y a une chose qui va vous faire de la peine, ajouta-t-il en la forçant à se rasseoir.... Le temps d'Austerlitz est passé, grand'mère, bien passé.... nous sommes battus, battus partout, et l'ennemi...

— Ah ! dit la vieille en riant de pitié, êtes-vous aussi de ceux qui croient tous les contes qu'on fait depuis 1812? La grande armée, l'empereur battus par ces chiens-là !... Ah ! ah ! ah !... comment pouvez-vous croire ces grosses bêtises, Arnold, vous qui êtes un savant, un avocat?... Demandez un peu à votre père, tout bavard qu'il est contre l'autre, demandez-lui un peu si notre empereur des Francais recule devant ces troupeaux de hongres, quand il a derrière lui ses braves régiments en muraille, à moins que ce ne soit comme à Austerlitz, pour les attirer dans le trou, les f..... bêtes, et leur chauffer à coups de canon un bain dans le lac glacé... J'en ris encore ! Et elle se frottait les mains.

— C'est mon père qui me l'a dit, répondit Arnold; et les bulletins eux-mêmes...

— Les bulletins sont des sacrés menteurs, interrompit Brigitte avec colère; et je suis bien aise de ne pas savoir lire, mordieu !... Mais je sais ce que c'est que tout ce monde-là : je les ai vus assez longtemps les uns et les autres; j'ai vu assez longtemps le drapeau tricolore aller tout seul d'un bout

de champ de bataille à l'autre, et marcher, tête droite, au travers des baïonnettes, des carrés, des boulets, et leur passer sur le ventre, et grimper sur leurs redoutes et leur fouetter ses morceaux par la gueule des batteries... Ne croyez pas qu'il puisse reculer, Arnold, ne le croyez pas! Je le connais, enfant; je l'ai vu quinze ans au feu : je sais ce qu'il peut faire et ne pas faire, entends-tu?

— Hélas! répondit Arnold, ce temps est fini, grand'mère, et l'ennemi est en France à présent.

— Où dis-tu qu'il est, l'ennemi? s'écria la vieille sans faire un geste.

— En France, en France, reprit Arnold en se courbant, et la tête dans ses mains.

— Lui!... dit la vieille accablée; car ce coup était trop pesant pour son obstination même. C'est donc vrai tout ce qu'on a dit? ajouta-t-elle avec une profonde consternation : l'empereur est donc mort, et tous mes anciens camarades aussi? Il n'y a donc plus un seul de ceux que j'ai vus après Austerlitz? Il n'y a donc plus un seul de vous, grenadiers, voltigeurs, houssards, cuirassiers, dragons du 10e?... L'ennemi en France! Vous êtes donc tous morts? C'est donc ça que les ministres comme vous se font soldats, Arnold? Il n'y donc plus de France, aussi?... Ah! bon Dieu!...

— Ils sont vingt contre un, dit Arnorld.

— Oui-dà! dit la vieille toujours abattue.

— Les plus braves ont des revers, ajouta-t-il.

— Oui, dit-elle encore.

— Mais nous pouvons reprendre le dessus, grand'mère : on est plus fort chez soi.

— Oui, Arnold... Pourtant nous les avons toujours battus chez eux, mon enfant... Ah ! bon Dieu !... Et elle agitait ses vieux membres, comme pour en tirer une étincelle du feu qui reste aux vétérans.

— Il faut vous mettre en sûreté, grand'mère, reprit le jeune homme, vous et Rudig... Mon père vous emmènera.

— Non ! s'écria-t-elle cette fois en revenant à elle-même : Que le tonnerre m'écrase si je bouge, si je me sauve, moi ni le seul fils de ma seule fille, votre nourrice, Arnold !... Et votre père n'a pas perdu sa jambe pour s'enfuir maintenant, j'en suis sûre... Non, mille bombes ! je ne me suis jamais sauvée qu'à Rosbach ; et depuis ce temps, sans parler de Saint-Cast, de Bergen, de Minden, de Friedberg, jeux d'enfants de l'ancien régime, depuis ce temps j'ai toujours été en avant, et ma charrette marchait en tête de nos caissons, et mon limonier a souvent brouté au fourrage des grands-gardes... J'ai autant vidé de gibernes que de barriques, entendez-vous ? mordieu ! Et que le diable m'étrangle si je me dérange à mon âge !... Je veux être coupée en quatre si je romps d'une semelle, quand même ils seraient là, les brigands, pour

nous éventrer, moi, Rudig, et vous-même, Arnold !... Je me f... d'eux à présent comme toujours !... Qu'ils me pendent, m'écorchent, ou me brûlent !... Eh ! qu'est-ce que cela me fait ?

— Pourtant, dit Arnold, s'ils venaient... Rudig...

— Eh bien ! Rudig...Après ?... Rudig est fait pour mourir comme un autre... Quand ils seraient là vingt mille, je vous dis que je ne me remuerais pas .. J'ai vu nos grenadiers à Marengo... Et un iour que des conscrits prenaient la route par le mauvais bout, j'ai mis ma charrette en travers. Bah ! reprit-elle, quand ils seraient là, je ne le croirais pas encore... C'est impossible, l'ennemi en France !... Ah ! ah ! l'ennemi en France ! Ils ont trop mangé de raisin dans le temps en Champagne, les buveurs de bière ; et de nos grapillons de mitraille aussi... Ah ! ah ! ah ! ah !...

Tout à coup une voix à demi étouffée crie sourement : « A vous ! grand'mère... Sauvez-vous !..

Et au même instant, un coup de pistolet brilla à la porte de la cabane et l'éclaira comme la foudre.

— Vive l'Empereur ! répondit la vieille, à qui ce ruit bien connu, s'unissant à ses pensées du moment, rappela son cri de guerre, et qui, se sentant rappée, dit ainsi la seule prière qu'elle sût : « Vive l'Empereur !... »

Et, comme un cavalier qu'une balle désarçonne, e le se laissa aller morte aux pieds d'Arnold, sou-

dain redressé... Le vieux manteau de dragon retomba, linceul guerrier, sur le corps de la vieille dragonne.

. . . . . .

Il était sept heures du matin : le froid était vif ; le soleil semblait se lever péniblement au-dessus des montagnes, et ses rayons pâlissaient sur la neige ; la campagne n'avait pas d'ombre.

En ce moment, Lubbert la traversait au galop, revenant de Colmar. La veille, Hélène l'avait prié de s'y rendre sans retard pour en rapporter des titres importants déposés chez un notaire : son oncle voulait profiter d'un faible retour de vie pour mettre ordre à ses affaires, disait-il, et faire son testament en faveur d'Hélène... Et moi, pensait-elle, je veux avoir quelque chose à lui léguer.

Lubbert donc se hâtait, et se réjouissait de la vitesse de son cheval. A peine faisait-il attention à quelques sons qui se croisaient dans le lointain, comme ceux du tocsin quand il appelle au secours... Le feu sans doute à quelque hameau, pensait-il ; et il se disait, en entendant les sons se répandre et se répondre : « Si jamais l'ennemi pénètre dans nos montagnes, voilà ce qui nous servira de télégraphe et de tambour. Nous en viendrons bien à bout.

Tout à coup il aperçut de loin un piéton qui venait à lui, et en approchant, il crut reconnaître Hermann, palefrenier de son père.

C'était lui en effet, Hermann, un ancien cavalier, serviteur fidèle, homme d'un phlegme et d'un laconisme inexprimables, connu par son horreur pour toute marche à pied, si courte qu'elle pût être.

— C'est toi, Hermann? dit Lubbert surpris, et se renversant sur la croupe de sa monture qu'il eut peine à retenir.

— C'est moi, reprit l'autre, en passant sa main dans les crins du cheval.

— Et où vas-tu?

— Au devant de vous.

— Pourquoi cela? demanda Lubbert, à qui l'air calme de l'Alsacien ne donnait pas d'inquiétude.

— Votre père m'envoie, répondit Hermann.

— Est-il si pressé de me voir? dit Lubbert en reprenant sa marche et souriant à l'idée que son père avait hâte de l'embrasser malgré l'entretien de la veille.

— Courez, dit Hermann en lâchant l'encolure.

— Mais parle donc! reprit Lubbert impatienté... Tiens, monte derrière moi, paresseux, ajouta-t-il; je serais à la ville en moins de temps que tu n'en mettrais à t'expliquer... Saute!

Et Hermann se plaça en croupe. Sa main, passée autour de Lubbert, eût pu sentir son cœur qui commençait à se troubler; mais Lubbert lui-même n'y prenait pas garde.

Le cheval entama le terrain avec sa vigueur or-

dinaire, et ses hanches robustes soulevaient le palefrenier aussi aisément qu'un porte-manteau.

— Bonne bête! dit Lubbert en regardant la route fuir sous lui.

— Oui, dit Hermann... Rendez-lui tout.

— Pourquoi n'as-tu pas pris ton cheval Cap-de-More? C'est un bon coureur aussi, et je ne t'ai jamais vu aller sans lui seulement au cabaret.

— Mon cheval? reprit Hermann en faisant un geste singulier.

— Eh bien?...

— Il n'y a plus de chevaux chez nous.

Lubbert se retourna à moitié en fronçant le sourcil.

— Que veux-tu dire?...

Le coureur se ralentit un peu.

— Le toit de l'écurie est tombé cette nuit.

— Tombé!... s'écrie Lubbert; on vient de le refaire.

— Le feu! dit Hermann.

— C'est donc pour nous le tocsin? demanda Lubbert ému de colère et d'inquiétude.

— Oui.

— Et mon père?...

— Je l'ai sauvé, répondit Hermann en avançant une main que la flamme avait à demi-dévorée.

— Ah! dit Lubbert, rassuré et radouci, reste, mon pauvre Hermann... et en même temps il fit

sentir l'éperon à son cheval. Arnold n'est pas blessé? ajouta-t-il.

— Je n'en sais rien.

— Malédiction! dit Lubbert à demi-voix... Et où le feu a-t-il pris?

— A l'écurie.

— Est-ce la faute du palefrenier? demanda Lubbert en se retournant encore.

— Non, répondit Hermann.

— Mais dis-moi donc comment le mal s'est fait...

— Les cosaques sont venus cette nuit, et ils ont mis la ville à feu et à sang.

Voilà ce qu'entendit Lubbert; voilà la plus longue phrase qu'Hermann eût jamais dite... les mots les plus horribles qu'une bouche humaine pût proférer!... Voilà pourquoi Lubbert a poussé un tel cri, que son cheval s'est cabré d'épouvante comme s'il voulait fuir vers la nue.

Hermann fut renversé...

Lubbert rabattit de son poing le cheval contre terre, et de l'autre il couvrit ses flancs d'autant de coups de fouet que ses pieds furieux y plongeaient d'éperons.

L'étalon sauvage court moins vite lorsque à ses côtés courent des loups affamés qui l'excitent de toutes leurs dents...

Les quatre fers de l'animal s'enflammaient en

s'entre-choquant sur la neige et se jetaient tant d'étincelles qu'on eût dit qu'ils s'éclaboussaient sur le torrent d'une lave.

Oui, même alors, le cheval eût couru moins vite, et pourtant le cavalier fut dix fois prêt de se lancer à terre, croyant que sa monture restait en place... Il était fou... Et se penchant, vautré sur elle comme sur le dos d'une jument d'Afrique, il mêlait à sa crinière ses cheveux nus et hérissés... Son manteau s'allongeait roide derrière lui, comme l'aile d'un vautour qui plane ou une voile que le vent arrache à ses amures.

Que vous dirais-je! On ne peut chercher parfois à peindre que ce qui frappe les yeux... Car pour ce qui se passait dans l'âme de Lubbert, lui-même n'en pouvait rien exprimer que par mille imprécations pas même achevées; et il y a encore trop peu d'hommes qui aient éprouvé de telles passions pour que le langage en soit trouvé, s'il existe.

Hélène! Hélène!... Ce nom plus chéri que jamais se choquait dans toutes les fibres de son cerveau, tressaillait dans tous les battements de son cœur et de ses artères fiévreuses... Il l'entendait dans chaque souffle que le vent poussait à son oreille, et au milieu du bruit de sa course sur le verglas brisé... Il le voyait se tracer en caractères sanglants, danser, s'agrandir, se rompre sur les nuages gris du pâle horizon d'hiver... Il y avait autour

de lui mille fantômes qui tous n'avaient qu'un même visage.

Mais il n'entendait pas le tocsin l'entourer comme d'un autre horizon d'échos et de tintements sinistres, et jeter de toutes parts mille clameurs tremblantes, qui tantôt semblaient passer près de lui en lui laissant leur avis funèbre et tantôt l'appeler de loin, comme si, messager rapide, ce fût le même son qui parcourût la contrée, semant son vol d'une longue traînée de cris lugubres... Il n'entendait pas ce bruit étrange et effrayant qui semble sortir du sein de la terre lorsque beaucoup d'hommes s'agitant à sa surface, et que la crainte remue toute une fourmilière.

Ah ! certes, il y a des instants où notre âme n'est plus en nous, et où nos sens s'égarent à l'y chercher...

Lubbert arrivait sur une côte d'où l'on découvrait la ville, et ses yeux s'attachaient en vain sur l'incendie : Lubbert ne le voyait pas ; il ne voyait pas les paysans qui accouraient de toutes parts, à pied ou à cheval, et dont plusieurs s'efforçaient de le suivre en lui criant : « Qu'y a-t-il de nouveau ? »

Voici la maison d'Hélène... Le feu n'y est pas... Personne à la fenêtre où il l'a vue la veille... Un des côtés est fermé ; l'autre penche et se balance au vent sur la rue, retenu par un dernier clou.

Le cheval passe... Lubbert a sauté à bas... Il

s'arrête... Il parle haut exprès, regardant toujours... Personne!

La porte est entr'ouverte : il entre, il appelle... Personne!... Un affreux désordre!... Il parcourt la maison de la cave au grenier... Hélène! Hélène! montre-toi, fût-ce un fantôme!... Personne!... Nulle trace d'être vivant que du sang sur le plancher .. De quel cœur a-t-il coulé?... Répondez!... Qui répondra?... Personne!... Le paralytique lui-même est absent!... Où est-il? « Vous savez bien, disait-elle, que je ne quitterai jamais le vieillard. »

Lubbert court à travers la ville... Ah! qu'elle est affreuse la scène à laquelle il ne prend pas garde!... Tant de mal en une nuit!... Il atteint sa maison : elle brûle encore... Son père est sur le seuil, tenant par la bride le cheval revenu sans son maître.

Il prend son fils dans ses bras, il l'entraîne en le couvrant de baisers et de larmes...

— De quoi donc voulez-vous me consoler? dit Lubbert.

— Arnold vit, dit le capitaine... Et il mentait.

— Ne me donnez pas le change, mon père, s'écria le jeune homme... Qu'est-elle devenue! S'est-elle cachée? L'ont-ils emmenée, blessée?... Elle est donc morte?...

Un étroit embrassement fut la seule réponse de son père.

— Morte!... reprit Lubbert en se dégageant;

morte de peur? L'ont-ils tuée?... Comment?.....

— Hélas! mon pauvre enfant, dit le capitaine, il vaut mieux qu'ils l'aient tuée, les infâmes!...

Lubbert comprit aussitôt... Ses deux poings frappèrent et couvrirent ses yeux... Mais l'image horrible ne put lui être cachée : l'atroce vérité tenait toute son âme.

Et il faut le dire, ce qu'il éprouva d'abord, ce fut moins rage ou douleur qu'une profonde et inexprimable pitié pour cette malheureuse jeune fille; il sentit moins son propre désespoir que l'horreur d'une telle destinée.

Mais il ne pensa pas, comme son père, qu'il valût mieux qu'elle fût morte, et il aurait bien voulu la voir pour se prosterner à ses pieds, pour les arroser de baisers et de pleurs.

Puis, la rage le prit... Il s'élança sur un faisceau d'armes pendu sous le portrait de Kléber et dégaîna le sabre d'honneur que son père avait gagné dans la campagne de Hollande.

— Lubbert! Lubbert! s'écria le capitaine en se jetant après lui, veux-tu te tuer, me faire mourir?.. Le pauvre Arnold, Lubbert, je ne sais ce qu'il est devenu...

— Me tuer! répondit le jeune homme; vous faire mourir!... me tuer tant qu'il y aura une goutte de leur sang à verser, à boire! Capitaine, me prenez-vous pour un lâche, pour un fou?... Vous faire

mourir !... Non ! non ! réjouissez-vous, vieux soldat, vous allez revivre, au contraire ; car j'en vais autant égorger, croyez-moi, en un seul jour, que vous dans toute une guerre... Et s'ils ont des femmes avec eux, des enfants, je veux être damné si je vous les amène !

— Oui, s'écria le capitaine, assemblez-vous, courez ! vous pouvez encore les joindre... Et tuez-en le plus que vous pourrez... Je voudrais bien te suivre, mon fils, ajouta-t-il tristement, mais ma maudite jambe de bois ne peut même me soutenir. Et, en effet, le vétéran, en défendant vaillamment sa maison avec ses domestiques, avait essuyé plusieurs coups de feu dont l'un avait fracassé son appui.

— Je leur ferai payer chèrement même cette blessure, répondit Lubbert... Adieu, mon père... Embrassez-moi. . Si vous m'embrassez au retour, vous reconnaîtrez l'odeur du sang étranger... Adieu !...

— Hélas ! dit Saurfield en le retenant encore dans ses bras, que ton frère n'est-il avec toi !... Arnold !... Arnold, où es-tu ?... Mes pauvres enfants !...

— Oui, dit Lubert, Arnold ! Hélène !... ajouta-t-il avec de grands cris ; et alors, au lieu de partir, il s'assit par terre, et pleura avec de tels sanglots, qu'un enfant, fils d'Hermann, qui regardait, la main

posée sur la porte, se prit soudain à pleurer lui-même et à crier d'effroi.

— Tu étais comme lui, dit le malheureux en portant ses yeux sur l'enfant, douce, belle, innocente, timide, et tu n'aurais, comme lui, pu voir pleurer personne sans pleurer aussi ; et tu avais peur de la mort comme il a peur seul dans l'ombre... Ils t'aimaient tous, les enfants... Chacun t'aimait... Moi seul, Hélène, moi seul... Oh ! je n'ai pu te défendre ; mais je vais te venger... Allons !

Il se releva, ceignit le fourreau de son sabre, revint à son cheval, jeta deux pistolets dans ses fontes, chercha si dans sa poche était ce long couteau qui l'avait aidé à défendre son père, sauta en selle, et, regardant le capitaine, fit un geste et se dirigea au galop vers la maison de ville.

Arnold ! pensait le vétéran en suivant son fils des yeux, Arnold, reviendras-tu avec lui ?... Reviendras-tu, Lubbert ?... O patrie ! perdrais-je mes deux fils pour toi ?... Ai-je bien encore deux fils à perdre ?

— A moi ! à moi ! s'écria Lubbert en se précipitant dans la salle commune où la foule des habitants se pressait, mêlée aux paysans assemblés par le bruit du tocsin ; à moi, gens d'Alsace !... Voulez-vous m'entendre, voulez-vous me suivre ?

On était là, ne sachant que faire. Chacun parlait. Toutes les bouches se turent, tous les regards

se portèrent sur Lubbert. Les hommes ne sont jamais si attentifs que lorsqu'ils sont dans la peine. Lubbert sauta sur une table, disant :

— Il y en a beaucoup ici que je connais et qui me connaissent... Je ne parle pas de ceux de la ville, dont plusieurs ont bien connu mon grand-père, homme qui a fait du bien au pays... »

— *Das ist wahr !* (cela est vrai) dirent plusieurs bourgeois.

— Je parle, reprit Lubbert, de nos amis d'alentour. J'ai chassé plus d'une fois le loup avec eux ; j'ai souvent passé la nuit dans leurs maisons, au millieu des bois, et j'ai bercé leurs enfants quand leurs femmes avaient à faire.

— Cela est vrai ! dirent plusieurs paysans. Lubbert, Lubbert Saurfield ! le fils aîné de la jambe de bois... Laissez-le dire.

— Oui, oui, continua Lubbert en prononçant leurs noms ; et je les connais tous pour braves gens, bons Français et vrais Alsaciens.

— Cela est vrai ! cria-t-on de toutes parts.

— Eh bien ! si cela est vrai, dit Lubbert en élevant la voix, Dieu me damne ! que faites-vous donc ici ?... Perdez encore un peu de temps, et vous ne pourrez plus les atteindre... Car je pense bien que c'est ce que vous voulez... Ils emporteront leur butin, et nous ne pourrons plus tuer que les traînards... Faisons vite ! camarades... Que ceux qui

sont à cheval courent leur couper le chemin, et les forcent d'attendre jusqu'à ce que les gens à pied arrivent... Si vous voulez m'en croire, il n'y en a pas un qui dormira la nuit prochaine : nous en tuerons autant qu'il y en aura... Cela vous plaît-il ?

— Très bien ! très-bien ! cria-t-on encore.

Lubbert s'élança vers la place, et la foule l'y suivit, heurtant contre les portes et se joignant à celle qui se pressait autour de la maison de ville.

« Vite ! vite ! poursuivons les brigands ! »

Ce ne fut bientôt qu'un cri.

Vainement quelques vieillards parlaient-ils d'un reste d'incendie à éteindre, de prudence ou d'apprêts : l'impulsion était donnée ; et les masses ont cela de bon, entraînées qu'elles sont à la fois par leur élan, leur poids, leur ardeur, fortes, alertes, généreuses, qu'une fois en branle on ne les retient pas ; on ne les guide même qu'en les devançant ; et c'est parce qu'il les devança que Lubbert guida, ce jour-là, ses braves compatriotes.

Honneur à l'Alsace, fertile pour la paix, féconde pour la guerre ! L'Alsace qui, du côté de l'ennemi, se tourne, immense forteresse, avec son vaillant peuple pour garnison, le Rhin pour fossé ; pour bastions, Béfort, Schélestat, Haguenau, Kehl, où sont venus vieillir et s'user tant de siéges ; Strasbourg, qui nous garderait à lui seul, et du haut de

sa tour renommée, montrait notre drapeau à l'Allemagne ! L'Alsace, qui, derrière ce rempart, travaille pour la richesse de la France de toute la vigueur de son sol, de toute l'industrie de ses mille fabriques ; produit pour les riches et pour les pauvres, nous fournit fantassins, cavaliers... on sait ce qu'ils sont... les arme, les monte, les paye, les caserne près de glorieux champs de bataille, pourrait suffire à former une armée, suffirait à ses propres besoins et à l'orgueil de la France !

Et il n'y a pas longtemps que l'Alsace a porté jusqu'au Rhin notre frontière ; mais, par ma foi ! dans ce peu de temps, elle a assez servi la nation !... La langue seule n'y est pas française : aussi bien, pendant vingt cinq années, nous avons eu besoin de soldats qui parlassent allemand.

Les housards hongrois peuvent dire ce que sont les housards d'Alsace, et la maison d'Autriche n'a jamais tant pleuré ce membre arraché à l'empire que lorsqu'il s'est armé contre elle. Grâce à l'Alsace, la France est la patrie de Kléber.

Voyez ces braves gens : leur ville brûle encore ; ils ne savent trop quel chemin a pris l'ennemi ni quel est son nombre ; ils n'ont appris son arrivée en France que par ses ravages chez eux ; ils n'ont pas de chef ; à peine trouvent-ils tous des armes ; pourtant, ils s'élancent à sa poursuite ; les piétons suivent les cavaliers... tous sont sûrs de l'atteindre.

Ils ne s'arrêtèrent qu'un moment, devant leur église, car l'Alsacien est tolérant, mais dévot. Cette église servait à la fois aux protestants et aux catholiques.

Lubbert seul passa, impatient ; et, d'ailleurs, de quoi eût-il remercié Dieu ? Quant à demander, il ne demandait rien qu'à lui-même, à sa rage et à son cheval.

Il attendit ses compagnons devant la porte d'Hélène.

— Où sont ses restes ? pensait-il ; qui donc m'aime assez pour les avoir recueillis ?... Ah ! c'est de la vue d'autres morts que je veux d'abord repaître mes yeux !... En avant, frères, en avant !

Enfin la course commence. De grands cris l'animent et la dirigent. Des femmes exhortent la foule armée ; des enfants voudraient s'y cacher pour qu'on les laissât venir. Et quand on atteignit la porte de la ville, on se battait à qui passerait le premier, comme si ce fût pour fuir et non pour poursuivre.

Là se tenait le capitaine Saurfield, portant des cartouches dans le pli de son manteau, et il en faisait aumône à ceux qui étaient moins pourvus.

Le vieillard, tout en plaçant sa main pleine dans les mains tendues, guettait si quelqu'un ne sortirait pas de la foule pour lui dire : « C'est moi, père, c'est Arnold... » ou bien : « Votre fils Arnold, ca-

pitaine, est là derrière qui vient. » Or, il ne vit que son fils Lubbert, qui lui cria encore adieu. Hermann le suivait, ayant trouvé une monture, et répétant parfois cette brève parole : « Allons ! »

Ainsi que Lubbert l'avait dit, cavaliers et piétons se séparèrent : les uns, par la vallée, suivirent la trace de l'ennemi ; les autres prirent un chemin qui s'étendait sur la montagne.

Ce chemin était plus long, mais praticable, et il aboutissait au point où la côte, se rapprochant du Rhin, s'inclinait vers la route bordant le fleuve. C'était à ce défilé qu'il fallait devancer l'ennemi ; sans quoi, pas de vengeance. On avait presque onze lieues à faire ; il était huit heures et plus du matin : l'ennemi avait d'avance bien près de deux heures... Plus vite donc, plus vite !

Pourtant, les chevaux filaient grand train.

La montée n'était pas très-raide ; la neige criait sous leurs pieds ; plusieurs chiens à longs poils devançaient en aboyant la troupe ; le vent secouait les crinières ; le ciel était froid ; et, lâchant la bride, plus d'un cavalier boutonnait sa veste ou rabattait son bonnet fourré. Lubbert courait devant, tête nue.

Le plus grand nombre chevauchaient à cru, plusieurs menaient en croupe un frère, un ami, un voisin, trop faible pour faire à pied la route.

La plupart portaient un sabre qui jadis avait

servi eux ou leurs pères ; d'autres avaient des carabines, des pistolets; il y en avait un (celui-là allait devant avec les premiers) qui n'était armé que d'un fléau, et le faisait battre au vent, comme un guidon, au-dessus de sa tête.

Ils étaient environ trois cents, tous hardis et bons cavaliers ; ils galopaient sans tenir de rang, aussi pressés qu'ils le pouvaient sur la route. On n'entendait que le pas des chevaux et les sifflements dont leurs maîtres excitaient leur marche. Lubbert courait toujours en avant.

Ils passèrent près de la cabane de la vieille Brigitte.

Un cadavre gisait devant la porte. Lubbert le regarda, et fit faire brusquement un saut de côté à son cheval ; puis, se retournant, il vit une part de la troupe sauter par dessus le corps. Hermann, qui s'était arrêté, le rejoignit et lui dit : « C'est votre frère. » Lubbert fit un signe et pressa plus vivement sa monture.

Mais elle était fatiguée de sa première course : elle se ralentissait et respirait à grand bruit.

En ce moment, un cheval errant vint à eux, qui s'était échappé de la ville pendant le tumulte de la nuit. C'était une jeune et bonne bête que Lubbert avait dressée pour Hélène. D'un saut il fut sur sa croupe, et, saisissant un bout de licol : « Sers ta maîtresse, » dit-il ; et il eut bientôt devancé de nouveau ses compagnons.

Enfin les voilà sur le plateau, qui s'allonge au loin devant eux.

Le galop redoubla de vitesse.

Ils virent de là, dans la vallée, la troupe à pied s'avancer rapidement. Un grand cri partit du plateau ; un grand cri remonta de sa base. Quelques éclats de gaieté s'y mêlèrent parmi les cavaliers, car l'un d'eux, connu d'un grand nombre pour sa bonne humeur, riait aux dépens des piétons, et le rire passa de bouche en bouche, interrompu seulement là où se trouvaient des hommes qui, la nuit, avaient fait quelque perte sanglante.

Ceux-là pressaient les autres, et, hâtée par son propre élan, la course devenait toujours plus rapide. Bientôt les piétons les virent d'en bas disparaître comme une volée d'oiseaux.

Ils se hâtaient eux-mêmes après l'ennemi, se guidant sur des pas d'hommes et de chevaux qui s'effaçaient les uns les autres sur la neige. On y voyait aussi le sillon de voitures pesamment chargées et les traces du bétail emmené par les pillards. Tout cela animait nos gens, et souvent les moins avancés débordaient, en courant les premiers, par les flancs de la troupe ou passaient sous les bras de leurs compagnons, comme fait un chasseur entre les branches d'un bois, lorsqu'il se presse sur la piste.

Ils marchent donc, ils marchent... quinze cents

environ, sans halte, sans traînards, sans chefs et sans ordre, cherchant la guerre de leur seul courage, de leur seule haine, de leur seul élan... Régiment, levée en masse, deux fortes armes pour la guerre ! le premier la sert de sa discipline, de ses mouvements, de son ensemble; maniable et ferme, souple et solide comme une bonne épée; c'est la voix de son chef qui le meut et l'anime : il va sans autres cris que ceux du commandement. Il se forme en carré et s'assoit comme un bastion sur le sol, se serre en colonne et bat comme un bélier les redoutes, ou s'éparpille en tirailleurs, ou se déploie en muraille, faisant feu par tous ses créneaux; il peut avancer, faire retraite ou garder sa place.

La levée en masse est forte par le mouvement : il faut qu'elle aille; toutes les armes lui sont bonnes : fourches, fusils de chasse, haches et faux; elle confond ses cris et ses coups; elle enveloppe, elle inonde, elle entraîne.

Ce qui la dirige, c'est le regard de tous découvrant l'ennemi; ce qui l'anime, c'est une même âme répandue dans mille corps, une haine et une ardeur communes. Elle tombe pêle-mêle sur l'ennemi, comme un arbre touffu jeté bas par un orage, et l'écrase sous son poids, de son tronc, de ses mille rameaux.

Le régiment, c'est la guerre de science et de calcul; la levée en masse, c'est la guerre d'instinct

et de nécessité; celui-là est bon pour la conquête, celle-ci pour la défense du pays; il faut être soldat pour le premier; prenez tout pour la seconde, ouvriers, miliciens, paysans : il suffit qu'ils veuillent ou qu'ils aient leur cause à venger.

Ils marchaient depuis bientôt cinq heures, et allaient faire halte un instant, quand soudain, suivant un détour que faisait la vallée en s'élargissant un peu, ils découvrirent enfin ce qu'ils cherchaient, les braves gens, mais ils ne le tenaient pas encore.

La troupe s'arrêta avec un grand bruit, se répandant à droite et à gauche, comme un torrent qui rencontre un obstacle et s'apprête à le franchir...

« Les voilà!... les voilà! Dieu soit loué!... »

Ils reprirent haleine, essuyant leurs fronts qui, malgré l'hiver, étaient couverts de sueur. Les uns s'appuyèrent sur leurs armes, d'autres s'assirent sur la neige, et ils en pressaient des poignées contre leurs lèvres altérées.

L'ennemi était arrêté à trois quarts de lieue environ : il avait allumé de grands feux, et se repaissait en se délassant aussi.

Il comptait à peu près quatorze cents hommes, dont un quart à cheval, cosaques irréguliers; le reste était un ramassis de toutes les nations alors liguées contre nous; si bien qu'il y avait là à se venger de toutes.

Ce corps à pied n'était pas sans quelque dis-

cipline; son chef était russe et ne manquait pas d'audace.

Ils avaient traversé le Rhin au-dessus du défilé où il fallait que les nôtres les prévinssent, et s'étaient jetés, pour faire du butin, sur la partie du pays où ils savaient n'avoir ni troupes ni forts à rencontrer.

Dans leur halte, ils se gardaient à peine, comptant sur la rapidité de leur marche et sur l'effroi qu'ils avaient laissé derrière eux.

Cependant, ils aperçurent bientôt les paysans à leur poursuite, s'apprêtèrent à les recevoir; et, faisant filer d'un côté leurs chariots, de l'autre, ils envoyèrent les cosaques au devant de notre troupe. Leur infanterie se disposa à les appuyer.

A cette vue, les gens d'Alsace montrèrent bien tout l'instinct guerrier qui leur est naturel; car il n'y avait que fort peu d'anciens soldats parmi eux; les vétérans qui ne servaient plus à cette époque n'étant guère en état de courir la campagne.

Tout se fit de premier mouvement et de bonne volonté, par cette seule intelligence qui fait deviner aux uns et comprendre aux autres.

La guerre est trop savante à présent pour le peuple, mais quand il la fait, il sait s'y prendre, et sa manière n'est pas encore la plus mauvaise; ce n'est pas une partie d'échecs où tout se décide avec un roi pris, et où une bataille perdue perd un empire.

Ils se séparèrent à droite et à gauche de la vallée, se logeant dans les broussailles qui garnissaient le bas des coteaux.

Les paysans armés de faux longeaient les deux bords du vallon; ceux qui portaient des armes à feu filaient plus haut sur la côte, ayant en troisième rang les hommes qui n'avaient que des fourches ou des haches.

Quelques femmes étaient parmi ces derniers et se montraient les plus ardentes.

Les cosaques avançaient au galop, pleins de mépris et de confiance : ils étaient soûls... Laissez-les faire!... Et, au moment où ils s'engageaient entre les haies d'Alsaciens, un feu de file ajusté par ces adroits chasseurs, une grêle de pierres lancées par le troisième rang, le premier fauchant les chevaux de ceux qui voulaient atteindre les paysans sur la côte... Voilà qui leur apprit, les brigands, à venir s'en prendre aux bonnes gens d'Alsace... Voilà qui, deux autres fois encore, les fit tourner bride en hurlant; et s'il y en eut peu qui s'enfuirent, c'est qu'un bon coup de fusil vous arrête où il vous prend... Criez donc *hourrah* encore!

Ah! ah!... il fallait les voir, les maudits, soûlés d'eau-de-vie et de pillage, aller cuver leur ivresse sur la neige, et tomber tout du long dans leur sang, leurs hautes lances aussi... Il fallait voir nos paysans courir joyeusement sur eux, tailler leurs

barbes à grands coups de hache, et mettre en tas avec la fourche ceux que la faux avait abattus! Faites, Alsaciens, cette moisson est bonne!

Et il n'eût pas été besoin de les encourager; je vous assure... Le goût du sang étranger est naturel aux hommes des frontières, et ceux-ci commençaient à en avoir la tête un peu échauffée...

Ils virent donc avec joie l'infanterie des autres s'ébranler en assez bon ordre, et détacher vers eux la moitié de son monde à peu près, ralliant les fuyards et chassant à coups de baïonnettes les chevaux sans cavaliers qui venaient se jeter dans les rangs.

Plusieurs des nôtres voulaient courir à eux...

« Non ! non ! cria-t-on de toutes parts, laissez-les venir... Nos camarades auront plus de temps pour les prendre à dos. »

D'autres voix criaient encore :

« Ventre à terre, frères, quand ils mettront en joue !... Puis nous leur tomberons dessus... Ne tirez qu'à deux pas... C'est bien... Ventre à terre ! »

Et pourtant les têtes seulement s'inclinèrent curieuses, car ce fut pour mieux voir la chose, au moment où le premier rang des autres s'agenouilla sous une double ligne de fusils qui, au-dessus des siens, s'abaissèrent obliquement à droite et à gauche.

Deux amples jets de feu flambèrent en s'écartant

de même, et, traçant au départ un large angle enflammé, chassèrent les balles sur les deux côtés du vallon.

Un grand cri fut la réponse des paysans...

« En avant ! en avant ! camarades ! »

Mais plusieurs qui criaient en avant n'étaient que trop bien retenus sur la place; d'autres gisaient sans voix et sans vie.

Il est beau de mourir dans de tels combats; il est cruel de mourir quand ils commencent.

Les paysans s'élancèrent au-devant de l'ennemi, se ruant dans le vallon comme un troupeau de loups enragés... Soudain, ils le virent se retirer en hâte, laissant derrière lui quelques volées de coups de fusil, bon nombre de tirailleurs, et une partie de ses cosaques ralliés.

Car, au moment où il allait se porter en avant avec l'autre partie de sa troupe, l'œil exercé du chef russe avait reconnu en arrière, sur sa droite, un gros de cavaliers qui suivait le bord de la montagne, et qui, avant une heure, allait lui couper sa retraite s'il perdait, lui, un seul moment.

Il avait donc rappelé son détachement, et contenait l'attaque de son mieux. Il se dirigeait rapidement vers le point où filaient les chariots, se faisant précéder du faible reste de ses cavaliers.

La marche des paysans fut un instant ralentie par une continuelle et terrible escarmouche avec

les tirailleurs à pied et à cheval. Ceux-ci luttaient en désespérés, connaissant tout le danger de leur position, et sachant bien qu'ils n'avaient pas de quartier à attendre.

La vallée retentissait, en étincelant comme une forge immense; mais les coups ne frappaient pas en mesure; ils croisaient en désordre leurs bruits, confondus pêle-mêle ainsi que les combattants. Les cris, le son des armes, c'étaient les seules fanfares dans cette bataille d'homme à homme. La mêlée s'éclaircissait à chaque instant comme une forêt livrée aux bûcherons, et le sol se mouillait de sang, sueur des braves.

Les nôtres cependant gagnaient du terrain, et leurs balles avaient toujours moins de chemin à laire pour s'approcher du gros de l'ennemi. Il était deux heures et plus : le ciel sans nuages montrait le soleil qui baissait vers le couchant... Des loups affamés commençaient à rôder à l'entrée du vallon... Bon signe !

Ce fut alors que Lubbert et les siens aperçurent la flamme des fusils qui longtemps avant avaient porté leurs bruits jusqu'à eux et, comme des coups de tocsin, les appelaient et hâtaient leur course.

Et de toute façon il était temps qu'elle atteignît son terme : les bons chevaux alsaciens commençaient à se lasser, et l'ennemi s'approchait du passage où il fallait le prévenir.

— A moi ! à moi ! criait Lubbert : nous les tenons ! Mais il avait une peur affreuse ; il voyait bien que sa proie allait lui échapper... Tout à coup elle disparaît à ses yeux, un mouvement de terrain lui cachant de nouveau la vallée... et alors il n'en courut que plus vite.

Or, tandis que gens de pied et de cheval se pressent après l'ennemi, un enfant, Rudig, le petit-fils de Brigitte, le suivait aussi sans relâche de plus près que tous les autres, et depuis plus de huit heures il s'attachait à sa trace, seul avec son fusil...

La veille, sorti le soir pour une chasse à l'affût, Rudig avait été saisi par les cosaques.

C'était lui qui, malgré leurs menaces, avait averti sa grand'mère, et, à la faveur de la nuit, il était parvenu à s'échapper, atteint seulement d'une balle à l'épaule...

Puis il revint dans la cabane, heurta contre la porte le cadavre d'Arnold, son frère de lait.., heurta contre le foyer le cadavre de sa grand'-mère,.. alla vainement de l'un à l'autre, les appelant, les soulevant, tâtant leur cœur immobile... Puis, après avoir bien pleuré, il chargea son fusil à deux coups de deux lingots, emplit sa carnassière de poudre et de balles, d'un peu de pain, et se mit à guetter toute la nuit les brigands.

Quand ils quittèrent la ville, Rudig se glissa sur

leur flanc, suivant à droite la côte, derrière les pins et les broussailles.

Au point du jour, il choisit de l'œil celui qu'il aimerait mieux tuer le premier, puis le second, puis bien d'autres encore, le cœur toujours battant, mais attendant avec patience qu'il pût tirer à coup sûr sans être pris, car l'enfant en voulait tuer beaucoup.

Quand les cosaques firent halte pour leur repas, il s'assit et mangea un peu; puis il entendit le combat s'engager derrière lui; mais il resta à sa place, aimant mieux faire sa besogne tout seul; revint sur ses pas quand il vit le Russe marcher au secours de son détachement, retourna encore quand la retraite commença, et enfin, les voyant bien occupés, il s'agenouilla derrière un buisson, mit en joue son fusil, l'ajusta entre deux branches, visa longtemps, et son premier coup partit.

Rudig leva la tête pour voir ce qu'il avait fait il avait touché juste, l'enfant, et le lingot, passant droit devant le front de la troupe, avait frappé en plein corps, non le chef, mais un homme d'une taille énorme, marchant le premier de tous devant quelques tambours et sapeurs qu'il commandait à la fois.

Cet homme était celui qui avait saisi Rudig et tué sa grand'mère. Sa taille, sa force, sa férocité, son audace, le succès de tous ses coups de main, sa place toujours fixée en tête de toute la troupe,

lui avaient acquis une véritable autorité sur cette bande à demi-sauvage : on disait avec une sorte d'étonnement superstitieux qu'au milieu du feu le plus terrible *le Tueur* (c'etait son nom) n'avait jamais reçu la moindre blessure; aussi Rudig ne le blessa point : il le tua roide, et le géant tomba en travers devant la ligne.

Tous s'arrêtèrent comme si c'était une barrière... Un long murmure de surprise et d'effroi passa de rang en rang... *Le Tueur* est tué!... Nous sommes coupés!... « Le feu devant et derrière!... Le coup est parti de là... » Et plusieurs mains indiquaient sur la côte un buisson autour duquel flottait encore de la fumée,

Et de cette fumée sortit soudain un éclair au moment où, accouru pour faire reprendre la marche à sa colonne qui se serrait sur les premiers rangs, tremblait dans sa longueur et se fendait en plusieurs points, le chef s'arrêta pour la voir de nouveau s'allonger sur la route, et ceux qui virent l'éclair virent en se retournant le chef qui tombait de son cheval et le cheval qui fuyait entre ses étriers vides.

Tout prit aussi la fuite.., ou plutôt vous les eussiez vus d'abord, les lâches brigands, comme un troupeau de chamois quand celui qui les précède est abattu, suspendre soudain leur marche, se refouler les uns sur les autres, s'entasser en regar-

dant de toutes parts, puis se séparer, s'éparpiller, fuir éperdus par tous les bouts des rangs et se disperser dans la vallée comme la graine dont un semeur arrose ses sillons,

Mais, tout éparpillés qu'ils étaient, et malgré les mille détours de leur fuite, Rudig ne jetait pas moins par terre tous ceux qu'il ajustait, et, tranquille sur la hauteur, l'enfant les voyait s'agiter au-dessus de lui, au-dessous de lui, et ne s'arrêter que sous ses balles.

D'autres les poursuivaient non moins sûres, car nos paysans, voyant la déroute, avaient bientôt surmonté tout obstacle, et eux aussi se dispersaient à la poursuite des fuyards, comme la graine semée par un sac à mitraille... Tue! tue! Fourches, haches et faux, couteaux, baïonnettes lâchées dans la fuite, tout cela tirait du sang.

Nos gens culbutaient les fuyards du penchant des côtes dans la vallée, et, les chassant, les serrant, les entourant presque, ils poussaient leur course vers le point où la route s'approchait du fleuve, et la retardaient en même temps.

Aussi Lubbert ne jouissait pas encore de ce spectacle; mais quand la montagne, en s'abaissant vers le fleuve, lui laissa voir le passage qu'elle bordait, il n'y aperçut que quelques cosaques qui commençaient à y pénétrer, et tous se laissant aller ventre à terre à la pente, ils furent en un mo-

ment en avant des fuyards, tournèrent sur eux, les chargèrent en tête et en flanc et les rejetèrent, toujours sabrant, dans la vallée.

Une décharge de carabines et de pistolets apprit aux autres que la porte du cachot était fermée; mais, par Dieu! ce n'était pas pour les prendre!...

Leurs chariots mêmes, chargés de leur sanglant butin et parvenus près du défilé, servirent aussi à leur boucher le passage... On ne les laissa même pas se jeter dans le fleuve pour s'y noyer; et, serrés entre les cavaliers et les piétons, ils n'eurent plus d'autre ressource que de se réfugier derrière les murailles d'un ancien cimetière abandonné, qui s'élevaient encore dans un coin du vallon.

— Ah! chiens, dit Lubbert, vous n'y gagnerez rien; car ce n'est pas même là que vous serez enterrés!...

Le cimetière fut aussitôt cerné. Ils s'y étaient retirés environ sept cents...

Nos gens étaient tout aises; et, les tenant là, prirent un peu de repos. On était bien sûr de les tuer plus tard jusqu'au dernier.

Il n'était pas encore quatre heures.

— Eh bien! disait Lubbert en parcourant les groupes, ne vous ai-je pas donné un bon conseil?... Voilà que vous avez repris votre bien. Il ne nous reste plus qu'à achever ce qui reste. Çà!

camarades, pas de quartier si vous êtes contents de moi !...

Et comme on vit paraître de l'autre côté de la muraille une façon de drapeau blanc hissé au bout d'une lance, en signe de capitulation, et qu'un des Alsaciens, ancien officier, pensait qu'on dût écouter.

— Non ! non ! dit Lubbert. Au diable le droit des gens, Monsieur, et les règles de la guerre ! Nous les ignorons, et n'en voulons ni pour nous battre ni pour nous gêner... Nous ne sommes pas une armée guerroyant contre des soldats : nous sommes chasseurs traquant des loups, braves gens contre bandits qui sont venus la nuit égorger nos femmes et brûler nos maisons... Pas de quartier !

— Cela est vrai ! s'écrièrent une foule de voix ; et une volée de coups de fusil partit briser la lance. Les assiégés comprirent bien qu'ils seraient tous morts avant peu.

Tout à coup un cri général s'éleva.

— A l'ouvrage ! à l'ouvrage !

On se lança vers les brèches du cimetière, on escalada les murailles. Les gens venus à cheval étaient les plus animés, n'ayant encore presque rien fait que courir. Les armes des morts servaient contre ce qui restait à tuer. Il y eut plusieurs des assaillants abattus ; car, n'espérant plus de quartier, les fantassins, les cosaques échappés à la poursuite, vendaient chèrement leur vie.

Mais on eut bientôt pénétré de toutes parts dans leur sinistre refuge, et ce champ de repos devint champ de bataille acharnée. Son silence fut troublé de mille cris, sa solitude, de combattants entassés. La mort n'y entrait pas cette fois avec le convoi d'un seul, le recueillement et l'affliction de plusieurs; mais pour le massacre de centaines d'hommes, avec la rage et les clameurs d'une foule altérée de vengeance.

Assaut terrible où les remparts étaient les murs ébréchés d'un vieux cimetière; les assiégés, des assassins; les assiégeants, les veufs, les orphelins, les frères dont ils avaient fait le deuil. Assaut de furieux contre des désespérés, sur des ossements, des ruines, du sang et des tombes!...

Ils les serrent, il les accablent, les égorgent, les éventrent. Les chiens mêmes venus avec la troupe à cheval se ruent sur eux et les déchirent à belles dents.

Le sang jaillit de toutes parts, teint les armes, la neige, les habits, les figures : se mêle, en coulant de l'un et l'autre ennemi.

Fusils par les deux bouts retentissent, crosse et canon, tirant et assommant, haches s'ébrèchent, fourches s'émoussent, baïonnettes se tordent et se cassent. Pas un coup qui ne touche, ne soit rendu et redoublé. On en poursuit un, on en atteint deux. On s'appelle, on s'insulte, on se maudit, on s'en-

courage. Vingt langages divers hurlent, menacent, expriment la même haine. Ces hommes se sont cherchés; ils se sont trouvés, ils s'égorgent

Lubbert, cependant, faisait servir le sabre de son père.

— Si je pouvais, pensait-il, le reconnaître, le reconnaître, le monstre !... Ce doit être le plus lâche de tous.

Soudain il en aperçoit un qui demandait grâce à genoux, et qui tendait son butin pour rançon de sa vie : trois montres, une chaîne d'or, brillaient dans ses mains. Lubbert s'élance : il reconnaît cette chaîne : c'est lui qui l'a donnée à Hélène, et hier elle la portait encore... Elle la portait toujours.

Il l'arrache des mains du brigand.

— Où l'as-tu prise? lui cria-t-il en allemand, et fouillant déjà ses vêtements avec la pointe de son sabre.

— Ce n'est pas moi! ce n'est pas moi! répondit l'autre de même. C'est lui, reprit-il en montrant un cosaque qui se défendait à quelques pas contre Hermann; il me l'a donnée pour un cheval.

Lubbert abandonne celui-là à tuer aux paysans, court sur l'autre, et, repoussant Hermann :

— Laisse-le-moi, malédiction ! laisse-le-moi, s'écria-t-il; va-t'en, Hermann, va-t'en, ou je te frappe le premier.

Et se plaçant devant le cosaque, homme d'une

taille immense, d'une figure hideuse et féroce, il le regarda fixement, et se sentit à le voir un tel redoublement de haine, qu'il fut bien sûr que c'était lui.

L'autre était toujours en garde :

— Tant mieux ! dit Lubbert entre ses dents, défends ta vie, défends-la bien : elle en sera plus longue à prendre; car il était sûr aussi de lui faire sortir tout son sang.

Puis il l'attaqua, lui montrant d'une main la chaîne, et de l'autre lui lançant une telle grêle de coups de sabre, que le cosaque eût pu croire qu'ils étaient quatre après lui.

Ah ! la rage et la force de Lubbert eussent alors suffi pour en attaquer plus de quatre à lui seul, et il eût bien voulu avoir plusieurs vies à prendre.

A le voir si pâle, les cheveux hérissés, les lèvres tremblantes, on eût pu croire qu'il avait horriblement peur. Son œil sanglant, ses cris, ses bonds, la furie de ses coups, tout son être, toute sa vie, employés à détruire, son seul regard fixe et roidi quand tout son corps s'agitait, se tordait comme un serpent. C'était douleur, folie, haine et mort. L'autre devina aussi que c'était lui qui venait venger la jeune fille.

Alors il eut peur et, rompant toujours, il ne fit plus que parer, mais un coup à peine sur deux.

— N'avancez pas ! n'avancez pas ! criait Lubbert aux paysans qui venaient à son aide; et, faisant

tourner son sabre autour du cosaque, il avait l'air de le défendre.

Mais à chaque tour il le frappait. L'autre enfin lui tendit son arme en signe qu'il en avait assez. Lubbert d'un coup abattit le bras tendu, et, poussant le sien, sentit sa lame faire un trou dans le ventre du brigand.

Le cosaque lui tomba lourdement dessus, s'arrêtant contre la garde du sabre.

Lubbert le rejette avec horreur contre terre, et, ramenant à lui son arme, il la lui plongea vingt fois dans le corps à deux poings, bouchant les plaies avec son talon et ne laissant pas, sur cette stature énorme, une seule place où son sabre ne fît une fente. « J'aurais aimé le faire souffrir plus longtemps, car c'était bien lui. »

Lubbert le regarda par terre, guettant s'il respirait encore quelque peu, penché sur lui, la pointe toute prête, pleurant, haletant. Sa haine n'était point assouvie. Il eût tout donné pour lui rendre la vie, comme si c'était Hélène.

Pourtant il ne frappa plus personne, et, s'appuyant sur la pierre d'une vieille tombe, il serra la chaîne contre son sein, songea qu'une tombe nouvelle lui restait à fermer, et regarda d'un œil distrait le massacre qui s'évertuait autour de lui.

Car nos paysans n'avaient pas encore fini : ils tuaient de plus belle, les diables.

Le découragement saisit enfin les autres : ils se laissèrent faire ; et ce fut alors que la vengeance en prit à son aise. Ce fut alors qu'un vrai carnage eut lieu.

On ne pouvait plus faire un pas sans marcher sur quelqu'un ; chaque pied se prenait entre des corps... et de grands cris et de grands coups... des chutes d'hommes, d'armes et de tombes... des yeux flamboyants, des bouches béantes... craquement des os et des cyprès... bras brandis au-dessus de la tête, bras qui se serraient autour, gens à genoux renversés, gens étendus foulés... membres épars, membres en pile... cent attitudes de corps à terre écrasants, écrasés, s'allongeant ou tassés... horribles, tourmentés, bizarres... contorsions de mourants, bonds et détours de fuyards... scène de mort ou de mouvement groupée par la guerre... ceux-ci à plat, ceux-là courbés, ceux-là dressés ou montés sur des morts... et plus haut, dans l'air, quelque hibou ahuri cognant son aile aux crosses de leurs fusils renversés.

La neige était toute rouge, et il suintait assez de sang à travers pour en rendre aux cadavres gisants sous le cimetière ..

Cadavres dessus, cadavres dessous ; mais ceux-là, on ne les y avait pas portés tout faits comme ceux-ci : ces gens y étaient entrés avec leur vie, leur force, et ces angoisses qui n'accompagnent pas

la proie des cimetières jusque-là... Ces gens trébuchaient sur les tombes, et gisaient encore livrés à la douleur, à l'effroi. . ils couraient çà et là en hurlant parmi les sépulcres... non pas fantômes, mais hommes de chair et d'os, pour souffrir et pour avoir peur.

Après tout, leur agonie fut courte : ils avaient tous plutôt trois coups mortels qu'un seul, et il y eut plus d'un mort qui remua encore de la secousse d'une fourche ou d'une crosse.

Pas un n'échappa à la tuerie. Il n'en était pas un qui n'eût commis l'autre nuit quelque crime... Et quand les assaillants sortirent du cimetière, les bras lassés, les mains rougies, il n'y avait plus debout un seul corps... Le cimetière était plein à ras.

Quelques gémissements, quelques faibles convulsions, un râle épars... du sang qui se figeait au froid ; des restes de cartouches fumant sur la neige, des chiens à la curée, des cyprès brisés qui se penchaient sous le vent du soir, des tombes délabrées s'éboulant encore, et les brèches escaladées qui laissaient choir quelques pierres usées sur des cadavres tout frais...

On en traîna par les pieds bon nombre hors de l'enceinte.

Et qui donc plaindrait l'étranger? Je n'ai jamais compris pourquoi on reprochait aux Espagnols de

nous avoir fait tout le mal qu'ils ont pu et comme ils l'ont pu... Eh ! plût à Dieu qu'en 1814 et en 1815 nous eussions agi comme eux !...

Que la France soit hospitalière pendant la paix, mais que son sol dévore pendant la guerre !

Aussi c'est un grand honneur pour les Bourguignons, Champenois, Lorrains, Alsaciens, que d'avoir été sans pitié pour ce qu'ils ont pu happer des troupes étrangères.

Tout est bon contre l'invasion, et si jamais ils y reviennent, quoi qu'on fasse contre eux, on fera bien.

Nos gens retournèrent aux chariots et y placèrent leurs blessés. Quelques fuyards tombés près du rivage furent liés ensemble et jetés en radeau sur le fleuve.

La nuit venait... On alluma des feux... On se reposa une heure, en se distribuant les provisions des vaincus Les vainqueurs n'étaient pas si fatigués qu'on pourrait le croire.

Ils s'embrassaient, ils se contaient leurs actions et contrefaisaient en riant les derniers cris de leur proie. Les hommes de la ville remerciaient ceux de la campagne ; d'autres appelaient des compagnons qui manquaient à leur repas; plusieurs voix répondaient souvent au même nom... mais celui qu'on voulait vainement ne répondait pas toujours ; et la lune, en éclairant la vallée, montrait des hom-

mes penchés qui cherchaient tristement parmi les morts.

Et il y en avait beaucoup qui gisaient au milieu des uniformes, avec des blouses et des vestes...

Bonnes gens ! morts bravement pour venger leur ville ou servir leurs frères... passés du travail à la guerre et de la guerre au repos... tenant encore dans leurs fortes mains l'outil laborieux dont ils s'étaient fait une arme vaillante... Insensibles à la joie du triomphe comme aux pleurs dont il était payé à cause d'eux... libres de tout, grâce à une mort si belle, et n'ayant pour gloire que les regrets d'hommes simples, obscurs comme eux et nobles de cœur.

Quand une population se lève, la famille est là pour compter ses pertes après le combat...

Nos Alsaciens avaient chèrement acheté le succès : entre ceux qui s'étaient montrés les plus impitoyables, plusieurs versaient des larmes amères en pressant dans leurs mains la main glacée d'un frère ou d'un ami...

Leur chagrin était muet ; la joie des autres était bruyante: malgré ce qu'elle coûte, la victoire enivre.

Enfin on revint sur ses pas lentement, mais sans faire de halte; et à mesure qu'ils approchaient de la ville, nos gens chantaient bel et bien en chœur, comme savent faire tous ceux qui parlent cette langue si dure de l'Allemagne.

La troupe suivait ainsi la vallée, s'éclairant de branches de sapin : on eût dit un convoi, car cette harmonie même était triste.

Aussi Lubbert l'écoutait... Et il y avait parmi ces chansons quelques-unes de celles qui étaient cause que plus d'un vieux soldat avait embrassé Hélène quand elle était petite.

Rudig marchait près de lui, son arme encore chargée, et cherchant s'il ne voyait pas encore quelque fuyard se glisser dans l'ombre.

Il parlait à Lubbert de Brigitte et d'Arnold; mais Lubbert ne répondait pas... Il tremblait de tout son corps sur son cheval...

Son père, accouru au milieu de la nuit avec une foule de femmes et d'enfants pour recevoir les vainqueurs, ne les vit point parmi eux, et son cœur saigna. Il saigna encore quand il le revit... Lubbert avec Hermann, lui rapportaient le corps d'Arnold... Le vétéran embrassa ses deux fils...

C'était lui, le bon père, qui dès le matin avait recueilli les restes d'Hélène... Lubbert ne les vit qu'enveloppés du linceul... Ce fut près d'eux qu'il se reposa... Le lendemain, on les porta en terre avec le corps d'Arnold, et l'on fit un service pour tous ceux qui avaient péri dans le saccage et dans le combat.

La foule suivait au milieu des rues encore encombrées des traces du pillage et de l'incendie.

Elle se pressait en pleurs dans l'église ; et un pasteur luthérien parla en chaire de ceux qui étaient morts par l'étranger et pour le pays.

Lubbert cependant, prosterné devant une bière recouverte d'un drap blanc, ne sentait même pas sa douleur et n'entendait pas ses sanglots... Puis il dit du fond du cœur :

« Pardonne si je viens à toi avec tant de monde... Je serai seul une autre fois... et il y en a plusieurs parmi eux qui t'ont vengée, plusieurs qui te regrettent, et parlent du bien que tu leur as fait... Ecoute ce qu'ils disent... Ecoute-moi... peut-être leurs plaintes aussi iront jusqu'à toi, passant par ma bouche.

« Mon Dieu ! qu'est-ce donc que la mort, si le « plus que je puisse, c'est imaginer que peut-être « tu m'entendras, toi ?

« Qu'est-elle, si de nous deux je suis le seul « maintenant qui aime et qui souffre ? Qu'est-elle, « si l'on peut avoir tant de joie à la donner ?... « ah ! je l'ai bien sénti hier... tant de désespoir à « la pleurer... Toujours, toujours !...

« Mort ou vivant, ne te reverrai-je jamais ? Ta « pensée, pur souffle de ton âme, ne me quitte « point... elle est là !... Ton âme, dégagée de ton « corps, est-elle moins puissante ? Ne peut-elle « donc franchir ce qui est entre nous, comme elle « faisait quand nous nous séparions ?... Ah ! Dieu !

« quelle est donc cette distance que ton âme déli-
« vrée ne peut plus franchir, cette absence qui
« maintenant la retient, elle aussi, loin de moi ?

« Reviens, Hélène, reviens..... Quel prodige
« m'étonnerait, m'effrayerait, s'il te ramène à ton
« ami?... Et ne crains point que ton ombre me
« fasse un seul reproche : j'ai toujours été bien
« pour toi, n'est-ce pas Hélène ?... Ils disent que
« j'ai un mauvais caractère, mais toi... je n'ai pas
« ce chagrin ordinaire à ceux qui ont perdu ce
« qu'ils aiment : je ne t'en ai jamais causé... Mon
« pauvre frère, mon père désolé, notre bonne
« France abattue, à peine si je m'en souviens, Hé-
« lène... mais toi !...

« Pas un reproche, malheureux !... Et où étais-
« je quand ils sont venus ?... Quand tu avais un
« peu d'ennui, quand tu souffrais un peu, j'étais
« là... Et lorsque tu les a vus, tu ne m'as pas vu,
« moi !... O mon Dieu ! mon Dieu !... »

Toutes les idées de Lubbert se perdirent de nouveau... ou ce qu'il pensa, ce n'est pas un autre qui peut le dire.

Lubbert alla rejoindre l'armée, et partout se montra, comme le premier jour, impitoyable envers l'ennemi...

Un soir, un homme arrive chez son père, poussant au galop un cheval de poste essoufflé : c'était Hermann.

« Paris est pris ! dit-il, mon capitaine. »

Le vétéran baissa la tête sans répondre.

« Votre fils a été tué le jour même. »

Saurfield ôta le crêpe qu'il portait au bras pour Arnold, et en voila le portrait de Kléber.

Ce crêpe y était encore le jour où, un mois après la mort du capitaine, six sem[illegible]es après Waterloo, ce portrait fut vendu à l'enc[illegible] avec ses meubles.

Saurfield ne laissa pas d'h[illegible]tier, et ce fut l'Etat qui lui succéda par déshérence.

Famille de malheureux détruite... famille de citoyens.

« Les scélérats !... » disait parfois Hermann.

FIN D'UNE TUERIE DE COSAQUES.

Eh bien, jeune homme, êtes-vous content de votre compagnon? (Page 207.)

UN

JEUNE HOMME

D'AUTREFOIS

Errare humanum est

Après avoir servi avec quelque distinction sur la flotte envoyée par la France au secours des insurgés de l'Amérique du Nord, j'obtins un congé dont j'employai la plus grande partie à visiter les divers États de l'Europe. En avril 1784, je retournais de Rome à Florence, par Pérouse. Ce fut dans cette dernière ville qu'il m'arriva une aventure à laquelle j'ai dû beaucoup de chagrins et un grand fonds d'indulgence pour les écarts de l'âge que j'avais alors, bien que les jeunes gens d'aujourd'hui puissent tourner leurs passions vers de plus dignes objets que ceux d'autrefois.

Ce rapprochement peut naître de la lecture de

cette histoire. Ce n'est pas pour cela que je l'ai écrite, mais c'est une excuse qui me permet de la publier, sans autre apologie de mes fautes.

La ville de Pérouse est riche en monuments et en chefs-d'œuvre; elle a sa part de ces vieilleries, de ces curiosités qui font de l'Italie une grande boutique de bric-à-brac.

Je me souciais peu de toutes ces choses, et ce qui m'attirait dans la Péninsule c'étaient les mœurs, la langue, le climat, l'aspect du pays, ce que la nature y a prodigué de plus surprenant et d'heureux. Mais il y a à Pérouse un ouvrage construit par la main de l'homme, unique peut-être et qui mérite véritablement d'être vu. C'est une piscine creusée dans le tuf, d'une grandeur et d'une profondeur telle qu'on peut y descendre à cheval par un escalier ou cordon de cent cinquante marches qu'éclairent cent petites fenêtres, et remonter par un cordon pareil pratiqué du côté opposé.

Le jour où, après avoir visité cette merveille, je gravissais ce second escalier, j'aperçus une femme qui me précédait.

J'admirais la richesse de sa taille, sa tournure, la pose toute gracieuse de sa tête, quand soudain je la vis tomber et se débattre dans une violente attaque d'épilepsie.

Je courus à elle, et, m'agenouillant, je fis de mon

mieux pour amortir les coups qu'elle se donnait sur la pierre.

Au milieu des convulsions qui agitaient tout son corps, ses traits restaient immobiles et comme pétrifiés; ses lèvres minces et pâles étaient serrées, à peine frémissantes; la souffrance faisait sortir un peu de larmes entre ses longs cils noirs qui s'attachaient à ses joues.

Elle me parut effrayante et merveilleusement belle. J'attendais avec un grand serrement de cœur qu'elle revînt à la vie. J'aurais crié, mais tout mon être était pris à cette vue.

Enfin, l'accès se calma; elle semblait dormir. Je la soulevai entre mes bras.

Alors, ses yeux s'ouvrirent... Alors, je fis un cri involontaire et me redressai vivement, comme si j'avais senti quelque atteinte profonde... et souvent, au milieu des plus ternes pensées de ma vieillesse, je revois tout à coup ces traits si pleins d'éclat... ce regard surtout, ce regard noir, aigu, pénétrant, qu'on ne pouvait détacher de son cœur, comme si le trait se fût recourbé dans la blessure.

L'expression de ses yeux et de sa bouche était méchante, haineuse, et pourtant irrésistible, plus attrayante que l'objet le plus doux. Il s'y mêlait un air d'ennui, quelque chose d'un esprit funeste, dévasté... Le mien souffrait et déjà se perdait sans ressource.

— Laissez-moi vous porter, lui dis-je.

Elle ne me répondit pas et semblait irritée de son mal, irritée contre moi, qui l'avais vue dans cet état misérable.

— Je veux de l'air, dit-elle enfin en se laissant retomber dans mes bras...

Et tandis que je la portais jusqu'à l'issue de la voûte, je tremblais sous mon fardeau, tout léger qu'il était.

Elle avait repris ses sens.

— Je vous remercie, monsieur.

Et elle s'éloigna.

Je la laissai faire quelques pas, puis la rejoignant :

— Je ne vous quitterai plus, lui dis-je à voix basse.

Elle me regarda.

— Savez-vous seulement qui je suis?

— Je ne vous le demanderai jamais, si vous le voulez, répondis-je ; mais je veux vous connaître, vous, et vous revoir, vous suivre, partout vous suivre... Je sens une vie qui commence en moi pour vous.

Son air de lassitude fit place à une ombre de curiosité. Nous marchions sans parler, étourdi que j'étais moi-même d'une impulsion si subite.

— Est-ce un jeu ? me dit-elle, ou bien êtes-vous naturellement aussi singulier que cela ?

— Je suis de bonne foi, répondis-je : c'est tout ce que je sais de moi maintenant.

— Quel âge avez-vous? reprit-elle après une pause.

— Vingt-cinq ans.

— Je n'en ai que vingt-quatre, mais je ne suis pas si jeune que vous.

Bientôt elle s'arrêta, et, me fixant :

— N'imaginez-vous pas, dit-elle avec ironie, qu'une femme qui a un mal comme le mien doit être une touchante héroïne de roman ?... Des nerfs qu'un rien ébranle et une âme endurcie, accordez-vous cela?... Vous voulez donc me connaître? ajouta-t-elle en me montrant une porte... Là... ce soir... Et elle entra.

Depuis deux mois, je ne la quittais plus : c'était pour moi un continuel enivrement, tour à tour délires et fureurs, car à des transports de passion frénétique succédaient des emportements, des scènes qui auraient fait peur à des fous et honte aux moins réservés.

Ma violence naturelle, accrue encore de la rudesse de ma profession, s'était assoupie depuis un an par les distractions et la solitude de mes voyages. Elle se réveilla dans ce choc de nos deux caractères, irritée surtout par la brusque alternative de nos querelles et de nos amours.

Du moins mon âme était tout entière dans chacun de ces mouvements ; mais, au milieu de ces émotions les plus vives, la sienne était comme partagée entre l'excitation du moment et une habitude d'insensibilité, d'engourdissement qui faisait mon désespoir et que je m'acharnais à vouloir surmonter, fût-ce par mes violences. Pour elle, c'était, comme dans les crises même de son mal, une physionomie à peine agitée au milieu de convulsions furieuses.

Hélas ! l'ennui rongeait et paralysait cette âme, pareil à la bête qui, pour mieux dévorer sa proie, commence par l'étouffer. D'abord, elle m'accablait de transports, de caresses, cherchait à s'étourdir, à se passionner ; puis, irritée de son vain effort, elle me prenait en haine, se répandant avec une verve effrayante en plaintes, en imprécations, jusqu'à ce qu'un accès de son mal la rejetât glacée dans mes bras.

Ame désordonnée ! âme cruelle ! insaisissable !... C'était vraiment une vie diabolique, et je crois que, pour cela seulement, elle la continuait, car j'étais le seul être au monde qui lui fût nécessaire ; mais, au fond, elle n'aimait ni moi, ni elle, rien et personne.

Un jour, je ne la trouvai plus : c'était le lendemain de l'une de nos plus violentes querelles ;

aussi j'étais dévoré du besoin de la revoir, et, durant une semaine, j'employai toutes mes heures, tous mes pas à la chercher.

Enfin, je reçus une lettre d'elle qui me disait de venir la voir à un casino où elle s'était retirée, à deux lieues de Pérouse. J'y courus de toute la vitesse de mon cheval, et déjà j'arrivais, quand j'aperçus sa caméristé qui m'attendait sur la route.

— N'allez pas plus loin, me dit-elle; la signora est retournée à la ville, ne voulant plus vous voir.

Je tournai bride aussitôt pour regagner Pérouse, faisant d'avance provision des mots les plus durs pour l'en accabler; la maudissant, elle et tout le monde entier, tout, hors ma folie, qui s'accroissait encore de sa méchanceté et de ma colère.

Entre Pérouse et le casino, dont je m'éloignais, il y a un gros ruisseau fangeux : c'est le Tibre. Une crue subite en avait fait un fleuve qu'un bac m'avait servi à passer.

Au retour, je m'égarai, et perdis beaucoup de temps avant de revenir à l'endroit du rivage où il était établi. La nuit s'avançait... Enfin j'arrive... Le bac et son conducteur dormaient sur l'autre bord.

Un homme qui m'avait devancé appelait, jurait. Je fis comme lui; et, en ce moment, j'entendis un cheval qui venait à nous à toutes jambes.

L'autre, à ce bruit, se tut et s'éloigna; moi,

j'appelais toujours. Le cavalier arrivait comme une tempête.

— Holà ! le bac ! criait-il aussi avant de joindre la rive.

Eh! pensai-je, mettant pied à terre, avec humeur, en voici un qui est bien pressé !

— Pas de bac ! s'écria-t-il en s'arrêtant... Corps du diable !... Holà !

— Peine perdue, lui dis-je; le misérable ne bougerait pas pour un empire.

— Que la mort l'étrangle ! reprit-il en tourmentant sa monture... C'est qu'il faut que je passe, et vite.

— Moi de même, répondis-je; je me noierai plutôt.

L'homme que j'avais trouvé sur la rive se rapprocha de nous; il criait de plus belle.

— Silence ! dit le cavalier... Entendez-vous?

C'était un bruit lointain de chevaux.

— Ah ! reprit-il; me poursuit-on ?

— Vous? dit l'autre; puis il parut réfléchir, fit quelques pas, et soudain il se jeta à la nage.

Ces chevaux arrivaient rapidement sur nous; le cavalier poussa le sien et arriva à son tour dans le fleuve.

Je me remis en selle, et fis prendre à mon cheval le même chemin.

Je montais une excellente bête anglaise, d'une

taille et d'une vigueur peu ordinaires. C'était sur son dos que j'avais parcouru toute l'Italie. J'avais aussi pour compagnon un chien montagnard qui, lorsque je traversais les Alpes, avait pris moi ou mon cheval en goût, et nous avait suivis dans nos voyages. Lonzo était gros, velu et fort comme un ours.

Lorsqu'il vit Wolf avancer sous moi dans le Tibre, Lonzo aboya, puis entra lentement dans l'eau; mais, dès qu'il put nager, il fendit vigoureusement le courant, et il eut bientôt devancé celui de nous qui le premier avait tenté le passage.

D'abord, nous cheminâmes assez facilement, Lonzo en avant, moi derrière; lui ayant à gauche mes deux inconnus.

Peu à peu je sentis le fleuve se raidir, nous arrêter, et quand nous eûmes atteint le milieu du courant, je vis que nous allions en dérive. Lonzo tournait sur lui-même, hésitait. Je n'apercevais plus au-dessus de l'eau que sa grosse tête blanche et sa large queue.

En ce moment les cavaliers, dont l'approche avait décidé mes compagnons à se passer du bac, arrivèrent sur le bord. Au milieu d'un bruit confus de voix, j'en distinguai une qui criait : Là! devant vous! au milieu du fleuve!... Tirez dessus, tirez!

Quelques coups de feu suivirent aussitôt cet ordre : les balles ricochèrent autour de nous.

Mon cheval redoubla d'efforts; mais celui de mon compagnon eut peur, fit un mouvement et désarçonna son cavalier, qui disparut.

L'homme qui nageait à ses côtés plongea et le ramena sur l'eau, tellement cramponné après lui qu'ils allaient de nouveau être engloutis tous deux.

— A moi, Lonzo! criai-je, saisissant aux cheveux le nageur.

Lonzo vint et, mordant le cavalier au bras, il le secoua si bien qu'il lui fit lâcher prise; puis, le tenant toujours, il l'entraîna évanoui à travers le courant.

J'en fis autant du second, qui avait aussi perdu connaissance. Je pressais, comme je pouvais, mon cheval, car avant de s'éloigner, les gens qui tiraillaient de la rive, nous envoyèrent encore quelques balles; et quand les armes à feu jetaient une lueur rapide sur la face obscure du fleuve, il me semblait le voir s'élargissant toujours plus devant moi.

Dix fois je fus sur le point de lâcher celui que je soutenais, et si Wolf eût été moins robuste, je ne sais ce que nous fussions devenus les uns et les autres. Enfin il s'arrêta; il avait pied, reprit un peu haleine et marcha jusqu'à la rive où Lonzo avait déjà déposé son homme, toujours évanoui.

Le mien eut à peine touché terre qu'il revint à lui sans autre aide. Il se dressa, se secouant et

donnant de la voix comme un chien qui sort d'une rivière :

— Nous pouvons, lui dis-je, rester ici jusqu'à demain ; autant vaudrait avoir attendu le bac. Voici le cheval de l'autre qui aborde à son tour. Nous allons replacer son maître en selle, vous en croupe pour l'y tenir, et nous tâcherons d'aller bon train.

Or, nous chevauchions ainsi depuis un quart d'heure, lorsque le mouvement réveilla dans les bras de son compagnon le cavalier qui cuvait l'eau du Tibre. Il fut longtemps sans parler.

— Je veux être pendu, dit-il enfin d'une voix dolente, si j'y comprends rien !

— Ni moi, répondis-je brusquement.

— Ni moi, dit aussi le troisième.

— Expliquons-nous donc, reprit l'autre... Qui sommes-nous, compagnons, et qu'avons-nous fait ?

— Véritablement, répondis-je, que des hommes aient joué à se noyer, comme nous venons d'en courir la chance, c'est.....

— Oh ! dit-il en m'interrompant, pour moi, du moins, c'est du courage de poltron. La peur, monsieur, la peur... vous êtes brave si vous ne savez pas ce qu'elle peut oser. J'aurais traversé le Pô, la mer Rouge, le Styx.

Et pour le Styx, reprit-il, je l'eusse fait sans votre chien. Voici pourtant deux fois en moins d'une heure... Oui, deux fois de suite j'ai ressuscité...

Sans compter même les coups de feu qui me tintent encore dans l'oreille. C'est une récidive excusable, monsieur, et néanmoins le ciel ne m'épargne guère. Si ce jeu dure, je n'ai plus qu'un souffle à perdre et des coups à gagner.

Connaissez-vous, ajouta-t-il après une pause, connaissez-vous l'un ou l'autre le casino Mancelli? A ce nom, j'arrêtai mon cheval, et l'homme assis en croupe laissa échapper une exclamation.

— Ce soir, reprit l'autre, je revenais de ma campagne à la ville, léger, dispos, et profitant sans honte des joyeuses idées que je devais à trois bouteilles du meilleur vin de France. Soudain, passant devant ce casino Mancelli, je fis halte : les accords d'une harpe, des accords sans suite, mais dignes du ciel avaient frappé mon oreille, si bien...

— Quoi ! m'écriai-je, ce soir, monsieur ?

— Il n'y a pas une heure, dit-il.... Si bien qu'il m'échappa un *bravo amoroso*, un véritable bravo italien, d'extase et de pâmoison, lequel fut entendu pour ma ruine....

Une femme parut sur un balcon ; moi de saluer, en lui adressant quelques mots, dont je rejette, sur ce gaillard vin de France, toute la témérité ; elle de me faire un signe.... En galant homme, je mis pied à terre.... Une petite porte s'ouvrit, et j'entrai, ne sachant trop ce que je faisais.

Je sautai sur ma selle. — Prenez garde, mon-

sieur, m'écriai-je; vous me contez là une histoire...

— Dont celle de ma vie se serait bien passée, reprit-il; oui, monsieur, une histoire véritable, effrayante, un pendant à celle de Judith, et j'ai failli être l'Holopherne, s'il vous plaît.

J'endurais un supplice qui croissait à chaque parole de l'Italien.

— Mais enfin, dis-je, en poussant mon cheval....

— Le fait est, reprit-il, que c'était un guet-apens de courtisane. Derrière cette porte, j'ai tout d'abord trouvé deux coupe-jarrets.... On en voulait à ma bourse, à ma vie.... Bref, je ne m'en suis tiré que par un miracle qui a dû donner bien du mal à mon patron, et comme les coquins m'ont longtemps poursuivi, vous comprenez pourquoi j'étais si pressé de mettre le fleuve entre moi et les cavaliers que j'entendais accourir sur ma trace.

— Mais, dit l'homme placé en croupe derrière lui, êtes-vous bien sûr, signor, que ce fût vous que ceux-là poursuivaient?

— Ah! répondit-il, c'est justement ce que je ne m'explique point.... Car comment s'est-il pu faire que ces coupe-jarrets du Casino se soient tout à coup métamorphosés en serviteurs de la justice, en archers de la garde de Pérouse? J'ai reconnu la voix du sergent qui a commandé de nous tirer dessus... et à quel quiproquo ai-je dû, moi, toutes leurs

mousquetades?... *Basta!* ces pendards de sbires tireraient sur le crucifix... mais je leur ferai payer la poudre.

— Car, qui croyez-vous que je sois, *amico?* reprit-il se tournant vers son compagnon... me voyant si pressé de fuir... un malfaiteur peut-être... un de ces brigands qui tout à l'heure désolaient le pays, un homme des bandes de Mazzante! — *Oïmé, signori*, c'est moi qui les fais prendre.... Ah! ah! les archers ont tiré sur moi, don Carlo Liccia, le juge criminel de Pérouse! A merveille!

L'autre fit un cri.

— *O madonna!* dit-il, êtes-vous vraiment don Liccia, et qui pensez-vous que je sois moi-même, seigneur juge? ajouta-t-il en l'enlevant de cheval comme un enfant, et le tenant suspendu à son poing.... Je suis Mazzante; c'est ma faute si vos sbires ont tiré sur vous... mais sans moi vous auriez avalé le Tibre, et puisque j'ai travaillé à votre salut, vous trouverez juste d'aider au mien; je vous tiens quitte. Adieu.

Disant ces mots, le bandit posa à terre le juge ahuri, sauta de croupe en selle, et disparut au grand galop, poussant un éclat de rire qu'il termina par un long cri.

Perdu dans mes pensées, à peine avais-je pu prendre garde à cette singulière confiscation; mais la bonne humeur du magistrat n'en fut pas autre-

ment désarçonnée, et, se tournant les bras croisés, du côté où fuyait le bandit :

— Oh ! dit-il gravement, moi fusillé pour Mazzante, et tiré de l'eau par lui.... Le juge menant le brigand en croupe.... Et mon cheval, mon cheval qu'il m'emporte... un présent de monseigneur le légat !... *Gesu Maria !* la Providence n'en fait jamais d'autres.

— Ajoutez, dis-je avec amertume, que si vous devez au bandit les balles de vos archers, c'est à moi, seigneur juge, que vous devez l'histoire d'Holopherne. Le piége, je pense, était tendu pour moi, et vous avez failli y périr à ma place.

Don Liccia marchait, il s'arrêta brusquement.

— Par ma foi, dit-il, après une pause, les juges font assez de bévues ; ils peuvent souffrir quelques méprises.... Vite à la ville.... et du moins tâchons de ne pas nous tromper de chemin.

En apprenant par le récit de don Liccia que celle que j'allais chercher à Pérouse était restée au casino, mon premier mouvement avait été de revenir sur mes pas.

Mais il y avait dans toute cette histoire un mélange d'obscurité et de perversité que je voulus d'abord éclaircir. — Je me décidai donc à ne pas quitter le juge sans avoir tiré de lui toutes les explications qu'il pourrait me donner, et surtout pour

le détourner de recourir aux moyens de rigueur qu'il avait entre les mains. Ce double intérêt me fit consentir à l'accompagner jusqu'à Pérouse, et accepter l'hospitalité qu'il m'offrit.

Don Liccia avait trente ans au plus, et il devait à de puissants patronages l'emploi, moitié police, moitié justice, dont il était revêtu depuis deux ou trois années; il était petit, fort maigre, et passait, même dans son pays, le pays des contorsions et des pantomimes, pour un gesticulateur effréné.

Ses traits offraient un mélange de finesse et de bonhomie qui n'est pas rare parmi les Italiens. Ses yeux étaient vifs et d'une mobilité éblouissante; on eût dit des fragments de miroir sans cesse agités au soleil.

Ce qu'il avait de singulier, et la seule chose qu'il tînt du robin, c'était, au milieu d'un pêle-mêle de gestes étourdissants, un débit lent et grave, d'où naissait un contraste à la fois comique et importun; il semblait qu'on suivît du même regard, sur un cadran, l'aiguille qui saute agilement de seconde en seconde, et celle qui se traîne presque invisiblement sur l'heure.

Quant à son humeur, elle n'avait rien de grave, on a pu le voir; mais sa gaieté ne venait pas de l'insensibilité ordinaire aux gens de sa profession; elle l'en préservait au contraire, et la bonne humeur équivalait un bon cœur chez lui. Ayant d'ail-

leurs assez de cette sorte d'indifférence que les Italiens conservent sur des choses pour lesquelles d'autres sont sans miséricorde.

— Eh ! disait-il, si la justice est aveugle, c'est moins pour frapper tout le monde que pour frapper à côté.

Cependant son air devint tout à coup sérieux, lorsqu'à peine assis :

— Seigneur juge, lui dis-je, parlons du casino Mancelli.

Il appela :

— Piétro, va réveiller mon secrétaire, et dis-lui qu'il vienne à l'instant.

— C'est mon factotum, reprit-il ; c'est un homme qui sait ou découvre tout ; curieux à voir, d'ailleurs, car, sans lui, on ne saurait pas combien un homme peut tenir peu de place et faire peu de bruit. Ce bon maître Sarco !... il parle si bas et si vite, qu'on dirait une boule qui roule sur le sable... son dos humble, son col toujours arqué.., vous croiriez qu'il est resté pétrifié au milieu d'un salut.

Tel était le secrétaire ou greffier du juge de Pérouse, et, lorsqu'il détendait un peu sa courbe d'humilité, on distinguait à peine, tout au haut d'une figure longue, deux yeux de taupe, à cheval sur un nez de bécasse, deux petits yeux ternes, fauves et sournois.

— Connaissez-vous, lui dit le juge, un casino

situé de l'autre côté du Tibre, le casino Mancelli ?

L'air prosterné de Sarco fit aussitôt place à celui d'un chat qu'une souris réveille.

— Oui, Excellence, répondit-il.

— Et savez-vous qui l'habite à présent ?

Un mouvement de surprise fit pivoter légèrement vers moi la tête de l'homme de police.

— Oui, Excellence ; la signora Valmanzi.

Don Liccia me regarda. Je fis un signe affirmatif.

— Vraiment ! s'écria don Carlo ; et pourquoi cette femme est-elle signalée à votre surveillance ?

Le secrétaire sortit et reparut bientôt, portant un registre qu'il ouvrit du premier coup à la page où se trouvait la réponse.

— « Luigia Valmanzi, » dit-il, et il s'arrêta, regardant tour à tour don Liccia et moi.

— Continuez, dit le juge ; mon hôte est curieux et discret.

— « Luigia Valmanzi, reprit Sarco, âgée de vingt-quatre ans, taille ordinaire, teint pâle, visage ovale, cheveux bruns et abondants, front haut, sourcils noirs, yeux châtains, nez mince, bouche moyenne, avec une légère cicatrice au-dessous de la lèvre inférieure.

« Cette femme est née à Palerme, où son père était hallebardier de la garde du vice-roi. Il mourut lorsqu'elle avait treize ans, la laissant, ainsi

qu'un fils dans sa seizième année, sans autre soutien que leur oncle Francisco Smuzza, organiste de l'église des Jésuites de Palerme.

« Lequel Smuzza, pauvre et adonné à la passion du jeu, songea à trafiquer des charmes de sa nièce. Et, en effet, la beauté peu commune de celle-ci, son caractère et son esprit singuliers lui attirèrent les hommages des seigneurs les plus puissants de la cour sicilienne.

« Ses extravagances et celles que fit pour elle son premier amant, le juge duc de S***, son aventure avec le vieux prince M***, qui, ayant voulu l'enlever une nuit, reçut d'elle un coup de stylet dont il faillit mourir, plusieurs autres traits de son humeur désordonnée et indomptable, lui valurent un renom et un empire que trois années n'affaiblirent pas.

« A l'âge de dix-neuf ans, Luigia s'attacha passionnément à un fils naturel de l'évêque de***, Ludovico Sampierri, dont le caractère altier et farouche s'accordait avec le sien. Cette liaison dura près d'un an, dans une constance réciproque, et ne finit que par la mort de ce jeune homme, tué en duel, à Messine, par une main inconnue.

« Le désespoir de Luigia fut aussi éclatant que l'avaient été ses aventures. Elle fut atteinte alors d'une maladie épidémique incurable, et, après avoir fait des vains efforts pour découvrir le meur-

trier de son amant, elle vécut longtemps dans une retraite profonde.

« Elle en sortit tout à coup pour se jeter avec une sorte de fureur dans des désordres dont, malgré sa vie précédente, elle n'avait pas encore donné l'exemple. Le bruit courait à Palerme que le père de Sampierri, l'illustre évêque de***, n'avait pas dédaigné de chercher à la ramener dans une meilleure voie. Il fit faire pour elle une copie d'un portrait de son fils, et il lui offrit, si elle voulait s'amender, de payer une partie des dettes que les fantaisies ruineuses et le jeu effréné auquel Luigia se livrait lui avaient fait contracter.

« Enfin, elle a quitté la Sicile il y a quelques mois et est venue successivement à Naples et à Rome, accompagnée de son oncle et de son frère. Mais, fatiguée apparemment de ses excès, elle a moins fixé l'attention dans ces deux villes que ce Francisco Smuzza, vieux coquin perdu de vices, et son neveu Paolo. Ce jeune homme, à qui la nature a donné, avec des dehors séduisants, des inclinations perverses, est sujet à des actes d'aliénation mentale qui ne le rendent que plus dangereux.

« Cette circonstance et les déportements des deux Siciliens avaient attiré sur eux la surveillance de la police pontificale. Aussi, lorsque le meurtre du prince B***, tué au sortir des maisons de jeu, est venu porter la désolation dans cette puissante fa-

mille, l'autorité avait déjà connaissance de certains faits qui tendent à signaler Smuzza et son neveu comme les auteurs de ce crime.

« Mais elle n'a pu saisir ni l'un ni l'autre. Luigia seule ne s'est pas cachée ; elle a été arrêtée, puis relâchée après un examen dont son innocence est résultée assez clairement, et dans lequel elle a déployé une arrogance dont le châtiment a été détourné par de secrètes protections.

« Elle vient de quitter Rome, semblant se diriger à petites journées vers Florence, par Pérouse. L'autorité supérieure a envoyé à tous les officiers de justice et de sûreté des États pontificaux, avec les renseignements recueillis sur cette femme durant son emprisonnement, l'ordre formel de la surveiller partout où elle passerait ou ferait résidence.

« Il est présumable que son oncle et son frère chercheront à la rejoindre, et il serait très-important de s'emparer d'eux. »

Sarco ferma le registre.

— Je me rappelle fort bien ceci, dit Liccia ; cette circulaire nous est venue de Rome il y a trois mois à peu près, et dans le même temps la Valmanzi est arrivée à Pérouse. Qu'est devenue toute cette affaire ?

— C'est, répondit Sarco, ce dont j'espérais vous rendre compte ce matin même à votre réveil, Ex-

cellence, attendant cette nuit, comme je le fais encore, l'exécution des mesures qui me permettent de compter sur un bon résultat.

— Oh ! maître greffier, reprit le juge, vous êtes un sphynx et un lynx, clairvoyant et mystérieux, pénétrant et impénétrable. Expliquez-vous, s'il vous plaît, et contez-nous l'histoire avant qu'elle soit finie.

— J'ai dû penser, répondit l'autre, à l'honneur que Votre Excellence retirerait de la capture des deux Siciliens, et nous les tenons, je pense, à cette heure. Arrivée à Pérouse, la Valmanzi s'y est arrêtée, retenue d'abord par un redoublement de son mal, puis par une liaison avec un jeune étranger, officier de la marine française, ajouta le secrétaire en s'inclinant vers moi. Dès lors il a été fort difficile de pénétrer jusqu'à elle, vivant comme elle a fait dans un perpétuel tête-à-tête ; mais nous ne sommes pas seuls à la surveiller. Smuzza craint toujours qu'elle ne lui échappe, et il a près d'elle, pour l'épier, une vieille caméristé, moitié dévote, moitié scélérate, ce qui est, à proprement parler, la nature d'élite de l'espion. Or, par menaces et promesses, cette vieille a été gagnée, et, pour persuader aux Siciliens de rejoindre sa maîtresse avant de quitter les États pontificaux, elle leur a fait passer avis de la liaison qui la retient à Pérouse, jusqu'à ce que son amant, jeune et riche, la

décide à fuir pour aller vivre loin d'eux avec lui.

Jusque-là j'avais tout écouté sans rien dire, dominé par ma position même, la plus bizarre et la plus douloureuse qui fut jamais. Luigia n'aurait pas daigné faire illusion à personne, mais ces révélations allaient bien au-delà de ce que je n'avais pu me cacher à moi-même, et l'on doit penser combien elles devenaient encore plus poignantes en m'arrivant par une telle voie.

Une chose en moi restait plus profonde, c'était une passion que je ne pouvais vaincre, mais qu'il était facile d'humilier; et quand j'entendis cet homme raconter qu'il s'en était fait un moyen de police :

— C'est assez, m'écriai-je, laissons là toutes ces infamies.

Don Liccia haussa les épaules.

— Que voulez-vous ? dit-il ; nous le faisons parler, écoutons.

— Ce n'est pas tout, en effet, reprit Sarco; Votre Excellence se souvient que Mazzante...

Le juge fit un mouvement.

— A quitté cette province au moment où il ne pouvait plus nous échapper; il s'est retiré de l'autre côté de Rome, dans les marais Pontins, où il s'est mis en besogne avec les contrebandiers qui foisonnent sur la frontière du royaume de Naples. C'est aussi parmi ces hommes que Smuzza et son

neveu ont fui les poursuites de la justice, et, lorsqu'ils se sont décidés, sur les avis de la vieille, à se rapprocher de Luigia, Mazzante a été choisi comme le guide qui pouvait les conduire plus sûrement vers Pérouse. Bref, une triple capture doit être déjà faite dans le casino Mancelli, car Mazzante et ses deux compagnons ont dû y arriver cette nuit même, comptant, après quelques heures de repos, repartir avec Luigia pour la frontière de Toscane.

— Bravo ! dit don Liccia ; par ma foi, voilà un habile homme... Tenez, ajouta-t-il en prenant l'autre par la main et le conduisant dans un coin de la chambre où étaient ses vêtements encore humides... tâtez-moi un peu ceci ; or, savez-vous, maître Sarco, maître renard, ce qui est résulté de toutes vos ingénieuses dispositions ?... C'est que j'ai failli être égorgé par vos Siciliens, noyé, fusillé de la main de vos sbires, par zèle contre Mazzante ; c'est que le bandit m'a volé mon meilleur cheval et court dessus, à cette heure, se moquant de vous et de moi, comme de juste.

Sarco, pour sortir, entr'ouvrit à peine la porte ; mais elle eût été fermée, qu'il aurait pu passer dessous, tant il s'était fait petit.

— Eh bien ! reprit le juge après une pause, vous avez entendu... C'est pourtant votre faute si cette singulière façon d'apprendre l'histoire de sa dame

n'est pas une précieuse scène de comédie ! Vous êtes guéri, j'espère, sinon...

— Don Carlo, dis-je sans lui répondre, je tremble que ce vieux scélérat ne me l'ait enlevée.

Il me fixa d'un air de compassion.

— Ainsi donc, s'écria-t-il, la proie que ces folles passions préfèrent, ce sont les bons naturels. Souvent j'en vis les preuves ; mais ce fut comme juge, songez-y.

— Je sais où elles peuvent mener, répondis-je... Et cette malheureuse femme n'est-elle pas une de ces preuves?... La nature l'a trop douée pour sa condition de femme et de fille du peuple... Cette seule pensée doit lui valoir un ami.

— Vous connaissez sa vie, ajoutai-je avec transport, mais vous ne la connaissez pas, elle... C'est un esprit si rare, si naturel, si hardi, bravant tout et n'affectant rien; sans préjugé, sans prétention... un esprit unique dans ce monde d'hypocrites et de lieux-communs. On vous a dit ses vices ; vous ne lui trouveriez pas un défaut... Point de fausseté, de coquetterie, de ridicules... et une si puissante beauté...

N'est-ce donc rien, monsieur, que pouvoir inspirer une pareille passion à un homme qui n'est ni faible, ni dépravé ?...

— Heureux, dit le juge d'un air pensif, les gens de mon humeur... Vraiment, gaîté vaut vertu,

vaut sagesse. Elle préserve de pires choses que tristesse et qu'ennui...

Vainement don Liccia avait voulu me retenir; le jour allait paraître; je fis seller mon cheval, et après avoir obtenu du juge qu'il me laisserait, avant d'agir, quelques heures pour séparer Luigia des fugitifs signalés à ses poursuites, je lui serrai la main et partis à toute bride.

Il me fallut peu de temps pour arriver au casino. La seule précaution que je pris, ce fut de mettre l'épée à la main, et du pommeau je frappai rudement à la porte. Personne ne parut.

La veille, au moment où Smuzza et son neveu s'étaient mis à la poursuite de don Liccia, les sbires apostés par Sarço s'étaient montrés tout à coup et leur avaient fait prendre la fuite. Ils s'étaient jetés dans un bois où Mazzante devait les attendre pour les conduire jusqu'à la frontière. Mais le bandit avait déjà aperçu les archers qui rôdaient aux environs du casino, et il s'était sauvé vers le Tibre, où ceux-ci, battant la campagne, crurent tirer sur les trois criminels qu'ils avaient ordre de saisir, morts ou vifs.

Si bien que lorsqu'enfin la porte s'ouvrit devant moi, je n'aperçus que la vieille camériste de Luigia. Je courus à l'appartement de sa maîtresse;

elle ne s'était pas couchée, et, à ma vue, elle s'avança brusquement.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu hier ? me dit-elle.

— Et pourquoi donc vouliez-vous que je vinsse ? répondis-je, après vous être si longtemps cachée ?... Ignoriez-vous qui je devais rencontrer ici et ce qu'on y devait faire de moi ?

— Non, reprit-elle dédaigneusement, et c'est parce qu'il y avait du danger à venir à mon aide qu'imaginant que vous m'étiez dévoué, peut-être... C'est parce que deux hommes allaient arriver ici, qui voulaient m'en arracher de force et parlaient de vous tuer, que j'ai voulu éprouver si vous suffiriez à défendre vous et moi.

— C'est ce que je saurai bien faire, m'écriai-je, que vous le vouliez ou non ; mais vous a-t-il plu ensuite de vous livrer à eux ou de m'éloigner du piége ? Vous êtes-vous repentie d'un caprice de votre confiance ou de votre haine pour moi ?

— Que vous me fatiguez avec vos grands mots ! répondit-elle... Voyons, que voulez-vous dire ?... Etes-vous venu ?...

— Comment ! si je suis venu ! m'écriai-je en frappant du pied. Pourquoi donc votre Thérésa m'attendait-elle au passage ? Pourquoi m'a-t-elle dit que vous étiez retournée à Pérouse, afin de ne pas me voir ?

— Elle vous a dit cela, la maudite? Mentez-vous, ou a-t-elle osé mentir ainsi?... Eh! pourquoi l'avez-vous crue?... Si je ne voulais plus vous voir, je suis bien d'humeur peut-être à ne pas vous le dire moi-même, ou à m'enfuir, moi que ces hommes ont trouvée ici... car je pouvais bien seule leur faire tête... Je ne sais pourquoi nous croyons toujours avoir besoin de vous.

— D'autres, repris-je, ont pu faire parler cette femme, en effet; ce n'est pas vous qu'elle sert, et, malgré leurs menaces, ils ne se souciaient pas que je vinsse, je le conçois. Mais, me direz-vous, ajoutai-je, pourquoi, hier, sur la foi d'un signe, un homme s'est jeté dans un péril qui n'était pas pour lui?

Elle me regarda comme si elle cherchait un souvenir confus.

— Ah! oui, dit-elle... et cet homme peut savoir maintenant à quoi expose cette galanterie de passant pour une femme qu'une fièvre d'attente et de tourment dévore... qui va s'en prendre au premier venu, et, prête à se poignarder elle-même, trouve un fat qui la provoque, à punir, à jeter en distraction à deux assassins qui guettent son amant... Ils ont cru pourtant que c'était vous!

— Méchante folle! lui dis-je en posant une main brûlante sur son front, cet homme est tout puissant et il peut vous perdre.

— Est-ce donc, répondit-elle en dégageant sa tête, que vous pensiez, vous, qu'il n'y ait personne pour me défendre?... Laissez... je me soucie de sa vengeance comme hier de ses bonnes grâces et de son danger..... Luigia n'a peur que d'elle-même et n'a besoin...

— Que de moi! dis-je avec passion.

Elle me regarda; ses yeux s'adoucirent.

— Oui, de toi, reprit-elle en me serrant convulsivement dans ses bras; de toi, qui m'aimes, Carlo: et oses-tu penser, comme tu le dis, que je ne t'aime pas, moi?

— Va, ne crains rien, m'écriai-je; ton oncle, ton père, le juge, le monde... Je te sauverai de tout. Viens.

— Me voici... attends; et, cherchant dans une cachette un écrin qu'elle me donna : Garde ceci, dit-elle.

— Luigia, répondis-je, laissez là ce qu'un autre vous a donné peut-être : vous êtes à moi, maintenant.

Elle s'arrêta, puis reculant :

— A vous, dit-elle, à vous!... toujours un maître!... Où me mènerez-vous?... Dans votre pays..... Là, à votre merci, sans protecteur contre vous que vous-même... votre bien, votre jouet, votre maîtresse, seigneur... votre esclave!

Je fis quelques pas en silence :

— Quand vous seriez ma femme... Est-ce là ce que vous voulez, Luigia?

— Sa femme!... Il a déjà peur que j'ose porter mes vœux si haut... Votre femme!... Me prenez-vous pour une servante qui veut se faire épouser?... Je n'en serai que mieux votre esclave, chargée de liens qui ne peuvent se rompre. Etre femme, c'est assez, crois-moi, sans se faire celle d'un mari.

Je voyais, à l'air qu'elle prenait, venir une de ces scènes qui mettaient l'enfer entre nous.

— Allons, lui dis-je, il nous reste du temps pour ces violences; mais ce n'est pas maintenant, Luigia; hâtons-nous, suivez-moi.

— Non, s'écria-t-elle, non, je ne veux pas du moins me faire moi-même ma destinée... Au hasard ce soin... Il est moins cruel que vous.

— A quoi sert donc qu'un homme d'honneur vous aime? répondis-je, en contenant à peine la colère qui me gagnait; le sort des femmes, Luigia... ce n'est pas celui-là que vous avez choisi.

— Aussi vous me méprisez, s'écria-t-elle; sinon, vous pensez me faire grâce... Vous m'aimez? Mais qui donc faites-vous souffrir?... vos ennemis?... vous les craignez, ils se défendent... Un ami, voilà une proie facile!... Et quand ce que vous aimez c'est une femme, soyez franc, a-t-elle d'autre défense contre vous que la ruse, ou ce courage du faible qui vous égaie, qui vous fait pitié?...

— Viendrez-vous, Luigia?

— Mais t'en iras-tu donc? répondit-elle.

— Viendrez-vous, Luigia?... Mille démons! tu feras une fois ce que je veux, m'écriai-je en avançant sur elle et rejetant avec violence l'écrin que je tenais.

En tombant, il s'ouvrit; je le ramassai vivement, l'œil fixé sur un portrait d'homme, un homme jeune et beau, dont les traits me frappèrent.

Je le regardai longtemps avec une émotion inexprimable; puis revenant à Luigia, pâle et muette comme moi :

— Ludovico Sampierri? lui dis-je, en lui montrant du doigt le portrait.

— Oui, répondit-elle en joignant les mains, c'est Ludovico Sampierri!

Un long silence suivit.

— Notre destinée, repris-je, est plus cruelle encore que toutes nos fureurs. Vous ne savez pas, ajoutai-je en lui montrant de nouveau le portrait, non, vous ne savez pss ce qu'on peut souffrir.

— Oui, dit-elle à voix basse, le regard toujours fixé sur cette image; oui, Carlo, c'est Ludovico Sampierri.

Je quittai rapidement le casino et me dirigeai vers la campagne, voulant dissiper, par le mouve-

ment, ce qu'il y avait à la fois d'agitation et de consternation dans mon esprit.

J'arrivai à l'endroit d'un bois où j'avais laissé Wolf attaché à un arbre, sous la garde de Lonzo, et là je vis un homme qui semblait admirer mon cheval.

— Voilà un noble animal, dit-il en s'avançant, assez robuste, monsieur, pour emporter à la fois un cavalier et sa dame, n'est-il pas vrai?

Je le fixai à ces mots, et sa figure jeune et belle, remarquable par la pureté originelle de ses traits, me frappa d'autant plus qu'elle avait pourtant ce caractère particulier de méchanceté et d'humeur dissolue qui semble n'appartenir qu'aux hommes vieillis dans le vice. Je fus surpris d'ailleurs de la ressemblance de cet homme avec Luigia.

Ses traits prirent une expression sauvage lorsqu'il ajouta :

— Je suis le frère de Luigia Valmanzi; je suis son frère et depuis hier je vous attends.

— Je le sais, repris-je, en approchant ma main de la garde de mon épée; mais il vaut mieux que vous ne m'ayez pas laissé venir... Il ne fait pas bon de s'en prendre à moi, même par derrière, et je suis prompt à me retourner.

— Qui parle de cela? répondit-il en se croisant les bras; mon oncle est un galant homme, aimant ses aises, et qui, pour avoir moins de peine, frappe

sans prévenir... mais, moi... moi, seigneur cavalier, ajouta-t-il en dégaînant, je n'ai pas eu besoin, jusqu'à présent, d'un stylet ni d'une surprise, et mon épée est plus adroite que le bravo le mieux exercé, car elle tue ceux qui sont sur leurs gardes. Défendez-vous.

— Retirez-vous, lui dis-je, vous êtes le frère de Luigia.

— Son frère! s'écria-t-il avec un air d'égarement qui me rappela ce que je savais de ses accès de folie... Son frère!... Maudit soit ce nom, et toi qui me le rappelles! Ne te joue pas à moi, Français, crois-m'en... L'autre nuit, en traversant la montagne, j'ai senti ce vent qui me donne la fièvre, la fièvre qui me rend fou.

— Et pour cela, répondis-je avec dédain, pour cela, je te pardonne... Crois-m'en, toi-même, profite de ma patience, va-t'en... Je n'ai pas tes grands airs féroces d'Italien, mais je ne m'en soucie guère, et lorsqu'on me cherche, on risque de se perdre. Va-t'en.

— Quand je pourrais, reprit-il, fuir avec Luigia et te l'enlever, à toi... fuir seul avec elle et la cacher à tous les yeux, je ne partirais pas sans avoir gagé avec mon épée, ta vie contre la mienne... Allons... faut-il avec toi une épée ou un bâton, beau sire?

— Ah! dis-je, finissons... Encore une fois, ta

sœur te protége, mais je ne te la livrerai pas... Quel droit as-tu sur elle?

— Aucun... Et ce titre même de frère, je l'abjure... Caïn l'a maudit et violé... car elle t'aime et elle me hait... Mais, moi, ajouta-t-il en se penchant à mon oreille... Et il dit quelques mots qui me firent reculer d'horreur.

— Infâme scélérat! m'écriai-je en tirant mon épée.

Il me saisit au bras :

— Dieu soit loué! dit-il; te voilà comme je te veux... Viens... Je suis ton rival... Là, derrière ces arbres... Et songe que c'est à l'un de nous que Luigia restera: courtisane pour toi, pis que cela pour moi, ou ma victime... Car quelle vertu cette femme a-t-elle le droit de m'opposer?

Je le suivais, entraîné par mille mouvements confus. Il s'arrêta... Mais, avant d'en venir aux mains, nous nous regardâmes quelque temps en silence.

En contemplant cette tête magnifique qui reprenait sa fierté et son énergie naturelles, sous l'influence du courage et de la passion; en mesurant des yeux cette taille élevée, superbe, sculptée dans les plus riches proportions, j'éprouvai quelque chose d'indéfinissable et de pénible. Ce duel, c'était encore une fatalité pour moi.

Paolo, lui-même, semblait m'examiner soigneu-

sement; et plus cet examen se prolongeait, plus sa figure prenait une expression sérieuse et attentive.

— Vraiment, dit-il, je n'aurai pas, du moins, rencontré un ennemi ordinaire, et il est dommage qu'un tel combat n'ait pas de témoins; mais, auparavant, ajouta-t-il, promettons-nous que si l'un des deux survit, il portera les derniers adieux de celui qui ne doit plus la revoir.

— Malheureux! répondis-je, ma bouche ne se souillera pas des paroles que peut dicter un cœur tel que le tien... C'est déjà trop que souiller ma ma main de ton sang... Il en est temps encore, réfléchis... Laisse-moi.

— Ah! s'écria-t-il, poltron! La peur te vient-elle?... Chasse-la, crois-moi, car me voici... Et aussitôt, il m'attaqua.

On peut dire qu'il y a en nous une bête furieuse, assoupie, qui se dresse dès qu'on l'irrite. Toutes les fois que je m'étais battu, j'avais senti cet éveil de rage, que je me promettais de contenir, cette fois, ne voulant que désarmer le Sicilien, mais que je m'attendais à trouver en lui.

Je vis, au contraire, qu'il se possédait parfaitement, comme celui qui fait une besogne difficile, périlleuse, où il sait qu'il ne peut apporter trop de liberté et de présence d'esprit.

Tout son corps était en action, avançant, reculant, se dérobant à droite et à gauche avec une sou-

plesse dont on ne croirait pas qu'un corps humain puisse être doué. Son épée changeait de main avec une rapidité éblouissante, et celle qui la quittait s'occupait à prévenir les coups que l'autre n'aurait pas devinés. Ses yeux mesuraient, ses pieds aidaient chaque geste, et cet ensemble de mouvements, trop rapides, même pour l'œil, était réglé avec un à-propos, un accord vraiment merveilleux.

Le hasard, sans doute, me servit, car, me bornant à parer, je n'aurais pu déjouer longtemps des attaques qui changeaient à chaque instant de but et de moyens. Je finis par le serrer de plus près, pour n'être pas adossé aux arbres dont je m'étais approché en rompant à plusieurs reprises.

Et il y eut un moment où, ayant ensemble marché l'un sur l'autre, nous nous trouvâmes si rapprochés que les gardes de nos épées se touchèrent.

Nous restâmes immobiles, tous nos membres roidis, toutes nos facultés tendues... Nos regards se touchèrent. Notre âme était dans nos yeux, notre vie dans un geste... Il fallait à la fois guetter et calculer, saisir ou dérober le moindre mouvement, car, placés comme nous l'étions, ce pouvait être la mort, et la mort pour tous deux.

Soudain, je sentis sa main faiblir, son corps se détendre; sa tête s'inclina sur sa poitrine, son épée

glissa jusqu'à terre. Il resta devant moi immobile et découvert.

Je n'apercevais pourtant en lui nulle trace de blessure ou d'épuisement; je ne voyais ni sang, ni sueur; sa respiration était lente, son attitude calme. Il semblait absorbé dans une contemplation profonde, et, portant les yeux là où les siens étaient attachés, je vis que, de la pointe de son épée, il traçait le nom de sa sœur sur le sable... Puis, tandis que je le considérais avec un sentiment inexprimable de surprise et de malaise, sa tête se releva doucement vers moi, mais hérissée, livide, empreinte d'un égarement, farouche et forcené, comme le réveil d'un fou furieux.

Il me fixa longuement d'un air qui me glaça, je l'avoue; je reculai machinalement, et, à mesure que je m'éloignais de lui, sa folie le gagnait; son corps se contractait comme celui d'une bête qui va se jeter sur sa proie.

Et soudain il bondit, poussant un cri qui semblait être autant de douleur que de rage, et se lançant sur moi...

S'il avait songé à se servir de son épée, il me perçait d'outre en outre. Je l'eusse tué si j'avais voulu, je puis dire si j'avais osé me servir de la mienne.

Une violente tension d'esprit et d'organe, l'effort qu'il s'était fait pour contenir les émotions du combat et la violence de ses passions, il n'en fallait

pas tant pour déterminer dans cette âme frénétique un de ces accès dont il avait déjà ressenti l'approche.

Et qu'on juge de ma position !... Forcé que j'étais de me défendre contre un enragé que sa folie me livrait si je ne le ménageais plus, dont elle triplait les forces, si je l'épargnais encore. C'étaient des sauts, des clameurs, des contorsions horribles, mille formes de frénésie monstrueuse dont rien, dans les furieux périls qui viennent assaillir un homme de mer, n'eût pu me donner l'idée. Son épée tournait à m'étourdir, tout en dardant sur moi une grêle de coups, telle qu'une trombe qui, dans ses roulements rapides, lance les débris qu'elle a entraînés.

Puis il jetait son épée pour se faire une arme de tout ce qui se trouvait sous sa main, des pierres, du sable, des dépouilles, du bois; c'était à devenir fou comme lui... Et des imprécations !... Je ne saurais dire en quelle langue diabolique... Des efforts pour me joindre, qui, tantôt le faisaient quitter la terre, et tantôt s'y rouler pour arriver jusqu'à moi.

D'abord, j'avais échappé à toute cette furie, grâce à mon agilité, en le frappant quand il me serrait de trop près, le frappant à deux mains du plat de mon épée aussi rudement qu'avec un bâton. A la fin, je sentis ma tête se monter, s'emporter à

l'exemple, et comme par un effet contagieux de cette folle rage.

D'ailleurs, mon sang vint à couler, et s'il y a des gens que la vue du sang d'un autre attire et enivre, la vue du mien m'a toujours mis hors de moi.

Je commençais donc à le charger vigoureusement à mon tour, mêlant à ses cris des cris de possédé... quand un affreux incident vint ajouter à tout ce que ce combat avait d'inouï et d'inhumain.

Lonzo était accouru au bruit de ma voix, et, voyant son maître en péril, il s'élança, saisit l'Italien à la gorge et le renversa sous lui.

Je jetai mon épée... Mais Lonzo était dressé à ne pas lâcher prise... Plus je le frappais, plus sa gueule se serrait au col du malheureux, qui l'avait lui-même saisi dans ses bras, cherchant à l'étouffer... Et tous deux se roulaient avec de sourds rugissements.

Tant d'horreurs avaient brisé tous les ressorts de mon esprit ; ce n'était plus que machinalement, fasciné, harassé, que je renouvelais par instant des efforts, ou furieux ou découragés, pour rompre cette étreinte hideuse.

Et lorsqu'enfin, vainqueur du fou, le chien se releva et l'entraîna mort jusqu'aux pieds de mon cheval, la force seule ou une volonté distincte me

manquèrent pour monter en selle, et courir aussi loin que l'animal aurait pu me porter.

Lonzo me caressait, et pour lécher mes mains les suivait jusque sur le cœur de sa victime, où elles cherchèrent vainement un signe de vie.

La mort détendait déjà ces traits bouleversés; elle leur donnait cet aspect sans pareil qui émeut les plus frivoles et assouvit les plus furieux... Et je ne trouvai jamais la mort si puissante qu'en voyant anéantir soudain cet homme tout à l'heure si terrible, qu'en sentant qu'elle me donnait pour lui une inexprimable pitié.

Mes yeux, en se retournant, retrouvèrent la vue du casino; je me redressai, fis quelques pas, et, voyant que Lonzo me suivait :

— Reste là, criai-je en montrant le cadavre.

Le chien se coucha près de lui, et personne n'aurait touché impunément celui qu'il venait d'étrangler.

Un de nos organes malades réagit sur tous les autres, les affaiblit et les rebute; de même, quand quelque passion s'épuise en nous par l'excès même des sensations qu'elle nous a causées, toute notre âme s'affaisse, se détache, et ne garde plus d'autre faculté que celle de souffrir, d'autre besoin que celui d'épancher le dégoût amer dont elle est pleine.

Tel j'étais quand je retournai vers Luigia, conduit par un sentiment froid et cruel, par ce que j'appellerais de l'humeur, si ce mot n'était pas trop faible pour l'effet d'émotions si violentes.

Je la trouvai immobile et absorbée; mais, lorsqu'elle me vit, il parut dans ses traits et dans toute sa contenance une expression d'ennui impatient qui acheva de m'endurcir.

— Nous allons voir, pensai-je, ce que tous ces grands airs deviendront. Et je m'assis près d'elle.

Elle s'était tournée vers moi avec un regard qui fatiguait l'obstination du mien.

— Rien ne peut donc vous distraire? lui dis-je; et vous êtes encore à la même pensée!

—Il m'en vient une autre, répondit-elle en approchant de moi ces yeux qui fascinaient quand ils n'enivraient pas.

— Et celle-là, elle est pour moi, peut-être?

—Oui, reprit-elle avec un accent qui me fit mal; pour vous, à qui je dois la dire, car vous ne la devineriez pas. Je regarde cet homme qui a pu me donner une ombre d'illusion, et je ne me suis jamais senti une si mauvaise idée de moi-même.

— Tu me hais, tu me méprises donc beaucoup? dis-je avec amertume... et ne t'ai-je pas beaucoup aimée en effet?... Mais, prends garde, ajoutai-je en me levant et la menaçant du doigt, il peut y avoir d'autres raisons pour que tu me détestes.

— Oh ! s'écria-t-elle en se détournant, encore une scène ! encore une scène ! Vous autres, Français, tous vos éclats sont en gestes et en paroles !

— Mais, répondis-je en m'appuyant sur son épaule, il y a des paroles, il y a des gestes qui tuent... et n'est-ce pas un Français, Luigia... quoi donc !... un officier de marine comme moi, qui a tué un fils d'évêque à Messine ?

Elle me saisit le bras, et, m'attirant à elle :

— C'est vrai ! c'est vrai !... un homme de ta nation maudite, un homme de ton métier de pirate, misérable que je suis !... Ah ! c'est tout ce que j'ai pu découvrir du meurtier... Et comment sais-tu cela, toi ?

— Ce n'est pourtant pas qu'on me l'ait dit ; mais, sur ma foi, vous ne savez pas aussi bien deviner que moi, madame.

Elle me fixa avec une sorte d'épouvante, l'œil béant, le corps renversé. Puis, rejetant mon bras de toute sa force :

— Tu t'amuses, méchant, s'écria-t-elle ; tu te joues de moi, homme d'honneur, sur le seul sentiment qui me reste de ma dégradation ! mais je te défie, va, il ne t'est pas donné d'atteindre jusqu'à ce refuge où Sampierri vit dans mon âme.

— Cette main, répondis-je en regardant celle qu'elle avait rejetée sur ma poitrine, cette main

n'y peut atteindre, et pourtant ses coups vont loin quand elle tient une épée, tout gens de discours que nous soyons, nous autres. Peut-être... Je m'arrêtai.

— Achève, me dit-elle, je t'écoute; tu serais bien joyeux si je frissonnais sous tes paroles ! Tu voudrais me voir de moitié dans ta fantaisie de me faire souffrir !...

— Vraiment, repris-je avec une impitoyable raillerie, vraiment, ce n'est qu'une histoire !... et je vous conterai comment, il y a quatre ans, une frégate française ayant relâché dans le port de Messine, un jeune enseigne descendit à terre, entra dans une maison de jeu et s'y prit de querelle avec un gentilhomme de Palerme qui lui fit un outrage sanglant... Eh bien! un duel à mort en fut la suite... Le Sicilien succomba... et, réfugié à son bord, le marin échappa à toutes les poursuites... M'écoutez-vous, Luigia ?

— Je comprends, dit-elle en tremblant de tout son corps ; je comprends... tu étais le second du Français, peut-être ?...

— Le second ! m'écriai-je; dites-vous cela exprès?

— Quoi ?... répète... je ne sais... vous l'avez reconnu tout à l'heure ?... Ce portrait est bien ressemblant, n'est-ce pas ?... Oh ! dites-moi, ajouta-t-elle avec égarement, quand il tomba, n'avez-vous pas entendu mon nom, monsieur ?

— Maudis-moi, Luigia, répondis-je, ramené à de meilleurs sentiments, épuise sur moi toute cette longue soif de vengeance.

— Toi ! toujours toi ! s'écria-t-elle avec un mélange d'horreur et de délire... Parle-moi de lui, rends-moi ses dernières paroles, dis-moi tout ce que tu sais... O Dieu ! je ne l'ai plus vu que mort, c'est toi qui l'as vu mourir, toi qui peux me rapporter son dernier regard, la dernière étincelle de cette vie bien-aimée... Aussi, je t'ai si longtemps cherché... je ne te quitterai plus, ajouta-t-elle, emmène-moi... dis-moi tout, parle-moi de lui, par pitié!

— Pour tout vous dire, repris-je en baissant la tête, pour ne pas vous tromper, ou pour vous aider à vous tromper vous-même, Luigia, c'est moi que Sampierri avait insulté.

— Non, non ! s'écria-t-elle, ce n'est pas toi, puisque j'ai pu... Et avant d'achever, elle tomba la face contre terre, en proie aux plus violentes convulsions.

Dans cet état, sa ressemblance avec son frère était effrayante. Cet homme que j'avais oublié pour un plus ancien meurtre, il semblait qu'il m'apparût de nouveau, tel que je l'avais vu aux prises avec son horrible agonie.

Et, cette fois, c'était moi, vrai bourreau, vrai chien, qui déchirais la victime... Je ne sentais plus que ses douleurs.

Quelle chose bizarre ! une femme s'abandonne au désordre, et, au milieu de toutes ses mauvaises passions, de tous ses égarements, un souvenir survit qui mêle à sa vie souillée une sorte de constance inaltérable... et un homme de cœur se voue passionnément à elle, s'humilie devant cette incroyable contradiction... Il l'admire presque, enviant celui que cette femme ne peut oublier... C'est que j'ai vu ce que j'ai éprouvé ; je n'ai rien de mieux à en dire.

Je m'épuisais en mots perdus, en soins inutiles ; et quand Luigia commença à reprendre ses sens, l'accès semblait continuer par les efforts qu'elle faisait pour s'arracher de mes bras.

Ses paroles, que leur désordre et la faiblesse même de sa voix rendaient plus poignantes, réussissaient cruellement à trouver tout ce qui restait en moi de délicatesse et de fierté. Ce fut la seule fois peut-être que Luigia parla de repentir, et pleura sur la vie déréglée qui l'avait jetée dans les bras du meurtrier de Sampierri.

Je ne sais comment eût fini cette scène. Notre humeur et notre position étaient de celles qui conduisent à des dénouements inouïs.

Tout à coup des archers parurent, précédés par don Licia et conduisant un vieillard d'une figure repoussante.

— Oui, dit celui-ci, mon neveu et moi, nous

sommes coupables ; mais cette femme est notre complice... Luigia, ma nièce... arrêtez-la.

Luigia fit un violent effort, se dressa, et parut recueillir ses esprits. Elle allait démentir le vieux scélérat... Mais ses yeux se portèrent sur moi. Elle lut dans les miens l'effroi que m'avait causé cette fatale accusation. Un air de triomphe anima ses traits, et, me jetant un regard où se peignait toute sa cruelle pensée :

— Eh bien ! oui, dit-elle, j'ai part à leurs crimes, et je dois être traitée comme eux.

Puis, s'approchant de moi, et laissant à peine passer ses paroles à travers ses lèvres serrées :

— Tu vois bien, ami, ajouta-t-elle, avec un sourire amer, que je ne doute pas que mon danger ne te touche.

Et, comme au même instant, don Licia s'approchait aussi, prenant un air de dignité qui acheva de me mettre hors de moi :

— Est-ce là ce que vous m'aviez promis ! m'écriai-je en tirant mon épée ; cette femme est sous ma garde, et malheur à vous si l'on ose porter la main sur elle !

Le juge recula précipitamment, les archers me couchèrent en joue.

— Saisissez-le, s'écria-t-il ; ne lui faites pas de mal !

— Tuez-le, dit Luigia, tuez-le !

Je l'entendis... Je me laissai désarmer comme un enfant.

Quand, par l'ordre de don Licia, les sbires m'eurent conduit dans son cabinet, il leur commanda de sortir, et, se plaçant devant moi :

— Corps du Christ ! dit-il, vous m'eussiez fait un beau parti sans mon escorte ! Nous autres, Italiens, nous sommes des agneaux auprès des gens de votre pays, et puissiez-vous n'en plus sortir, car, pour m'être, en deux jours trouvé trois fois sur votre route, j'ai plus eu de mauvaises aventures qu'il ne convient à mon goût, à mes forces et à ma profession.

— Pourquoi êtes-vous venu ? répondis-je, quand vous m'aviez promis de me laisser agir librement ; pourquoi avez-vous livré à vos sbires, sur la foi d'un scélérat, la malheureuse femme que je voulais soustraire à sa méchanceté ?

— L'ingrat ! s'écria-t-il : inquiet du péril où ses passions le jettent, je viens moi-même veiller sur lui ; mes gens arrêtent ce Smuzza qui rôde sur sa trace ; près du casino, il y a celle du sang fraîchement versé, puis un cadavre, son cheval et son chien abandonnés... J'entre... et parce que ce vieux coquin me dénonce une... Je vous épargne son vrai nom, Monsieur... parce que je ne puis devant témoins fermer l'oreille, et qu'enfin je fais mon de-

voir... voilà un diable d'homme qui se met en rage, et veut se ruer sur moi, de préférence à vingt pendards de sbires qu'il a sous la main ! Après tout, je ne vous dois rien, Monsieur, et n'ai d'autres raisons à vous donner de ma patience qu'un ridicule penchant pour vous qu'à peine je connais.

— Je vous dois beaucoup, moi, don Licia, répondis-je ; mais ma vie est entre vos mains. Sauvez Luigia.

Le juge haussa les épaules.

— Je n'y puis rien, dit-il ; cette femme est perdue sans ressources. Il n'y a que vous pour prendre part à son sort.

L'âge a trop énervé ma pensée pour que je puisse exprimer avec force ce qui se passa en moi durant les premiers jours de l'emprisonnement de Luigia ; mais il n'a point affaibli mes souvenirs, et les maux qu'il apporte avec lui me semblent encore peu de chose auprès du supplice d'esprit que j'endurai alors.

L'âge ne m'a pas non plus donné le sentiment de ma folie, car dans le temps même où elle me dominait le plus, je ne me la déguisais point ; et lorsque je considérais ce que j'étais devenu, lorsque je reconnaissais la direction et la pente de mes idées, j'éprouvais ce qu'eût éprouvé un ami sincère et sage, s'il avait vu l'abandon que je faisais de moi-même à une si déplorable passion.

Les dangers de Luigia réconciliaient seuls mon honneur avec l'empire qu'elle conservait sur moi, mais ils ne faisaient qu'accroître le trouble de ma raison. Toutes mes démarches, toutes mes sollicitations ne servaient aussi qu'à confirmer les paroles de don Licia : Cette femme est perdue.

Elle se retranchait dans un silence obstiné, se refusant également à rétracter et à renouveler la déclaration qu'elle avait faite devant moi. Son arrogance irritait les juges, et les accusations répétées de Smuzza ne les trouvaient que trop prévenus contre elle.

Pour la tirer de prison, j'imaginai divers artifices qui tous échouèrent; je tentai vainement de corrompre ses geôliers. Bref, calculant qu'il n'y a contre les obstacles que trois moyens : la ruse, la séduction ou la force, et voyant que je ne pouvais employer les premiers, je me décidai d'autant plus à user du troisième, qu'il s'accordait mieux avec mon caractère et l'état de mon esprit.

La prison où Luigia avait été conduite était située hors la ville, et je m'assurai, en l'examinant à plusieurs reprises, qu'il serait possible d'y pénétrer par un coup de main. Mon plan fut bientôt arrêté, et je m'occupai sans retard de le mettre à exécution.

Un soir donc, je montai à cheval et me dirigeai du côté des montagnes qui avoisinent le lac Trasimène, vers la retraite de la *Spilonca*.

C'était là que Mazzante avait rallié sa bande; elle était nombreuse et capable de tout pour délivrer celle dont le sort n'intéressait que moi.

Je comptais sur l'appât d'une forte somme pour décider le bandit à me seconder dans mon entreprise; je ne pouvais employer d'autre auxiliaire, et, avec celui-là, l'or devait être tout puissant.

La nuit était sombre et le chemin difficile; je n'avais pour me guider que des indications vagues; mais le soin avec lequel Mazzante se gardait me faisait penser que je ne manquerais pas de rencontrer quelqu'un de sa bande en errant dans le lieu qui lui servait de retraite.

Ce fut ce qui m'arriva, et sans rien de ce qu'une pareille rencontre pouvait amener de fâcheux pour moi. Lonzo, qui me précédait, aboya tout à coup; je l'appelai et arrêtai mon cheval. Deux hommes parurent et se tinrent à quelques pas.

— Avancez! leur criai-je, vous êtes sans doute de ceux que je cherche ici.

Ils se consultèrent; un d'eux vint à moi.

— Qui cherchez-vous? me dit-il.

— Mazzante.

— Qui êtes-vous?

— Un homme qui lui a rendu et qui vient lui demander un service.

Le bandit se retourna vers son compagnon; ils échangèrent quelques mots à voix basse.

L'autre se mit à marcher devant moi ; le premier revint et se plaça derrière mon cheval.

— Suivez-le, dit-il en me montrant celui qui nous précédait.

Et je le suivis.

Nous marchions en silence, absorbé que j'étais dans la préoccupation d'un projet désespéré. Nous arrivâmes enfin jusqu'au bord d'un plateau ; mes guides me firent arrêter ; l'un d'eux s'éloigna, revint, me dit de mettre pied à terre et me conduisit près d'un grand feu. Là je trouvai Mazzante avec plusieurs hommes de sa bande.

— Quel service m'avez-vous rendu, me dit-il, et quel service me demandez-vous ?

— Il y a quinze jours, répondis-je, je vous ai tiré des eaux du Tibre où vous alliez vous noyer.

— Je reconnais votre voix. Eh bien ?

— J'ai dans la prison de Pérouse un ami en danger de mort. Aidez-moi à lui en ouvrir les portes.

— Je n'en ai pas les clefs, reprit le bandit d'un air de défiance.

— Ceci, dis-je en indiquant un large coutelas qu'il portait à son côté, peut forcer toutes les serrures.

— Que me donnerez-vous ?

— Ce que vous me demanderez.

— Voilà qui est bien ; mais si vous avez la

somme sur vous, je puis vous la prendre sans rien risquer.

— C'est à quoi j'ai songé. Je n'ai rien.

— Alors je puis mettre votre liberté, votre vie, au prix d'une rançon.

— Sans doute; mais vous me retiendrez, vous me tuerez, cela ne vous vaudra pas un écu.

— Qui me garantira mon paiement?

— Vous n'agirez qu'après avoir en main la somme.

— Mais qui vous garantira, à vous, qu'ensuite je veuille encore agir?

— Promettez-le-moi.

Le bandit fit un mouvement.

— Vous me tendez peut-être un piége? reprit-il.

— Je serai avec vous.

— Vous pensez donc, ajouta-t-il après une pause, que cette prison sera vidée avant qu'on ait eu le temps de nous joindre?

— Oui, si vous pouvez mettre quarante hommes à cheval.

— Plus que cela.

— Quarante suffisent, mais il faut que vous les conduisiez.

Il se retourna sans répondre vers un de ses gens :

— Dans quelle prison, lui dit-il, sont enfermés les dix qu'on nous a enlevés à Passignano?

— Dans celle qui est située hors la ville, du côté du lac; et après demain ils seront pendus.

Mazzante s'adressant à moi :

— Est-ce à celle-là que voulez nous conduire?

— Oui, répondis-je, à celle-là.

Le bandit réfléchit quelques instants.

— Demain, dans la nuit, reprit-il, j'y mènerai quarante des miens à cheval; vous serez avec nous. Vous me donnerez cinq mille ducats.

— Vous les aurez.

— Quand?

— Demain, quand nous aurons descendu la montagne.

— Votre vie pour caution du tout. Quant à moi, ma personne et l'envie que j'ai de sauver mes dix hommes. Vous avez compris?

— Oui, j'accepte.

— Surveillez-le, reprit-il en parlant aux deux qui m'avaient conduit.

Puis il s'étendit auprès du feu, dont la lueur m'aidait à contempler le plus étrange tableau.

Il semblait qu'au milieu de tous ces réprouvés je me sentisse plus enclin à braver tout ce qu'ils bravaient; au lieu d'éprouver quelque embarras en pareille compagnie, je m'y trouvais plus à mon aise avec le forcené dessein que j'avais conçu.

Lors même que je parviendrais à exprimer fidèlement quel était alors l'état de mon esprit, il ne

paraîtrait pas sans doute plus facile à comprendre. Et pourtant, il n'y avait en moi qu'une idée : réussir, tout oser, tout commettre, plutôt que ne pas réussir. Mon cerveau accueillait les plus horribles images ; mais il n'admettait pas d'autre pensée, et cette pensée unique, furieuse, en avait chassé tous le reste, pareille à ces animaux cruels qui dévastent les lieux où ils ont pénétré.

Cette rage du succès me valait du moins une confiance aveugle et dans mon esprit et dans mes auxiliaires. Personne n'eût pu m'inspirer une haine plus violente que celui qui m'eût dit : « Malheureux, tu te jettes vainement dans toutes ces énormités, tu seras trahi ou tu échoueras.

Malgré mon impatience, je ne saurais dire que le temps me parut s'écouler lentement jusqu'au moment fixé pour l'action, tant j'étais absorbé, tant j'étais par là soustrait aux impressions habituelles et à celle même de la durée !

C'est ainsi que je ne puis me rappeler bien nettement tout ce qui se passa jusqu'au moment où nous arrivâmes près de la prison ; et ce n'est pas seulement pour abréger ce récit cuisant de mes tourments et de mes fautes, que j'omets le détail de nos apprêts de l'exécution de mon marché avec les bandits, enfin de tout ce qui précéda le moment décisif.

Il me reste un souvenir confus des terribles

moyens employés par les soins de Mazzante pour détourner du point de notre attaque l'attention des habitants de Pérouse et de la garde de la police.

Quand je me retrace l'instant où j'aperçus enfin la prison, je la vois encore se détachant comme une masse d'ombre sur le fond rougeâtre d'un incendie lointain.

J'entends encore aussi quelques cris des gardiens égorgés ; je me souviens d'avoir abattu d'un coup d'épée un de ces malheureux qui défendait courageusement son poste, et dont la résistance retardait un succès qui ne pouvait être différé sans tout perdre.

Moi, perdre ce que je poursuivais par de semblables voies !...

Rien n'eût pu m'arrêter... Enfin, je suis dans la prison... Un avis secret a dû parvenir jusqu'à Luigia quelques heures avant notre arrivée. Elle sait que tout ce tumulte annonce sa délivrance. Il me semble qu'elle m'appelle...

— Luigia Valmanzi ? dis-je au geôlier ; conduis-moi... Marcheras-tu donc, misérable ?...

L'effroi paralysait cet homme.

— Luigia Valmanzi ? répétait-il ; et il paraissait chercher un souvenir. Luigia Valmanzi ? c'est la prisonnière qui s'est pendue cette nuit dans son cachot... Grâce, seigneur ! grâce ! au nom de tous les saints !... cette lettre trouvée près d'elle...

Je la lui arrachai... et voici ce que j'ai relu bien des fois :

« Quand tu viendras, Carlo, je me serai délivrée « sans toi et de toi, et de moi-même. Ma mort vaut « ma vie. Adieu. »

FIN D'UN JEUNE HOMME D'AUTREFOIS.

Mais Lorzo était dressé à ne pas lâcher prise... (Page 111.)

UNE RENCONTRE

Une charge de cavalerie, c'est superbe! Cuirassiers, lanciers, hussards; — un bruit, un éclat, une vitesse! — Hors ses boulets, la guerre n'a pas de choc si violent, si rapide; et quand l'ordre du chef passe de bouche en bouche, cet écho est moins prompt à longer le front de la troupe que la charge à franchir son terrain.

Lances aux fanons bariolés, sabres courbés comme un arc, et des cuirasses qui s'allument au soleil, et des casques avec leur crinière pareille à la longue mèche de cheveux qui pend au crâne d'un guerrier indien.

Tout reluit et passe dans la plaine : on dirait la lave d'un volcan.

Et, soit que la troupe se lance en colonne, telle qu'un torrent qui se serre dans ses rives, soit qu'elle s'avance en ligne, comme le fleuve qui déborde et se renverse au loin devant lui; flot pressé ou large vague, semblable au serpent qui s'allonge ou à l'aigle qui déploie ses ailes; — la charge

inonde, enfonce, écrase ; elle a mille pieds, mille bras, casques et cuirasses qui la couvrent, lances et sabres pour percer et pour fendre ; — un grand bruit roulant, les fanfares d'abord, puis le cri du chef, puis les hourrahs des cavaliers, le galop, la terre mugissante ; le choc, deux avalanches qui se heurtent ; des tas d'hommes et de montures, la mêlée plongeant les rangs dans les rangs, y pénétrant comme un lion dans sa proie avec ses griffes sanglantes, ou bien un carré qui branle, s'entr'ouvre, se dépèce, ou peu à peu se resserre, se tasse, s'arrondit... Et quand la charge se retire, lasse et repue, on voit par terre un monceau de corps mouillé de sang, des membres qui bronchent encore, et des chevaux sans cavalier qui les foulent en rejoignant leur escadron.

Au commencement de la bataille de Wagram, un régiment d'infanterie de ligne italienne s'avançait en colonne par divisions, grave, puissant, muet. Il avait ordre d'enlever une redoute placée sur un mamelon que défendaient trois bataillons de grenadiers hongrois.

Et c'était une marche plus belle à voir que la plus belle charge de cavalerie. Point de fracas, de hâte, rien d'étourdi, de brusque.

Masse, silence, profondeur ; — quelque chose comme ces longues pièces de rempart lorsqu'elles

reviennent vers l'embrasure, et qu'elles gardent dans leurs flancs la flamme et le bruit de leur tonnerre.

La colonne marchait droit sur la position. On eût dit qu'elle s'avançait entre un double cordeau, tant les guides maintenaient bien leur direction; on eût dit que chaque homme était à la fois uni et séparé par un lien inflexible, tant les coudes se touchaient juste sans se presser, tant les distances s'observaient toutes. Le mouvement s'opérait avec une formidable précision.

Mais cette régularité n'avait rien de roide et de machinal. On voyait bien que la colonne était à la fois forte et souple comme un bon arc; leste et ferme comme une flèche, qu'elle pouvait se serrer, se ployer, s'étendre, se mouvoir par tous les bouts. On voyait bien que ces braves gens avaient une âme, qu'ils n'en avaient qu'une. — C'était, en tout, comme l'air que jouait la musique du régiment, mesuré, vif, donnant un seul chant avec plusieurs sons, un chant alerte, grave et belliqueux.

Or, tandis que ces mille pieds se mouvaient en cadence, s'abaissant, se levant ensemble comme les fils d'un tisserand, et frappant en colosse le terrain d'un seul pas, tous les cœurs battaient-ils aussi à l'unisson, sans hâte? Le courage n'est lui-même qu'une grande émotion, le sang-froid n'est que dans la tête, le sang bouillonne toujours au cœur.

Celui de nos Italiens battit du moins plus vite, lorsqu'en longeant un régiment formé en colonne, parallèlement à la direction qu'ils suivaient, ils purent lire sur les schakos de leurs frères d'armes un numéro qu'eux et l'ennemi connaissaient bien.

Car ils étaient frères, vraiment. — C'était un autre régiment d'infanterie italienne. — Les deux corps avaient été recrutés dans la même province; ils avaient été de brigade ensemble en 1807, et, séparés depuis ce temps, ils se rencontraient sur le champ de bataille, l'un revenu d'Espagne, l'autre arrivant de Lombardie.

Enfants, c'était un digne rendez-vous, et nos guerres en ont souvent amené de semblables entre amis qui venaient, les uns du Tage, les autres du Pô ou du Niémen.

Mais ici l'Autrichien est en tiers, et il faut d'abord lui dire un mot.

On le lui dira, — et il ne perdra rien pour attendre.

Les têtes ne sont plus immobiles dans le rang, un sourd murmure de joie circule dans les deux colonnes, les files hésitent, le pas se coupe, les fusils branlent contre l'épaule, et les baïonnettes se choquent au-dessus des schakos, dont les plumets s'inclinent, parce qu'on veut voir.

— *Vive l'Empereur!.* — Cette rencontre émut les plus vieux...

— C'est toi, Giovanni! Où est Pietro?

— Ici!

— Bonjour, frère... J'ai la croix... *O madona!* tu as les galons, à présent!

— Paolo, comment vont-ils au pays?

— Bien... Ta mère est morte.

— Camarades, il fera chaud, là-bas.

— Un peu... Ça brûle.

— Holà! Francesco! tu passes bien fier... Tu vas drôlement saluer, tout à l'heure.

— Et enlevez-nous ça, vous autres... Et amusez-vous.

— Dors tranquille... Au revoir, les amis!...

Mais, voyant qu'on marchait mal, les chefs de peloton se fâchèrent. Les guides de se raffermir, les serre-files de jurer. — Et le colonel longeant sa colonne :

— Allons! s'écria-t-il, femmes sensibles, en avant! Et vous vous lécherez le museau, *ragazzi*, quand vous l'aurez noirci avec vos cartouches... Au pas!

Les soldats riaient, car, malgré tout, ils avaient le cœur content. Puis, le silence revint, la marche se rétablit, les têtes se dérangeaient seules, on sentit qu'on se battrait bien, et lorsque le régiment en marche acheva de côtoyer son camarade : *Viva Italia*!... ce fut l'adieu qu'on se fit.

Deux hommes seulement se regardèrent sans le

répéter. L'un, capitaine de grenadiers, était au premier rang du régiment en position; l'autre, sergent de voltigeurs, au dernier régiment en marche. — Ils n'avaient donc pu s'entrevoir qu'un instant, ils ne se savaient pas là. Pourtant ils se reconnurent aussitôt et restèrent muets au milieu des clameurs des deux troupes.

L'officier sentit, en retrouvant cet autre, la joie que tous goûtaient à se revoir. Ses yeux suivaient avec une anxiété plus vive que celle de ses camarades la colonne dont le feu des Autrichiens allait décimer les files. — C'est qu'il venait de rencontrer tout à coup un ennemi mortel, longtemps poursuivi et perdu.

Peut-être le combat allait le lui enlever. Et si cet homme est tué, pensait-il, plus d'espoir d'obtenir enfin des aveux dont dépendent le repos et le tourment de ma vie !

Aussi eût-ce été un frère, il ne l'aurait pas vu avec plus d'effroi marcher sur les canons de la redoute, bien que la colonne tout entière fût entre eux et cet homme. Et quand elle fut venue à portée, quand la plus large des bouches à feu alluma soudain son embrasure, le cœur du capitaine Zeno avait battu bien des fois avant que le bruit du coup ne fût arrivé jusqu'à lui.

Le boulet vint furieux au-devant des bataillons, et sans s'arrêter sur cette masse que lorsqu'il fen-

dait l'air, il passa, laissant derrière lui une longue traînée d'hommes abattus.

. . . . . .

Giuseppa Sarpi n'était pas assez convaincue qu'une femme doive à tout prix rester fidèle à son mari quand il est vieux, fatigant, quand elle l'a épousé malgré soi. Il lui venait des idées de casuiste; et, lorsqu'au retour du bal ou du théâtre, seule, et ne pouvant dormir, assise sur son lit, la joue sur ses genoux pris entre ses mains croisées, elle rêvait aux hommages ardents des plus beaux jeunes gens de Florence, Giuseppa se souvenait mieux de ses chagrins que de ses devoirs. Elle rejetait avec colère sa tête sur son oreiller, tenait longtemps ses yeux ouverts à pleurer sans plaisir, et cherchait enfin le sommeil, moins pour en jouir que pour se distraire.

Toutefois, elle n'était encore en faute que devant Dieu; son confesseur n'avait à combattre que le démon des mauvaises pensées, et le maudit eût échoué peut-être s'il n'eût pris pour conduire le siége le jeune Zeno, de la légion italienne, un petit sous-lieutenant de rien. — Autant en fit la fortune, lorsque, afin de séduire les faibles ce fut aussi un mince sous-lieutenant, Bonaparte le Corse, qu'elle choisit.

Mais, quand on n'est pas destiné à devenir un grand homme, c'est déjà beaucoup pour un obscur officier d'infanterie que d'être préféré par une jeune et belle femme à une foule de rivaux, les uns puissants ou célèbres, les autres nobles, riches, à la mode.

C'est que Giuseppa n'était pas de ces dames romanesques dont l'imagination a besoin, pour s'exalter, d'un grade brillant, d'un superbe cheval arabe, d'un beau titre ou d'un nom historique, d'une certaine dose de gloire ou d'éclat. Giuseppa était une femme toute naïvement tendre, et quel qu'il fût, elle devait aimer beaucoup celui qui l'aimerait le mieux.

Ce fut Zeno, son Zeno, jeune fou, ardent, simple, et il lui persuada par un tas d'extravagances qui nuisaient plus à la pauvre femme que n'aurait fait la haine la mieux réfléchie.

Il signor Sarpi, grand jurisconsulte, travaillait diligemment à un traité sur le contrat de mariage, et s'occupait peu de son honneur conjugal. Mais il n'avait ni fils ni fille; un sien neveu comptait sur sa succession, et voulait que sa tante restât honnête, par avarice.

Il la surveillait donc, l'entourait d'espions, et avait gagné jusqu'à son directeur. Si bien que, quand le jurisconsulte fut arrêté dans ses travaux par une apoplexie foudroyante, il laissa une veuve enceinte de quelques mois.

Le collatéral désappointé, Marco, dissimula mal sa colère. Giuseppa le craignait, et quand la guerre de 1807 força Zeno de s'éloigner, elle sentit qu'elle regrettait aussi un protecteur.

. . . . . .

La colonne continuait son mouvement, se heurtant contre les boulets, sans reculer sous le choc, laissant tomber, de droite et de gauche, des cadavres mutilés, brisés; bouchant ses brèches aussitôt qu'elles s'ouvraient dans sa masse, perdant beaucoup de monde et gagnant peu de terrain.

Le régiment, immobile, regardait en silence cette marche meurtrière. Parfois, il s'agitait sur place, comme s'il eût voulu se hâter et pousser les assaillants pour qu'ils franchissent plus vite l'intervalle semé de mitraille et de boulets.

— Capitaine Zeno, dit le chirurgien-major, mon confrère doit avoir là-bas une rude besogne. Voilà deux obus qui ont fait leur trou... Encore!... *Sangue di Dio!* des bras et des jambes qui sautent, comme si les biscaïens donnaient dans un tas de cailloux.....

Zeno appuya son coude sur l'encolure du cheval que montait le docteur, et l'œil toujours fixé sur les bataillons en marche :

— Altavi, lui dit-il, ils ne sont pas assez nombreux pour n'y pas rester tous. Quand vous voyez une colonne avancer lentement sous le feu, comme

fait celle-ci, c'est que les premiers pelotons sont abattus et encombrent sa marche..... Corps du Christ!... ils pourraient à présent se retrancher derrière leurs morts!

— Et savez-vous bien, s'écria l'autre en croisant brusquement les bras, que j'ai, moi, deux frères dans ce régiment?

— Et moi, reprit Zeno en faisant ployer son sabre entre ses mains, il y a là un homme... pour sauver sa vie, voyez-vous, je consentirais à être dégradé devant toute l'armée.

Le docteur le fixa; puis, se penchant à son oreille:

— Zeno, dit-il, prenez garde; vous êtes pâle et agité comme une petite maîtresse qui entend le tonnerre. Vos grenadiers ne seront pas contents.

— C'est que j'ai peur, Altavi, répondit le capitaine à voix haute.

Les grenadiers se mirent à rire. En ce moment, la redoute cessa soudain de tirer, et aussitôt la colonne s'arrêta.

. . . . . .

Giuseppa se promenait un soir dans le jardin d'une maison de campagne où elle s'était retirée pendant les premiers mois de son veuvage. Elle avait du chagrin, pensant que Zeno était loin d'elle. A présent, il leur serait facile de se voir et de rester ensemble tant qu'il leur plairait.

Elle était libre, rare condition pour les femmes; et, en l'épousant, elle ne s'asservissait plus.

Elle était riche, et lui ne l'était point. — Il le serait. — Il y avait dans son âme un mélange d'idées heureuses et tristes. L'horizon incertain lui laissait voir des nuages et du soleil.

Elle revint dans sa chambre, lasse, rêveuse, et sentit ses yeux se fermer. La porte s'entr'ouvrit; elle eut un peu peur. Elle avait envoyé sa camériste à la ville et ne l'attendait que le lendemain.

— Est-ce vous, dit-elle, Pietro?

Piétro le jardinier entra, et, derrière lui, un homme à figure sinistre. C'était le neveu de Sarpi.

Giuseppa devint tremblante.

— Que venez-vous faire ici, Marco?...

Elle avait défendu qu'on le laissât jamais arriver jusqu'à elle.

Il la regarda sans répondre.

— Faire justice, dit-il enfin en s'approchant.

Giuseppa se tourna vers Piétro; mais, à l'air de cet homme, elle vit bien qu'il n'était pas là pour la protéger. La pensée de Zeno lui revint plus vive et plus douloureuse que jamais.

— Que me voulez-vous donc tous deux? reprit-elle en les regardant tour à tour d'un air d'épouvante, et sentant son effroi porté rapidement jusqu'au délire.

— Il faut d'abord, dit Marco, que vous copiiez cette lettre.

— Oui, oui, mon neveu, s'écria-t-elle; tout ce que vous voudrez. — Donnez-moi le papier, donnez vite.

Et elle copia tout d'un trait; traçant les mots sans les comprendre.

— C'est tout, reprit-elle, n'est-ce pas, Marco? A présent, vous allez me laisser? — Adieu! Adieu!

— Signez, dit-il, voyons.

— Vous avez raison, répondit-elle en s'efforçant de sourire, je n'y songeais pas... Je suis troublée... Je suis folle, n'est-il pas vrai, Piétro? Je suis folle.

Elle signa; et, en rendant le papier, elle le relut rapidement :

« Mes remords me rendent la vie insupportable;
« l'ombre de mon mari outragé s'attache à tous
« mes pas. Qu'on n'accuse personne de ma mort
« misérable, et puisse Dieu m'avoir en pitié. »

— Hélas! oui, s'écria-t-elle en achevant ces derniers mots : Puisse Dieu!... Mais que veut dire ceci, Marco? Je vous jure qu'il n'en est rien, neveu. Pourquoi me faire écrire ces mensonges? Y pensez-vous?... Lisez un peu, mon bon Piétro, ce qu'il me fait dire là.

On ne lui répondit pas.

— Mais vous voulez donc que je me tue ? reprit-elle d'un air égaré. Parlez-moi... Je ne vous comprends pas.

— Oh ! dit Marco, avec un sourire diabolique, je n en exige pas tant.

— Je le pense bien, s'écria-t-elle. Ma vie ou ma mort, que vous fait cela ?... Une pauvre femme comme moi, qui n'ai jamais fait de mal à personne. Mon Dieu, ce serait un crime pour rien. Un double crime, ajouta-t-elle en joignant les mains. Une mère et son enfant, du même coup... La seule idée ferait mourir.

— Un fruit de l'adultère, femme, répondit Marco; il faut qu'il périsse avant d'être né, entends-tu ?

— Ah ! taisez-vous... vous êtes fou ; vous êtes ivre.

— Il me faut mon bien dont ton crime me dépouillerait. Est-ce ma faute, signora, s'il doit être puni ?... N'accusez que vous, c'est justice.

— Prends tout, dit-elle en se laissant tomber sur un siége. Chasse-moi... commande, et je ferai... Mais quoi !... mon enfant... mon pauvre enfant !... Marco, c'est une pensée si exécrable... Il n'y a pas un homme pour la concevoir, pour l'exécuter.

— Nous sommes pourtant deux ici pour l'exécuter, adultère, dit-il en poussant le verrou.

— Ainsi vous n'êtes pas des hommes, s'écria-t-elle, allez-vous en... Elle se leva. Ouvre-moi. Je me défendrai, je crierai. Je vais crier. Je suis forte.

— Oui, dit-il, appelle ton Zeno. N'invoquez que Dieu, madame, lui seul peut vous entendre, et demandez-lui pardon de vos péchés.

— Non, grâce, Marco, grâce!... J'aime mieux maintenant demander grâce à vous qu'à Dieu... C'est horrible!...

Il s'avança.

— Non, non... un moment!... Juste ciel!... lâchez-moi un moment, un seul... Que j'aie le temps de dire une prière. Oui, mon crime... c'est vraiment un crime à confesser. Eh quoi! me ferez-vous mourir sans confession? Une prière... un prêtre... Perdriez-vous mon âme?... Oui, oui, un prêtre qui m'absolve, et ensuite... vous me tuerez, Marco.

— Vous êtes folle, répondit-il, un prêtre!... pour lui tout dire, pour qu'il vous sauve. Pécheresse, votre châtiment dans ce monde vous sera compté. Allons.

— Grâce! grâce!... Un prêtre... Je vous jure, Marco... vous serez là... je vous jure que je ne lui dirai rien... Ah! vous avez su me rendre la vie plus odieuse que la mort. Que je meure, mais que mon âme soit sauvée! Laissez-moi voir seulement le curé du village voisin; qu'il vienne ici avec vous, près de vous... Un confesseur ne se refuse pas au

meurtrier près du supplice; et vous-même, neveu, vous en aurez un, si ma mort est vengée sur vous.

Pietro était resté jusque-là dans une indifférence stupide.

— Ce qu'elle demande, dit-il, ne peut se refuser par des chrétiens à une chrétienne. J'irai lui chercher le vieux prêtre; ce n'est pas lui qui nous empêchera... Et aussi vrai que je vous ai vendu mon âme, rien ne sera fait avant qu'elle ait réconcilié la sienne avec Dieu.

Et l'autre eut beau parler, l'Italien persista. Marco avait été forcé de le gagner à prix d'or, pour pénétrer dans la maison dont il avait la garde. C'était une vraie brute, méchante, superstitieuse, obstinée. Giuseppa, en les écoutant, pleurait.

— Soit, dit enfin Marco, vous aurez un prêtre, madame; je vais moi-même l'amener ici; mais, songez-y bien... Piétro passera dans ce cabinet, moi je serai derrière cette porte, et si vous dites un mot qui puisse nous trahir, si seulement le soupçon m'en vient, le vieillard en portera la peine; vous le perdrez sans le sauver, et ce sang, comme le vôtre, retombera sur vous...

. . . . . .

— Pourquoi diable s'arrêtent-ils, dit le chirurgien-major à Zeno, lorsque le feu cesse, et qu'ils pourraient avancer sans perte? Oh! les conscrits!

Mais, au même instant, on aperçut cinq escadrons de dragons autrichiens, débouchant à l'extrémité d'un bois qui les avait cachés jusqu'alors.

Par une active et difficile manœuvre, la colonne eut à peine le temps de se former en carré.

« Marco, Marco, » pensa le capitaine, en voyant qu'elle allait recevoir une terrible charge, « sauve-» toi. N'es-tu pas un lâche, ne peux-tu quitter ton » rang ? »

Zeno et son régiment attendaient avec un redoublement d'anxiété l'issue de ce nouvel effort. Meurtris déjà par le canon, les bataillons pourraient-ils soutenir encore le choc de cette cavalerie?

Du moins, ils allaient rendre coup pour coup, mort pour mort, et n'opposeraient pas, ainsi qu'au boulet, leur courage seulement à la charge.

En effet, le carré n'avait pas joint ses quatre angles, que déjà l'une de ses faces se couvrait hardiment de son feu.

Fameux dragons de la Tour, ne poussez pas tant vos chevaux. Les balles vont assez loin, et vous vous rencontrerez toujours assez vite.

Ils passèrent cependant à travers la grêle, et vinrent jusqu'aux baïonnettes; comme de braves cavaliers qu'ils étaient.

Leur premier escadron sauva à peine quelques hommes des atteintes de la fusillade.

On voyait les dragons tomber, les chevaux se cabrer ou tourner, selle vide, autour du bataillon.

Ce ne fut qu'un cri dans l'autre régiment :

— *Bravi! bravi!* Puis un froissement d'armes, un bruit de pieds impatients.

Mais dans la fumée qui se déroulait sur le carré comme les nuées au fort de l'orage, on put voir les autres escadrons autrichiens pousser vigoureusement la charge. Un moment même, l'un de ses fronts plia : des cavaliers y pénétrèrent.

— Silence! cria Zeno, l'œil attaché sur cette masse qui flottait et semblait, sous les coups des dragons, comme une roche que la sape va réduire en poussière. Mille diables! vous tairez-vous?

C'est que ses grenadiers ne pouvaient réprimer un long et lourd frémissement. Encore un regard, et on ne verra plus qu'une boucherie.

Mais tout ce qu'il y avait d'hommes au centre du bataillon, officiers, tambours, musiciens, s'était jeté l'arme au poing sur la brèche. Les rangs se redressèrent comme un lutteur qui se roidit, et quand les dragons firent enfin leur dernière retraite, lorsque le carré se rompit et que la colonne reparut marchant de nouveau vers la redoute, elle laissa, haché en morceaux, tout ce qui avait dépassé la formidable enceinte de ses baïonnettes.

. . . . . .

Le curé Balto était, de tous les prêtres, celui qui

pouvait le moins adoucir les angoisses horribles de la pauvre Giuseppa.

C'était un homme d'un caractère chagrin, d'une rigidité qui n'est pas si rare qu'on le croit dans les membres du clergé italien, et, malgré son âge, gardant contre les femmes cette sorte d'animosité secrète qu'éprouvent souvent ceux auxquels il fut interdit de les aimer.

Il vint dans une disposition d'esprit encore moins bienveillante que de coutume; les explications forcées dont Marco avait accompagné l'invitation de le suivre, lui faisant penser que, à pareille heure, il était appelé par la Sarpi dans un accès capricieux de dévotion féminine. Une pure fantaisie de femme souffrant de la migraine ou de l'ennui.

Et quand il entra, quand il la vit pâle, tremblante, échevelée, en proie à une agitation dont le caractère ne saurait se peindre :

— Il eût mieux valu, dit-il d'un ton froid, faire venir quelque médecin à la mode qu'un vieux prêtre comme moi; vous avez des vapeurs, signora. N'est-ce pas ainsi que cela s'appelle ?

A ces paroles, à cet air, la malheureuse sentit mourir la dernière pensée qui ne fût pas en elle une torture, une des mille terreurs farouches qu'inspirent aux êtres faibles le désespoir et l'abandon.

— O Dieu! dit-elle, en laissant tomber jusque sur ses genoux son front et ses mains brûlantes.

Elle se tut, et garda quelque temps cette posture, perdue, immobile; mais il y avait dans sa tête un si furieux tourbillon d'idées, qu'il lui semblait qu'elle roulât sous les coups de plusieurs tonnerres déchaînés contre elle.

— Je voudrais, dit-elle, toujours courbée, parlant à voix basse, et très-vite, je voudrais à l'instant me confesser, mon père.

Le curé s'assit en levant presque les épaules, à peu près comme ces maris excédés, que leurs femmes ont lassés de leurs attaques de nerfs.

— Eh bien! dit-il en voyant qu'elle gardait le silence, me voici. Qui vous arrête? Dieu, moi, votre conscience, seuls nous vous écoutons.

Giuseppa se redressa brusquement, en fixant sur lui des yeux où l'égarement se mêlait à une profonde stupeur.

— Vous ne savez donc pas, répondit-elle... et aussitôt elle se tut, passant ses mains l'une dans l'autre, ou les pressant sur sa poitrine, comme pour y retenir un cri qui voulait s'en échapper.

Et quand elle aurait cédé, qu'y gagnait-elle? Ce vieillard ne pouvait ni la défendre, ni se défendre.

Pourtant, elle se pencha vingt fois pour se précipiter à ses genoux, et lui dire : Sauvez-moi! ils sont là, là! Sauvez-moi!

Mais enfin, tout n'était pas fini encore. Un homme était avec elle.

Que sais-je?...

Était-il bien possible qu'elle dût tout à l'heure mourir?

Elle se retint, se calma même un moment; mais, quand le curé la pressa une seconde fois de parler, son agitation redoubla.

Ce fut un cruel et bizarre supplice, car la pauvre pécheresse voulait se confesser sincèrement, et elle frémissait, non de la crainte d'avouer sa faute à un juge si austère; non pas même de honte, en songeant que deux autres l'écoutaient. Tout sentiment naturel s'effaçait dans une si monstrueuse position.

Mais révéler le crime de sa maternité, s'accuser elle-même devant l'assassin, donner ainsi raison aux insultes dont se servait le misérable pour étouffer ses prières, ses reproches et sa propre conscience, si sa conscience encore l'arrêtait.

Elle pouvait parler bas, si bas, que Marco ne pût entendre... mais alors, il croirait qu'elle disait tout. Et, dans ce moment solennel, aux pieds du prêtre, il lui fallait tout dire, hors qu'il y avait là deux hommes pour l'égorger.

Enfin, elle parla, regardant avec terreur autour d'elle.

— L'enfant, dit-elle, que je nourris dans mon sein n'a pas le droit... le droit de porter ce nom que mon mariage m'a donné. L'innocent héritera

du crime de sa mère; mais hélas! doit-il donc l'expier aussi!

Le confesseur fit un mouvement.

— Sera-t-il plus équitable qu'il en profite? répondit-il d'une voix rude. Votre époux trahi... sa famille dépouillée par un adultère... Enfant illégitime, injuste héritier...

— Assez, assez, s'écria-t-elle. Vous me tuez, prêtre, vous me tuez.

— Mal acquise, reprit-il, cette fortune vous coûtera cher à tous deux, et le ciel vous pardonnera plutôt que cette loi d'expiation qui régit les choses humaines, tout iniques qu'elles sont.

— Oui, dit-elle, en élevant la voix; mais, mon Dieu! s'il ne fallait que leur rendre ce fatal héritage, s'il y avait un moyen...

— Les lois, répondit le curé, n'admettent pas cette réparation. La religion la commande, et je dois vous la rappeler; mais vous dire comment l'accomplir, malgré ce qu'elles ont décidé dans leur justice mondaine, que sais-je, madame, et que faire pour les enfreindre, même au profit du bon droit?

— Ainsi donc, dit-elle après un moment de sombre silence, pas de restitution possible!...

— Pas de restitution, du moins, reprit-il, qui soit garantie contre l'intervention des magistrats, des tuteurs de votre enfant. Cette fortune est

connue, surveillée, ainsi que la loi le veut, depuis la mort de votre époux. C'est un des châtiments de votre faute, que vous ne puissiez la réparer, même le voulant, ou, pour tout dire, à moins que la mort n'aille chercher cet enfant jusque dans le sein de sa mère.

Giuseppa poussa un profond gémissement.

— Aussi, pour votre repentir, ce ne sera pas trop d'une longue vie, madame. Il se montre violent, il faut qu'il soit durable.

— Ah! dit-elle en pleurant avec amertume, je suis assez punie, mon père, et j'ai besoin de croire que Dieu a déjà pitié de moi.

— Pourtant, répondit le curé, je ne puis encore vous absoudre; il faut que le temps...

— Du temps! s'écria-t-elle avec un mélange de consternation et de colère... En ai-je?... Je vous dis que la mort me touche, qu'elle attend, qu'elle est là!... Me comprenez-vous?

Il sourit.

— Y aurait-il donc dans vos aveux plus de folle terreur que de remords véritable? Calmez-vous, je vous reverrai. Quant à présent, je vous laisse. Adieu.

— Comment! s'écria-t-elle encore en lui saisissant le bras; comment! vous me laissez... Non, non, je veux que vous restiez avec moi... Ne pas m'absoudre? Voulez-vous donc aussi me perdre?

m'ôter le peu de raison, le seul espoir qui me restent? changer en poison chaque goutte de mon sang?.

Elle pria, elle se prosterna. Le vieux prêtre demeura inflexible, et si, dans ce combat, aucun mot ne lui échappa qui pût le perdre avec elle, ce ne fut pas que sa générosité naturelle la fît rester maîtresse de son désespoir; mais la confusion même de ses idées, un choc d'émotions toujours plus poignantes ne lui permettaient pas de rien sentir, de rien expliquer clairement.

A la fin, toute cette fièvre s'éteignit; la malheureuse devint calme à force de lassitude et de torpeur. Elle ne retrouvait son cœur que par une pensée pour son enfant, qu'elle n'avait même plus la force de recueillir et qui flottait dans son âme comme les songes d'une mère rêvant d'un fils mort autrefois dans ses bras.

Puis le souvenir de Zeno emporta sur ses douleurs et son épuisement. Elle songea que, s'il était là, lui, au lieu du prêtre, elle ne craindrait pas de l'appeler à son secours, fussent-ils vingt meurtriers autour d'elle. Ses larmes coulèrent avec abondance, et elle se résigna, pensant qu'un amour qui la perd n'était pas pour une femme une infortune si rare et si inattendue.

— Le ciel, dit-elle au vieillard, n'a pas besoin, pour me pardonner, qu'un homme l'ait fait avant

lui. J'attendais de vous une sainte consolation; vous me la refusez, mais Dieu sait pourquoi j'en avais tant besoin... Mon père, mon père! une autre grâce; accordez-la-moi, ou, je vous jure, vous seriez inhumain et ingrat.

— Que voulez-vous dire! répondit le curé avec impatience. Quelque habitué que je sois aux folles façons de votre sexe, il y a dans tout ceci quelque chose qui me passe. Parlez.

— Bien, reprit-elle. Ce que je veux, c'est que vous vous chargiez d'un legs pour le seul ami qui me reste. Ce bracelet, vous en ferez envoi au lieutenant Zeno, de la légion italienne. Me le promettez-vous?

— Ces pauvres têtes de femmes, pensa le curé, imaginent qu'elles vont mourir quand elles ne se sentent pas d'humeur à danser.

Il regarda le bracelet qu'elle avait détaché.

— Je suppose, dit-il, que vous ne m'avez pas appelé pour me charger de remettre votre portrait à un amant?

— Ne suis-je pas veuve à présent? s'écria-t-elle.

— Oui, répondit-il en se levant; mais de tels gages ne peuvent passer par ma main, et me le demander, c'est plus que folie.

Giuseppa frappa du pied et sembla, en le fixant, étouffer quelques mots de colère.

— Vous vous en allez donc? dit-elle. Quand je serai seule, j'aurai peur.

— Voulez-vous, répondit-il, que j'avertisse votre neveu, madame?

Elle jeta un cri affreux. Marco parut.

— Il se fait tard, seigneur curé, dit-il; souhaitez-vous qu'on vous reconduise au village?

— Oui, oui, répéta Giuseppa. Mon père, emmenez-le.

Marco la fixa. Le curé refusa son offre.

— Dans nos campagnes, dit-il, on n'a rien à craindre.

Il sortit, et, en se retournant pour fermer la porte, il vit les traits de Giuseppa si horriblement contractés. .

— Ne la quittez pas, monsieur, dit-il à Marco.

Giuseppa marcha vers lui avec un rire de folle:

— Vous êtes un prêtre humain! s'écria-t-elle.

Il ferma la porte et partit; puis, un instant, il s'arrêta :

— Par Notre-Seigneur, pensa-t-il, que veut dire tout cela?

Il reprit son chemin.

Et, tant qu'on entendit ses pas, Marco resta l'oreille tendue. Le bruit cessa.

— Holà! Pietro!... dit-il.

. . . . . .

De toutes les émotions du champ de bataille, la

plus vive, c'est lorsque... figurez-vous bien ceci : Du terrain où votre corps est en position, vous en avez vu un autre, marchant hardiment sur une redoute, surmonter une barrière de boulets, chasser les escadrons qui venaient arrêter sa marche; tout cela pour venir se briser contre le mur de terre où l'ennemi est abrité.

Et vous avez vu d'autres bataillons reprendre l'attaque, puis d'autres encore; et toujours ils vont, comme un vaisseau sur un écueil, rompre leur masse au pied du rempart, et se disperser en débris.

Alors un aide de camp galope vers le point que vous occupez; il arrive à votre colonel, il lui parle en montrant la redoute couverte encore de fumée. Le chef se tourne vers sa troupe; elle s'ébranle; c'est vous qu'on va regarder maintenant. Il faut faire ce qu'ont tenté les autres, et la redoute est lasse; mais elle a vu ce qu'elle pouvait.

Or, c'est là ce qui arriva au régiment du capitaine Zeno. La vaillante colonne se porta en avant au cri de : *Vive l'Empereur!* faisant trembler la terre; toute brillante avec son air de fête, ses baïonnettes, ses plumets, et sentant doubler sa force à chaque pas qu'elle faisait dans la plaine.

Les boulets se ruèrent entre elle et la redoute. La colonne passa, toujours ferme, toujours profonde; puis, des escadrons... Elle ne s'arrêta seu-

lement pas, marcha droit à eux, les fit reculer et se rompre comme les flots à l'embouchure d'un fleuve; aborda la position, l'enleva, écrasant tout ce qu'elle touchait.... si pleine de son élan, qu'elle eut peine à faire halte sur le terrain qu'elle avait conquis.

Du haut des retranchements, le régiment regarda autour de lui la bataille. Il la vit grandissant, terrible, incertaine, couvrant la plaine de combats, de fumée, de feu, de cadavres, et d'escadrons au galop, et de longues lignes immobiles foudroyées l'arme au bras par de longues batteries flambantes. Il la vit attachée sur les deux peuples aux prises, les serrer, les mêler dans ses bras, manier, broyer, inonder de flammes des masses d'hommes, les faire se fondre en flots de sang, et n'ayant pas choisi encore celle des deux armées qu'elle voulait dévorer tout entière.

Alors, le régiment vit aussi des bataillons autrichiens se former en colonnes d'attaque, s'apprêtant à venir lui enlever sa conquête. — Il reprit haleine, affermit ses rangs, et prépara tous ses bras pour la pensée qui, dans l'âme de son chef, se recueillait au bruit du canon.

. . . . . .

Lorsqu'à son retour il apprit que Giuseppa s'était tuée, Zeno n'en crut rien. Vainement lui cita-t-on la lettre où elle annonçait une fatale résolution

tout lui semblait possible, hors qu'elle eût voulu mourir quand rien ne les séparait plus.

Et comme on n'avait pas retrouvé le cadavre de sa maîtresse, sans doute parce que son aspect eût pu démentir la fable forgée par l'assassin, Zeno s'attacha obstinément à l'espoir qu'elle ne fût pas morte, qu'elle eût été seulement soustraite au monde par une odieuse trahison, par ce neveu dont il l'avait souvent entendu parler avec effroi, et que sa disparition avait enrichi.

Zeno commença donc d'actives recherches, et s'employa contre Marco avec une animosité, une persévérance qui fixèrent l'attention publique.

Ayant su que Giuseppa avait fait appeler le curé Balto, il le vit, et ce que ce prêtre lui raconta, en le confirmant dans sa propre opinion, servit, répété et commenté par lui, à agir sur celle des autres.

Les soupçons allèrent même plus loin que les siens, parce qu'on n'avait pas intérêt, comme Zeno, à ne supposer qu'un moindre crime. Bref, les choses prirent une tournure telle que Marco eut peur et disparut.

Zeno se mit à sa poursuite, et s'y attacha autant que ses devoirs de soldat le lui permirent. Nous avons dit ce qu'il éprouva en retrouvant Marco dans les rangs du régiment où il était venu se cacher. On a pu deviner ce qu'il dut ressentir quand

il vit ce corps succomber presque en entier après une attaque meurtrière.

Quand le sien la renouvela, Zeno, tout en faisant bravement son métier, chercha plus d'une fois des yeux parmi les morts et les blessés qui jonchaient les abords de la redoute. Il lui fallut encore dérober son impatience pendant qu'il était retenu à son rang par les préparatifs des Autrichiens pour reprendre la position qu'ils avaient perdue.

. . . . . .

Et ce fut là que, pendant la nuit qui suivit la bataille de Wagram, une lune brillante éclaira le plus de cadavres. Le régiment de Zeno avait été forcé de céder sa conquête, que d'autres bataillons s'étaient aussi disputée après lui, ou plutôt il la gardait encore; il campait après la journée sur ce terrain sanglant, et se reposait du combat comme le reste de l'armée.

Mais c'était un sommeil froid et morne, sans feux de bivouac, sans chants de victoire, sans réveil.

Ses rangs gisaient alignés dans l'immobilité de la mort, couchés sur l'ennemi, au milieu de boulets, d'armes et d'affûts brisés; et tandis que le champ de bataille brillait de feux épars, retentissait de hourrahs joyeux, la fatale redoute demeurait sombre, muette, ne gardant plus debout que des restes d'épaulements, et le drapeau tricolore, dont les plis frémissaient dans l'ombre...

Pourtant, quand le vent de la nuit souffla plus vivement, quand le sang fut figé au bord des plaies, on eût pu entendre quelques cris s'élever de ces tas de cadavres; on eût pu voir quelques têtes se hausser à demi, promener autour d'elles un regard lent, engourdi, et retomber au milieu de débris funèbres pour ne plus s'en dégager.

Même, des corps mutilés s'agitaient, rampant çà et là comme les tronçons d'un serpent; et tandis qu'un de ces mourants se traînait ainsi dans une boue sanglante, il entendit près de lui un de ces cris profonds et lamentables, il reconnut quelques mots de douleur dans le langage de son pays.

Il s'arrêta, s'accroupit; l'autre se souleva un peu, et, nus, saignants, seuls, Zeno et Marco se trouvèrent face à face.

Leurs membres raidis les laissèrent ainsi quelques instants en présence, silencieux, alourdis, se fixant comme des fous qui s'éveillent, et cherchant d'un œil mort leurs traits livides, qu'une pâle lumière éclairait à peine.

Enfin, ils se reconnurent, et leurs têtes s'approchèrent, se touchèrent presque; ils gémissaient. Le bruit du bivouac avait cessé dans la plaine, et les plaintes, à chaque instant, diminuaient.

— Où l'as-tu cachée? dit-il du dernier effort de sa voix.

— Laisse-moi, Zeno, répondit l'autre en retom-

bant; elle est morte, et c'est moi qui l'ai tuée.

Or, tout ce que Zeno put faire, ce fut d'accabler de sa chute la poitrine du meurtrier; mais il n'en sortit pas même un soupir pour se mêler au soupir que la mort arracha péniblement à la sienne.

FIN D UNE RENCONTRE.

EST-CE VOUS?

Il y a quelques années, j'étais un soir dans une de ces réunions, les seules où l'on reste très-libre et très-naturel, parce qu'on n'y trouve pas de femmes. Nous étions donc entre hommes, comme on dit, tous jeunes, divers de profession et d'humeur, mais ayant tous les mêmes opinions; si bien qu'après s'être longtemps disputés sur les affaires du temps, on vint à parler de choses moins importantes.

Je fumais avec recueillement une pipe brunie jusqu'au bord; à peine entendais-je quelques mots de ce que disaient les autres, tant chacun parlait haut. Un seul bientôt fut écouté de tous. A l'appui de je ne sais quel système sur l'influence des objets extérieurs, il citait l'effet que certaines antipathies physiques, inexplicables, irrésistibles, exercent parfois sur les constitutions, même les plus ro-

bustes. Il en racontait, d'un ton sérieux, des exemples si bizarres, si comiques, que je crus qu'il était ivre. C'était autour de lui une gaieté assez bruyante pour faire s'arrêter une patrouille dans la rue.... de grands éclats de rire vraiment admirables.

Tout à coup, un des auditeurs, couché sur le lit de notre hôte, se dressa, et nous toisant :

— Holà! s'écria-t-il, vous autres, que diriez-vous si, moi qui vous parle, je vous citais une antipathie qui m'est particulière, plus étonnante que toutes celles dont le docteur fait honneur à son système, système absurde, au reste, et vraiment digne de lui.

Or, l'interrupteur, Marsin, était de nous tous celui qui avait la plus intrépide prétention d'être un homme de sens; mais nous étions habitués à le voir courir, bride abattue, à travers toutes les idées tant soit peu raisonnables. Chacun se regarda avec inquiétude, et il put voir à notre air que nous nous attendions à quelque ruade de cheval échappé.

— Non, sérieusement, reprit-il, il y a trois mots que je ne puis entendre, lorsqu'ils me sont adressés, sans une impression immanquable de malaise et presque de crainte, un pressentiment, une souffrance qui, à la longue, sont devenus chez moi une sensation toute machinale, toute physique. Je

suis surpris que vous ne vous en soyez pas déjà aperçus.

Et voyant qu'on se méfiait encore de quelque méchant conte : Ces trois mots, ajouta-t-il en se renversant de nouveau sur le lit, ces trois mots, que je ne puis prononcer moi-même sans une horreur profonde, sont tous dans cette courte phrase : *Est-ce vous?*

Oh ! pour le coup, on crut qu'il se moquait, et il eut vraiment un rude assaut à soutenir. En un clin d'œil, le lit fut culbuté sur sa tête, l'abritant mal contre un choc de traversins à étourdir celle d'une statue.

Et ce fut miracle s'il parvint à rajuster la sienne sur ses épaules. Explique-toi, lui criait-on, ou nous t'étouffons comme Desdemone. Et quand il eut bien ri, Marsin nous raconta ses misères ; mais il n'est pas donné à tout le monde de raconter comme lui.

. . . . . .

. . . . . .

Vers la fin de 1813, j'étais, dit-il, depuis quelque temps, à l'école de Saint-Germain. Je reçus mon brevet avant le temps, les officiers manquant alors, bien qu'on eût pu en trouver de moins conscrits que moi, même parmi nos jeunes soldats. Je n'avais pas dix-sept ans ; mais, grâce aux

flancs qui m'ont porté, j'étais grand et fort. Je fus envoyé dans le cinquième cuirassiers, qui faisait alors partie du corps d'armée général Grenier en Italie.

Je rejoignis mon régiment à quelques lieues de Vérone avec un autre élève de ma promotion. Quelques jours après mon arrivée, notre division rencontra les Autrichiens et les attaqua, quoique inférieure en forces.

Le cinquième, avec trois pièces, était chargé de défendre une chaussée par laquelle l'ennemi eût pu longer notre gauche. Nous n'avions guère plus de 400 chevaux. Nous étions flanqués par deux compagnies de voltigeurs.

Or, l'Autrichien semblait ne pas songer à nous, et pour mon début j'assistais au combat que le gros de la division avait vigoureusement engagé par le centre, sans autre émotion que celle d'une curiosité, d'un intérêt qui me donnaient sur ma selle toute l'immobilité d'un vieux soldat. Quelques boulets égarés gambadaient dans la plaine, mais ils ne ricochaient pas jusque dans nos rangs. Un ou deux seulement vinrent, comme des imbéciles, se cabrer devant nous et nous sauter par-dessus la tête.

Mais bientôt nous vîmes nos camarades les artilleurs, postés en avant sur la chaussée, reprendre, après quelque mouvement, leur air dédai-

gneux et leur attitude insouciante. C'est que des balles de tirailleurs autrichiens étaient venues soudain s'aplatir sur les pièces, et pincer jusqu'au sang trois ou quatre canonniers.

—Où diable sont-ils? se demandait-on chez nous? On ne voyait personne. en effet, et si les drôles n'étaient pas cachés dans un bois situé un peu en avant de notre gauche, mais à double portée de fusil pour le moins, il fallait que les balles nous tombassent des nues.

Car elles commençaient à filer aussi dans nos rangs, les chiennes; on les entendait cogner les cuirasses, comme les coups de bec d'un oiseau de proie sur l'armure d'un soldat tué... puis un cheval qui s'abattait lourdement, ou quelque cavalier qui lâchait la bride avec un gros juron.

Et tout ce qu'on voyait encore, c'étaient des jets de feu qui perçaient le rideau du bois, et un peu de fumée qui se balançait entre les arbres.

— Il n'y a que ces f.... chasseurs du loup qui puissent tirer de si loin et si juste, dit un cuirassier derrière moi.

Puis, comme je portais la main à la visière de mon casque, pour le rajuster sur mon front, une balle vint, entre ma figure et mon poing, couper le gland de ma dragonne.

Est-ce qu'on ne délogera pas cette canaille? pensais-je.

On s'en occupait; nos flanqueurs se dispersaient dans la plaine et couraient lestement vers le bois; mais ils avaient évidemment un grand désavantage : la ligne des tirailleurs ennemis s'étendait, toujours abritée; ils nous faisaient beaucoup de mal.

— Palluaut, cria notre colonel au lieutenant d'artillerie, voyons! ne pouvez-vous pas nous fouailler un peu ces gens-là?

— Je m'en vais tâcher de leur faire voir la feuille à l'envers, répondit le lieutenant... et à peine nos voltigeurs eurent-ils reçu l'ordre de leur faire place, qu'une volée de biscaïens se jeta furieuse à travers le taillis.

Pour moi, novice, en voyant l'effet du coup dans la ramée, je pus prendre une idée avantageuse de ce que fait la mitraille lorsqu'elle donne en pleine chair, et qu'au lieu de troncs et de branches elle troue des corps et disperse des membres, comme alors je la vis de loin joncher la terre de débris d'arbres déchirés.

Pardieu! le coup était bon; les carabines se turent un moment dans le bois, et nos hommes de rire... Mais le silence, qui se rétablit aussi dans nos rangs, ne fut bientôt plus seulement l'effet de la discipline et de la gravité militaire du 5e; car, lorsque nos fantassins revenaient de plus belle à la charge, soudain les autres entrèrent en plaine, et

une grêle de balles recommença sur nos cuirasses un cliquetis qui faisait secouer l'oreille à nos chevaux.

Nos flanqueurs étaient comme pêle-mêle avec les Tyroliens. Il n'y avait plus moyen de mitrailler. Les carabines avaient la parole.

— Soutenir des tirailleurs, disait dédaigneusement notre gros colonel à un capitaine de voltigeurs, besogne de housards, monsieur. Allons, ajouta-t-il d'un ton fâché en longeant les escadrons, quel est l'officier qui m'a demandé ce matin à marcher avant son tour ?

C'était l'usage des sous-lieutenants arrivant des écoles ; mais ne trouvant jamais la mode si puérile que lorsqu'elle se mêle des choses sérieuses, je m'étais bien promis de braver l'usage, et mon camarade de promotion s'y était seul conformé... Je ne sais si le colonel Bouvard voulut me donner une leçon... C'était bien le plus refrogné visage qu'ait jamais ombragé un casque ; mais en faisant avec sa voix rauque la question que je viens de répéter, son regard se fixa sur moi, comme si j'avais l'air de me moquer de lui ou de dormir, et m'indiquant du bout de son sabre : *Est-ce vous ?*

Répondre non, c'eût été, je pense, un acte plus difficile de courage ; tout ce qu'il y avait d'yeux dans mon peloton se tournait vers moi sous les visières. Je répondis : Oui... au diable !

— Ah ! reprit l'autre, c'est vous... Prenez vingt-cinq chevaux, allez en plaine, tâchez d'appuyer les fantassins... Au pas... du sang-froid, monsieur, et tenez-vous bien.

— Sois tranquille, pensai-je, grosse botte; si je trouve ma belle, je feraî galoper tes cuirassiers, va... Tu verras si je suis grave à mon âge comme ta vieille jument de brasseur.

La mienne n'avait pas non plus les allures d'un président; et à peine fut-elle hors de l'escadron, avec du champ devant soi, qu'elle se mit à danser sous moi comme une chèvre. Mes hommes suivaient tranquillement tête haute; on aurait dit une patrouille... les balles passaient de droite et de gauche à tire d'aile... nous allions patiemment au pas.

Bref, nous avions pourtant gagné déjà du terrain, quand une compagnie d'infanterie hongroise se montra hors du bois pour soutenir les Tyroliens. Voilà mon affaire, me dis-je, et je courus dessus.

C'est que j'aurais parié dix contre un... mais mon peloton était mal monté et je l'étais trop bien. Ma jument s'emporta. Ma foi, je la laissai faire, m'accrochant à ses flancs de mes deux éperons, et, pour mon début, je me trouvai tête à tête avec les plus laides figures d'impériaux qu'un sabre pût souffleter.

Je passai sain et sauf à travers une fusillade qui ne fit qu'animer ma normande. L'enragée se jeta sur la ligne hongroise, qui céda, et, comme un arc qui plie, rapprocha ses deux bouts... Je fus entouré.

Messieurs, on peut être plus à son aise que je ne l'étais alors... et te rappelles-tu, Richard, le jour où ton levrier renversa une ruche d'abeilles ? La pauvre bête eut tout l'essaim de dards après elle.

Coups de baïonnette, coups de crosse... mais un cuirassier a l'écorce dure. La normande se défendait vaillamment, et je la maniais entre les fantassins aussi aisément que mon sabre, qui tournait dans mon poing comme une fronde.

Ah ! je le sentis plus d'une fois heurter rudement quelque tête, ou repousser de sa pointe des imprudents qui n'avaient pas comme moi un justaucorps de fer sur la poitrine.

Et, entre tous les autres, je n'oublierai jamais la méchante figure de l'un de ces Hongrois, qui ne s'en prenait qu'à ma jument. Je le guettais et le suivais dans la mêlée avec une attention qui eût été bien satisfaite si j'avais pu lui crever le ventre. Et quand, distrait par une autre attaque, je ne le voyais plus, je sentais la pauvre troupière frémir sous quelque atteinte aiguë, ruer, se débattre et haleter de douleur.

Tout cela fut prompt, et les rosses de mes cuirassiers ne les avaient pas encore amenés à mon aide que j'étais désarçonné par une balle. On m'entraîna mourant dans le bois... je ne gardais de la vie qu'une souffrance atroce Il me semblait qu'un long dard fût resté dans ma blessure, et qu'à chaque seconde il élargît la plaie en s'y balançant.

Quand je revins à moi, j'étais sur un chariot avec d'autres blessés. J'étais prisonnier, et l'on me conduisait à Venise.

C'est bien la ville d'Europe qui sent le plus mauvais... une odeur de marais croupi qui ferait honte aux ruisseaux parisiens... mais, pour un malade, une gondole vénitienne vaut mieux que le lit le plus doux; on peut s'y faire bercer en plein air, sur les flots, au milieu d'édifices qui gardent encore de leur beauté sous un ciel qui ne perd jamais la sienne.

Aussi je me rétablis promptement et vivais sans trop d'ennui quand, par malheur, je m'avisai de donner rendez-vous à la plus jolie fille de Venise, sous un portique de la fameuse place Saint-Marc.

Ce devait être à onze heures du soir. Minuit sonna à la tour de l'horloge, et j'attendais encore. Je revins vers le pont de Rialto, maudissant les yeux noirs, et me promettant bien de n'y plus prendre garde de ma vie.

Tout à coup, et au moment où, perdu dans un amas de rues, je passais, hésitant, près d'une porte entr'ouverte, une tête de femme s'avança, et l'on me dit en vénitien, d'un ton d'impatience et d'inquiétude : Plaise à Dieu, seigneur! *Est-ce vous?*

Cette fois, je ne répondis rien... Imbécile! Mais dégageant mon bras d'un manteau qui me cachait, je le tendis à la main qui s'avançait vers moi. On prit la mienne, et j'entrai.

Il n'y a rien de plus empêché qu'un homme qui, pressé de voir la fin d'une aventure, a d'abord à franchir un escalier ténébreux qu'il ne connaît pas, surtout gauchement, lorsqu'il serait à propos de ne pas heurter contre je ne sais quels bruyants obstacles, bons pour estropier un amant et pour réveiller un jaloux. Enfin, une dernière porte s'ouvrit, mon guide s'éloigna, et je me trouvai face à face avec une fort jolie femme, qui m'aurait sauté au col si, en s'approchant de moi, elle n'eût distingué mes traits, et fait, en cachant les siens, un bond d'effroi en arrière :

— Sainte-Vierge! s'écria-t-elle, ce n'est pas lui...

— J'en conviens, dis-je, madame; ce n'est pas lui, malheureusement pour moi. J'ai suivi un guide qui n'a pas de si bons yeux que vous, et ne vous demande que le temps d'obtenir mon pardon.

Mais j'ai tant de choses à dire pour m'excuser, vraiment...

On ne me répondait rien, ce qui m'embarrassait fort pour parler; et cependant il me venait sur les lèvres une phrase assez présentable, quand mon regard, errant comme celui d'un homme qui cherche des mots, aperçut très-distinctement..... c'était derrière une portière de soie à peine soulevée, deux grands yeux méchants, deux yeux luisants, immobiles. Figurez-vous ces têtes de mort dont on allume, pour faire peur aux simples, les orbites creux avec du phosphore.

Mes paupières se roidirent un instant... puis, faisant comme si je n'avais rien aperçu, continuant à inspecter autour de moi l'oratoire de ma Vénitienne : « Ceci est un guet-apens, un coupe-gorge pensai-je, et je ne vois pour me défendre d'autre arme que ce crucifix. Ceci vous apprendra, jeune fat, à vous faire passer pour un autre. »

La dame, cependant, avait un peu relevé la tête.

— De grâce, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, de grâce, laissez-moi.

— Oh ! répondis-je d'un ton sec, il ne sera pas dit qu'un officier français saura si mal profiter du succès d'une ruse de guerre. Je veux voir la fin de tout ceci, madame, et j'imagine qu'il y a encore moins de danger pour moi dans un tête-à-tête qu'à

suivre de nouveau, par un chemin *obscur*, le guide qui m'a si bien conduit.

Elle me regarda, semblant alors plus étonnée que confuse.

— Le danger, monsieur, reprit-elle, il est ici. Celui qui pouvait trouver un prix à le braver, ce n'est pas vous, et je vous conjure...

En ce moment, la porte par laquelle j'étais entré s'ouvrit, et un jeune homme parut, jetant sur moi un regard d'ironie et de colère.

— Que faites-vous ici, monsieur? me dit-il d'une voix étouffée, et plaçant presque sa poitrine contre la mienne.

— Bon! pensai-je; celui-là, c'est lui... mais les yeux là-bas, à qui diable sont-ils?

— Et qu'y fait celui-ci? répondis-je en le repoussant d'une main, et indiquant de l'autre ces deux ardentes prunelles dont chacune semblait dévorer d'avance un de nous.

Le jeune homme, la dame, suivirent mon geste. Elle frémit, il recula.

— Dieu! s'écria-t-elle en tombant à genoux, sauve-toi! mon mari!

— Voyons, me dis-je en fronçant le sourcil, est-ce une comédie?

Et la tapisserie acheva de se soulever, nous laissant voir une figure bouleversée par la rage, puis deux bras croisés sur une large poitrine, puis, tout

entière, une taille énorme... Il s'avança vers moi, qui fis un pas vers lui.

— Seigneur Français, me dit-il en indiquant la porte, il y a là quatre hommes à moi; l'un d'eux va vous reconduire en vous bandant la vue, et, si je n'avais ici de quoi me contenter, je vous jure bien... Hâtez-vous, et une autre fois... soyez mieux avisé.

Je n'aime point à me mêler de ce qui ne me regarde pas ; mais son air me déplut, et je vis, à celui des deux amants qui se tenaient embrassés si étroitement qu'un seul coup eût pu suffire, je vis qu'il allait se passer quelque chose comme l'histoire de Françoise de Rimini.

— Monsieur, répondis-je donc, si j'étais encore dans la rue, et que près de votre porte j'entendisse... vous savez... de ces cris qui vous contentent, fussiez-vous vingt, j'entrerais... Je suis entré, je reste.

— Et, repris-je, en m'approchant encore de lui, si l'un de ces hommes paraît... vous voyez que je ne suis point un enfant... je veux mourir s'il a le temps de se jeter entre vous et moi. Donnez, ajoutai-je, un rendez-vous à celui qui vous a offensé ; que madame soit libre de se réfugier à l'instant près des siens, et alors je me retire. Je vous promets le secret... je serai même, si vous le voulez, votre témoin, car enfin l'outrage est grand, et la

chose me paraît claire... sinon, puisque le hasard m'a fait votre hôte, je vous empêcherai bien de souiller votre demeure par un double meurtre, par un seul, foi de Français.

Il me laissait parler et me regardait toujours sans répondre. Je sentais mes yeux s'allumer, et mes lèvres, qui se serraient, étaient froides.

— Pourvu, pensais-je, que ce jeune fou ne le laisse pas faire, parce que l'autre est chez lui.

Mais le pauvre enfant... car en vérité c'en était un... dix-sept ans, je crois, à peine; des traits qui, plus pâles alors que les miens, avaient peut-être, pour la première fois, perdu leurs vives couleurs de jeunesse... En regardant ce couple, ont eût dit que l'amant n'était qu'une jeune fille déguisée.

Ah! oui, pauvres enfants... le damné mari n'en eût pas moins cherché avec un poignard si ce cœur battait dans une poitrine d'homme ou sous le sein d'une femme. Sa présence fascinait celui qui, à mon aspect, avait montré qu'il pouvait braver un rival, et si le jeune Vénitien m'avait presque défié, moi, son regard me suppliait maintenant... Il avait peur, mais non pour lui.

Je ne savais que faire. C'était, à nous quatre, un silence et une immobilité incroyables. L'autre enfin vint à parler.

— Idée de Français, vraiment! dit-il avec un sourire. Placer, pour me venger, une arme aux

mains de l'ennemi que je tiens dans les miennes... permettre à cette femme de me fuir, quand j'ai, pendant des heures, fait le mort, étouffé ma rage pour les guetter, les prendre et récompenser ma patience ! Oui, ravir à ma haine la proie que je lui ai promise pour qu'elle se contînt !... Grand merci, mon hôte... les morts renaîtraient plutôt qu'une telle occasion perdue ; et puisque vous voulez être mon témoin... A moi ! s'écria-t-il.

Et en même temps que le plancher retentit du choc de son corps abattu par le coup dont je le frappai au front, un bruit de pas me fit penser que j'allais me trouver pris entre gens pires que les Hongrois.

Ma cuirasse... je n'en eusse pas tant demandé... un sabre seulement, rien qu'un stylet comme eux. Ce fut une lutte hideuse comme ces figures, et qui me fait frissonner quand je pense aux cris que j'ai entendus cette nuit-là...

C'est ce dont je me souviens le mieux,.. Et puis des mots horribles qui encourageaient les bandits... des étreintes furieuses qui faiblissaient sous des coups aigus. Ce fut elle qui souffrit le plus longtemps, parce qu'il l'avait d'abord préservée de son mieux.

Encore, si le jaloux leur eût laissé une heure avant de paraître ! S'il les eût fait tuer... vous savez quand la vie est si bonne... qu'on craint de

vivre trop et qu'on voudrait en rester là. La fin de tout ceci fut qu'une patrouille me releva mourant, entre deux morts, jeté à terre par des hommes qui s'enfuirent en la voyant.

Sans elle ils m'eussent certainement caché au fond de lagunes ; j'y aurais rejoint les cadavres qu'y envoyaient jadis les inquisiteurs d'Etat, et les bagues que les doges laissaient choir dans l'Adriatique, lorsqu'ils se fiançaient avec elle autrefois.

Je guéris encore, comme vous voyez, étant de ces hommes avec qui la fatalité s'amuse juste assez pour que le jeu dure, de ces hommes qui risquent toujours de devenir borgnes et jamais aveugles, ou qui s'accrochent à l'entre-sol quand ils tombent du grenier. Variété distincte dans l'espèce des malencontreux ! pauvres diables dont vous entendez dire : Il faut avoir bien du bonheur ! quand ils ne se rompent que deux jambes, quand leur femme n'a qu'un amant, ou lorsqu'on ne fait contre eux que quatre levées à l'écarté.

Donc, bénissant le ciel, je quittai Venise. La paix était faite depuis trois mois, et la France jouissait aussi d'un bonheur dans le même genre. J'avais besoin de la revoir, et après quelques recherches inutiles pour pouvoir prendre congé de mon hôte maudit, je dis adieu à l'Adriatique, qui, alors, faute de doge, était livrée à l'Autrichien, le plus brutal des maris.

Mais, sans doute, je ne trouvai pas que ce fût assez d'avoir à passer par-dessus les Alpes, puisque j'allai, chemin faisant, m'essouffler dans de plus hautes régions. Un Anglais en fut cause, et je ne puis, sans penser à l'insulaire, vous demander la permission de reprendre haleine un instant...

Lorsque j'arrivai à Milan, ajouta Marsin après avoir largement respiré dans un grand verre de punch, il n'était bruit que d'un pari fait par un touriste de la Grande-Bretagne. Ces messieurs se jetaient alors sur le continent avec cette rage d'expatriation et de représentation britannique que le blocus continental avait longtemps mise à la gêne.

Or, dans le *vade mecum* d'un véritable Anglais, il y a un mot inscrit à chaque page, *enchérir*. Il n'admettra jamais qu'on puisse en rien atteindre un *maximum* avant lui. Les Anglais sont des Gascons taciturnes.

Et, après tout, cette disposition à toujours aller au delà fait plus rire de petits esprits que de gens sages. *Nec plus ultra* est à la fois le dicton des orgueilleux et des faibles. Il y a plus de présomption à borner le monde aux colonnes d'Hercule qu'à vouloir les dépasser.

Autrement, qui donc eût été nous chercher cet excellent rhum qui vous aide à m'écouter, camarades, et me rappelle plus de mots latins qu'il ne

sera décent d'en savoir, j'espère, avant qu'un siècle soit écoulé ? Comment serais-je, moi, l'un des deux habitants de cette terre qui, à part l'ascension du Christ, et même en comptant celle de Gay-Lussac, aient vu les cieux de plus près ?

Car, pour damer le pion à un aéronaute allemand dont les Milanais admiraient la hardiesse, le touriste, dût-il n'en pas revenir, avait parié que lui seul oserait s'abandonner à toute la force d'un ballon d'une dimension jusqu'alors inconnue, sans rien faire pour diminuer son essor ou déterminer sa chute. Il s'était engagé de plus à ne s'approvisionner que d'une bouteille de rhum et de son manteau de voyage.

Le jour où le ballon devrait s'enlever, tout Milan était spectateur. Je suivis la foule, et je parvins jusqu'à l'énorme machine qui semblait un dôme de cathédrale.

Et dessous flottait une petite nacelle, comme une lampe suspendue à la rotonde du temple. C'est là que notre jeune gentleman allait risquer un corps qui paraissait pourtant être habituellement choyé par son maître... Quant à son âme, on pouvait juger, par la gageure et à l'air singulier, quoique grave, de ce visage, qu'elle ferait bien en effet de voler sur la trace d'un autre Anglais, du bon chevalier Astolphe, courant après sa raison vers la lune.

On eût dit que l'Anglais ne prenait pas garde à l'admiration curieuse de tout ce monde. J'affectai, moi, une parfaite indifférence pour son entreprise et pour les préparatifs dont il semblait uniquement s'occuper.

— Monsieur est Français? dit-il en s'adressant tout à coup à moi dans notre langue.

Je répondis par une inclination.

— Que pensez-vous de la gageure? ajouta-t-il après une pause.

Je souris.

— Je la gagnerai certainement, reprit-il d'un ton qui me choqua.

— Peut-être, dis-je. Il suffirait qu'on ne répugnât pas trop à un tête-à-tête avec un inconnu.

— Oh! s'écria-t-il, monsieur, qui donc me fera perdre? *Est-ce vous?*

Vous me connaissez; vous savez si je suis un homme à... Mais c'était vraiment un défi, un véritable point d'honneur entre les deux nations, en présence du peuple italien...

— Si vous voulez bien, répondis-je; mais vous laisserez votre manteau. A quoi bon?

— Pardieu! dit l'Anglais, c'est à voir.

Et, ne prenant qu'une énorme bouteille de la Jamaïque, il se plaça avec moi dans la nacelle. Il me tardait d'être soustrait à tous ces yeux que nous amusions. Le ballon s'éleva avec vitesse, et bientôt nous dépassâmes le dôme de Milan.

Je regardais la terre de haut en bas; mais je puis dire, sans me vanter, qu'il ne me vint pas à l'esprit la moindre réflexion philosophique... Tout ce qui me frappait, c'était, chose rare en Italie, qu'il faisait beaucoup de vent et point de poussière.

— Après tout, me dit mon compagnon, voyant que je gardais le silence, si le Vésuve s'avisait maintenant de secouer la Péninsule, nous serions en sûreté où nous sommes !

— Ajoutez, répondis-je, que cette place est peut-être la seule en Italie où deux hommes puissent parler sans craindre l'inquisition ou la police.

— Eh bien ! s'écria-t-il emphatiquement, malheur aux oppresseurs ! Et je voudrais pouvoir lancer d'ici sur leurs têtes quelque malédiction qui les foudroyât.

— Prenez garde, lui dis-je, monsieur ; vous allez laisser tomber votre chapeau par terre.

— Trouvez-vous, reprit-il après une pause, que les Milanaises soient aussi jolies qu'on le prétend ?

— Je n'en puis guère juger d'ici, répondis-je ; au surplus, j'en suis déjà à penser que les hommes sont une vilaine espèce ; mais je trouve encore toutes les femmes jolies. C'est plus usuel.

— Ah ! pardieu ! s'écria l'Anglais avec un retour de bonhomie qui me gagna, je voudrais que vous vissiez celle que mon frere aîné lord B***, s'est mis en tête de me faire épouser. Que je sois pendu si,

dans tous ces nuages où nous allons, vous découvrez quelque figure plus mal ébauchée, plus grimaçante que la sienne ! Je me suis enfui jusqu'à Milan, grâce à la paix, et vous voyez que je quitte terre, comme un homme poursuivi en songe, à qui l'effroi donne des ailes, monsieur.

Et cependant notre ballon s'élevait. L'air était vif, et s'il avait plu, le nuage nous aurait trouvés à moitié chemin.

— Peut-on vous demander à quoi vous pensez ? reprit l'autre. Il y a profit à savoir quelles idées peuvent naître là où nous sommes.

— Je pense à la bataille de Fleurus, répondis-je, à l'usage qu'un de nos généraux fit alors des aérostats. Je pense de plus que si l'industrie humaine réussit à s'ouvrir la voie des airs, le monde changera de face, tout comme il change maintenant d'apparence à nos yeux.

— Et je regrette, s'écria l'Anglais, qu'un drapeau ne puisse ici s'arborer. J'y planterais celui de la Grande-Bretagne, et prendrais en son nom possession de ce nouveau domaine, comme tant de nos hardis navigateurs, tant de nos braves soldats ont fait sur les deux autres éléments.

— Sans compter, m'écriai-je à mon tour, que je suis là pour m'y opposer, monsieur, et conserver à mon pays des droits qu'il ne serait ni juste ni

prudent de lui contester. N'est-ce pas un Français qui le premier fabriqua cette machine? n'est-ce pas encore un Français qui le premier s'en est servi?

— Que prouve cela? dit-il.

— Cela prouve, répondis-je en m'échauffant, que je vous empêcherai bien... Il se mit à rire. Moi aussi.

— Ma foi, vous avez raison, ajoutai-je; il ne manquerait à notre discussion qu'un duel sur ce champ de bataille.

Et le ballon montait, montait. Nous approchions tant du soleil que nous commencions à geler.

— Savez-vous bien, dit l'Anglais après une pause et d'un air pensif, que ce serait un beau duel en effet, un combat vraiment singulier... une guerre d'aigles entre le ciel et la terre... telle que, pour lui trouver une égale, il faudrait remonter à celle des Titans!

— Ou des mauvais anges, répondis-je. Mais je dois loyalement vous prévenir que je soulève un cheval de cuirassier sur mes épaules, et que je ploie une carabine sur mon genou.

— Fort bien, dit-il d'un ton sec; mais vous autres Français, vous ne savez pas boxer.

— Si c'est, m'écriai-je, que vous avez dessein...

Nous nous fixâmes en silence... et dans l'immense horizon qui s'étendait autour de nous, calme,

pur, solitaire, nous ne vîmes que nos deux petitesses... Nous nous tendîmes la main.

— Vous me plaisez, dit-il, et jamais connaissance n'aura été commencée comme la nôtre. Peut-être, ami, ferions-nous bien de rester loin de notre vil globe, et de l'air qui reçoit de plus près ses impures émanations.

— Bon! répondis-je, respirant avec peine, notre poitrine y est faite. Ce globe est ferme sous nos pieds... et ne nous soutient-il pas dans l'espace tout comme cette machine? c'est un gros ballon... Allez, si l'homme s'empare des airs, s'il les peuple jamais, la guerre l'y suivra, et la peste ne l'aura que mieux à portée... Les corbeaux pour nous décharner, au lieu des vers... On armera les aérostats, et ils couleront bas comme des vaisseaux de ligne... Ce seront de rudes batailles, où les morts pourront, la tête la première, prendre une idée du jugement dernier.

— Croyez-vous à toutes ces choses? me demanda mon compagnon en croisant son habit.

— Au jugement dernier, non; et quoique Dieu puisse m'entendre de plus près, je le dis, foi de chrétien, je n'y croirai que quand j'y serai.

— En vérité, reprit-il après une pause, il vaudrait mieux maintenant courir que discourir, cela nous réchaufferait davantage; autrement, la place serait bonne pour faire de la théologie.

— Holà ! m'écriai-je, seriez-vous du clergé ?

— Non, dit-il gravement, je suis membre de la Chambre des communes, grâce à un des bourgs pourris de mon frère. Voyez-vous, c'est une des plus belles choses de notre admirable constitution.

— Après tout, répondis-je en mesurant de l'œil la distance qui nous séparait de la terre, il y a de bonnes têtes dans votre parlement.

Ici, pourtant, je dois dire que la sienne ne fut pas longtemps assez forte pour résister à de larges gorgées de rhum qu'il multipliait à mesure que le froid devenait plus âpre. L'air vif et subtil dans lequel nous nagions hâta le fait du spiritueux, et bientôt l'honorable membre s'accroupit dans la nacelle, sous le poids de la plus mélancolique ivresse que j'aie jamais vue.

— Qui vous afflige ? lui demandai-je.

— Le plus beau pays du monde, répondit-il tristement, c'est la Hollande, monsieur.

— Allons donc ! la température où nous sommes me ferait plutôt vanter quelque bonne contrée chauffée par le soleil. Otez à la Hollande ses poëles, le plus rôti des diables n'y voudrait pas rester.

— Le plus beau pays du monde, reprit-il du même ton, c'est la Hollande, monsieur. Là, du moins, un homme peut patiner, et je dis que c'est

la seule espèce de locomotion particulière à l'espèce humaine; l'oiseau vole, le poisson nage, le quadrupède marche, le reptile rampe, tout aussi bien que nous; l'espèce humaine seule patine, et en retrouvant ici l'hiver, je me sens saisi d'une tristesse noire, gentleman, pour n'avoir pas songé à me munir de mes excellents patins hollandais.

— Mieux vaudrait votre manteau, surtout s'il est assez grand pour deux.

— Mon manteau! s'écria-t-il en se redressant. Croyez-vous que je m'en soucie? Je vais vous le chercher, frileux que vous êtes. Arrêtez un peu.

Et il fit mine de passer une jambe sur le bord de la nacelle.

Je le saisis par le bras. Prenez garde, lui dis-je; si vous quittez le ballon, la gageure est perdue.

Il se rassit sans mot dire et se prit d'un air furieux à lancer de droite et de gauche quelques pièces de notre lest. Voilà, me dit-il, des aérolithes pour les savants. Puissent-ils les recevoir sur la tête; car, véritablement, ce sont mes bêtes d'horreur, monsieur, et si quelque chose me plaît en vous, c'est que vous m'avez l'air de n'appartenir à aucune académie.

— Pardieu! répondis-je, je puis vous garantir que je me trouverais assez grand clerc si je savais seulement pourquoi diable nous sommes venus ici, et pourquoi nous y restons.

— J'y suis venu, dit-il en se dressant, pour mettre fin à mes jours misérables par un genre de mort telle que le jeune Icare en a seul donné l'exemple au monde... encore fut-ce sans le faire exprès. Et je vous demande un peu, s'écria-t-il avec colère, s'il est possible de croire que cet Icare, en s'élevant, soit venu se fondre au soleil!

Il retomba engourdi au fond de la nacelle, et il parut (chose croyable) que le sommeil lui rendait le goût de la vie; car ses dernières paroles furent : « Veille sur nous, fils de Mars; veille et retiens-moi! Je suis somnambule. »

Et dans le silence inexprimable au milieu duquel nous planions, je n'entendais plus que le bruit de nos poitrines, haletantes, comme si ce fût notre propre effort qui nous portât si haut. A défaut de sueur, mon sang voulait sortir par tous les pores; un horrible vertige m'enlevait toute idée. Ce fut ce qui nous sauva. L'instinct reprit le dessus; j'oubliai la gageure, et la soupape du ballon fut ouverte au moment où mes mains, paralysées par le froid, allaient me refuser tout service.

— Eh bien! me dit en se réveillant le membre de la Chambre des communes, j'en serais mort; mais vous avez perdu.

Ici Marsin bourra sa pipe et parut chercher dans sa mémoire la suite de ses mésaventures. Il reprit :

— A mon retour en France, je fus nommé lieutenant dans les carabiniers. Vint 1815... puis la campagne de Waterloo. Après le licenciement de la Loire, j'arrivai à Paris avec la demi-solde. Les alliés occupaient encore la grande ville, en amis.

Un soir, j'étais assis, avec quatre de mes camarades, dans la salle de billard d'un café du boulevard Poissonnière. Des officiers de hulans prussiens faisaient une partie. Un des nôtres, sous-lieutenant des grenadiers à cheval de l'ex-garde, près duquel un des joueurs était penché ajustant sa bille, prit la craie qui servait à marquer les points, et écrivit, sans façon, sur la manche de l'Allemand un mot passablement grossier.

— Je le lui ferai épeler tout à l'heure, nous dit-il.

Le joueur et les partenaires, attentifs au jeu, n'avaient rien vu. Mais, en remuant son bras pour lancer son coup, le premier aperçut l'inscription... Le Tudesque savait le français; il la lut à haute voix. . Nous de rire, et bien insolemment, je vous assure

— Mille diables! s'écria-t-il en se retournant.

Nos yeux se rencontrèrent.

— Qui a fait cela? *Est-ce vous ?*

Or, j'ai toujours détesté les provocations et les duels; c'est la chose du monde que j'ai le plus en dédain; mais, ma foi... avant que le grenadier eût pu répondre pour son fait, le Prussien avait reçu

mon bol de punch flambant au beau milieu du visage.

— Si c'est moi ! m'écriai-je, insolent !... oui, c'est moi... officier de carabiniers ; mon nom, Marsin... le tien, je l'ai écrit sur ta manche... Messieurs, c'est le vôtre à tous.

— Va-t'en au diable, Raimbaud ! dis-je au lieutenant qui voulait garder l'affaire pour lui ; prends-en un autre, je garde celui-ci.

— J'en prends autant qu'il y en a, me répondit-il en les comptant du doigt ; voyons...

Il avait le sang dans les yeux.

Il faut que ce soit tout de suite.

— Où ? demanda le Prussien, qui n'avait pas peur.

— Ici, à la lampe, repris-je. Vous avez vos sabres ; j'en prends un, nous commencerons tous deux.

— Pardieu, non ! ajouta Raimbaud : il y a place pour quatre ici, pour huit, pour vingt. Nous sommes cinq, vous dix ; cinq de vos sabres à nous...

Et il ferma la porte à double tour, rangea les chaises à coups de pied. Les Prussiens semblaient surpris, mais faisaient assez bonne contenance.

Celui auquel j'avais affaire était de petite taille, blond, frisé, un joli garçon.

— Vous êtes grand, me dit-il froidement, et,

d'une enjambée, vous pouvez vous jeter à dix pieds de ma pointe. Moi, je ne romps jamais.

— Hein! repris-je en prenant un sabre, qu'à cela ne tienne! voilà qui vous aidera à ne point reculer.

Et sautant sur le billard, ma lame au poing :

— Ici, ajoutai-je, chacun un pied contre la bande. Qu'en pensez-vous ?... Allons.

Le Prussien fit comme moi, après m'avoir regardé sans mot dire. Raimbaud lui-même, en nous voyant là, oublia de choisir son homme. Tous étaient rangés autour du billard, immobiles, curieux, inquiets... C'était une belle partie.

Et le combat dura plus longtemps qu'un terrain si étroit semblait le permettre. Moi et l'Allemand nous étions adroits, et, quand ils voulaient se dérober, nos sabres ne se rencontraient pas moins que lorsqu'ils se cherchaient.

De même que nos pieds ne pouvaient, derrière nous, dépasser l'obstacle qui les tenait immobiles, on eût dit que, malgré leur vitesse, les coups ne pouvaient franchir une ligne tracée sans cesse entre nous par nos armes. C'était vraiment comme une partie de billard pour deux joueurs habiles, lorsqu'une bille en joint toujours une qui la repousse et la heurte sur une autre, ou quand, collées à la bande, elles ont peine à se joindre et à se débusquer.

Puis, enfin, vint un coup qui, dans le silence gardé autour de nous, fit, au lieu du choc des sabres, entendre un bruit sourd et un cri perçant. L'Allemand m'avait frappé pesamment au front; ma pointe l'avait pris entre deux côtes, le jetant mort par-dessus la bande, comme une bille trop rudement touchée.

Tenez, si vous aviez entendu sa tête frapper contre la muraille, vous eussiez tressailli, tout Prussien qu'il était.

— A un autre! m'écriai-je, hurlant aussi de douleur, et donnant à tous les diables celui que je venais de leur envoyer.

Je crus qu'ils étaient tous déchaînés contre moi, et, la tête ahurie, les yeux troubles, il me semblait, à travers le sang qui me trempait la face, voir rouler autour de moi une ronde diabolique, grimaçant, jurant, m'assiégeant de fourches luisantes et de coups de cornes enragés.

Car les hulans s'étaient fâchés, et, le sabre à la main, ils nous chargeaient sans miséricorde. Je tournais, en chancelant, sur le tapis vert, comme une toupie d'écolier qui valse encore avant de se renverser sur le flanc. Je parais au hasard; mon corps suivait chaque coup de ma flamberge. Figurez-vous un soldat ivre qui s'escrime contre une patrouille, et tombe enfin, comme aussi je fis.

Bref, sur mon billard, j'étais bloqué sans res-

source; mes camarades n'avaient pour armes que des tabourets et les queues du râtelier. Raimbaud, lui seul, avait pu s'emparer d'un sabre, et ce fut lui qui nous sauva.

C'est qu'il avait le bras long, Raimbaud, et le poing terrible. Quand les grenadiers à cheval défilaient, son bonnet dépassait tout, comme s'il l'eût dressé à la pointe de son sabre; et si sa monture eût fait une faute, il eût pu l'étouffer entre ses deux jarrets.

Si bien qu'à travers une confusion de gestes et de contorsions, des cris, des jurements, des trépignements de pied, des sabres qui m'éventaient à tour de bras, et un fracas de vitres, et de verres et de bouteilles, comme si toute une cave se battait, j'entendais l'ami Raimbaud, qui s'en donnait à cœur joie, chargeant les Prussiens, les garçons du café, la garde quand elle parut, le peuple qui la suivait... d'un bras m'emportant, et de l'autre faisant, avec son sabre, de grands ronds dans la foule, qui ne savait où fuir ni que penser.

Il eut beau faire, on nous prit et l'on nous envoya à l'Abbaye, où, pendant quelques mois, nous ne vécûmes point comme des moines. Raimbaud, pour passe-temps, écrivait ce qu'il appelait ses mémoires sur nos campagnes et nos défaites.

— J'ai dans l'idée, me disait-il, que cela m'exerce à la vie de bourgeois.

Le fait est que ses phrases, pêle-mêle, heurtées, farouches, ne ressemblaient pas mal à un régiment licencié qui rompt les rangs, se débande en jurant, jetant ou brisant ses armes... et, au milieu de tout ce désordre, je ne sais quelles saillies, quel train, quel chagrin de vieux soldat, qui nous faisaient, à deux que nous étions, tantôt rire et tantôt pleurer.

— Ah ! disait-il avec sa grosse belle voix, je gaze furieusement mes meilleures aventures, voulant, sais-tu bien, que ce soit dans mon livre que mes enfants apprennent à épeler militairement..... car tu verras qu'en sortant d'ici nous aurons une envie féroce de nous marier.

En effet, Raimbaud, en sortant de prison, tomba roide, disait-il, dans les filets d'une veuve, rétive et chatouilleuse à ne pouvoir y toucher. Raimbaud avait un esprit naturel qui ne se montrait jamais tant que s'il était mis en jeu par un sentiment un peu vif, et il eût fait rire une momie lorsqu'il se mettait, chaque soir, à me conter, tout en fumant sa pipe, ses tribulations et ses désappointements d'amoureux.

— Eh, pardieu ! lui dis-je un jour, que ne l'épouses-tu ? Tu es là à me... Marie-toi et laisse-moi tranquille.

— Comment ! répondit-il, c'est ton avis ? Alors, ma foi, si tu me le conseilles, j'y vais.

Il se maria ; il eut une petite fille, et déjà l'enfant

nous amusait tous deux... Mais, avant qu'elle pût apprendre à lire dans les mémoires de son père, il lui fut enlevé. Car Raimbaud était toujours le même, et, une nuit, nous fûmes tous deux jetés dans un cachot, pour nous apprendre à ne pas désespérer du renversement des Bourbons.

Le misérable qui nous avait dénoncés n'avait pu savoir quel était l'auteur d'un fait qui n'était pas des moins graves, et maintenant, sans plus de détail, je puis dire que c'était Raimbaud.

Le juge d'instruction me pressait beaucoup sur ce fait. Je gardais un silence obstiné; car, avec ces messieurs, choisir pour répondre entre oui ou non, c'est charger contre soi l'un ou l'autre canon d'un fusil à deux coups, et le plus sûr est de se taire.

— Eh bien! me dit l'homme noir, si ce n'est pas vous, c'est votre ami, et tant mieux; avec lui, la preuve sera plus facile... Encore une fois, voulez-vous parler? Est-ce lui? *Est-ce vous?*

« Nous y voilà, pensai-je; cette fois, du moins, je sais à peu près ce qu'il m'en coûtera. »

Je passai ma main sur mon front... Je ne me pique pas de grandeur d'âme; mais je vis cette pauvre petite Lucette, et son père qu'il fallait lui garder... puis j'inclinai deux fois la tête au moment où l'autre répétait :

— Franchement, tenez, je suis sûr que c'est vous.

Et il n'insista plus. Un signe de tête, le digne homme n'en demandait pas davantage pour me la faire couper.

— Vous l'avouez donc? reprit-il... Cela est bien; mais pour être tout à fait sincère, il faudrait me dire aussi ce que vous savez sur l'autre. Jeune homme, il est beau de sacrifier ses affections à l'intérêt du pays et de la vérité.

Eh bien, je crois que je lui aurais tout dit, si j'avais été sûr de pouvoir ensuite l'étrangler de mes deux mains.

J'étais pourtant content sans cela; mais le difficile, c'était d'empêcher que Raimbaud ne gâtât toute l'affaire. Quand il la sut, je vis bien qu'avec les hommes parfaitement droits et simples, ces raffinements sont de mauvaises choses.

— Honte à toi et à moi! s'écria-t-il. Tu me prends donc pour un lâche, Marsin? Mille tonnerres! il y a des services qu'on ne rend à un homme, comme d'autres à une femme, que faute de l'estimer.

Dans la nuit, il se leva, et me réveillant :

— Marsin, notre affaire est bien mauvaise. Écoute; veux-tu te sauver?

— Ah! dis-je, je t'y prends à ton tour. Me sauver... et toi?

— C'est que tous deux, reprit-il en s'asseyant sur mon grabat, ce sera bien difficile.

— Si c'est difficile, essayons; si c'est impossible, laisse-moi dormir et va te promener.

— L'essayer ensemble, reprit-il, je l'entends bien comme cela, et c'est le seul moyen..., mais l'un des deux, peut-être... Laisse-moi donc dire. Il faut d'abord mettre le feu à la prison. Ce n'est rien; un feu de paille. Il y a, de niveau avec la cour, un magasin de matelas pour les prisonniers, Demain, au moment où l'on nous fera rentrer, à la nuit, j'y jetterai une mèche que j'ai faite avec du linge en charpie, trempé d'huile. J'aurai l'air d'allumer ma pipe. Le reste, à la grâce de Dieu.

— Mais après, dis-je en me redressant, nous brûlerons comme les serpents du bazar.

— On viendra ouvrir nos cages, et c'est bien le diable si, au milieu du désordre, nous ne pouvons pas gagner le grand escalier.

— Belle avance! D'ailleurs, nous pouvons y monter pendant le jour. A quoi bon ta mèche? Sans compter ces murs de pierre qui défieraient les flammes de Moscou.

— Eh! justement, dit Raimbaud en me pressant la tête entre ses mains, plus de fumée que de feu suffit ici, mon brave; quant à opérer le jour, impossible, puisque, arrivés là-haut, il faut encore descendre dans la rue; et la nuit, nous avons besoin d'un événement pour qu'on nous déboucle.

— Ah! çà, m'écriai-je, rêves-tu? es-tu somnambule? Descendre! et comment?

— C'est que tu n'as pas remarqué cette porte au dernier étage, qui n'est fermée qu'au verrou, et qui s'ouvre sur le toit.

— Entre deux pans du toit, veux-tu dire, deux pans aussi droits que la muraille qui met cent pieds à pic entre ta porte et la rue.

— On recrépit cette muraille, et sur le toit, près de la porte, il y avait aujourd'hui une corde à nœuds, une corde de badigeonneur toute neuve, longue comme les Champs-Élysées. Les mains me démangeaient, va, pour se frotter après elle, en la suivant jusqu'au pavé.

— Mais alors, dis-je en frappant ma poitrine, Raimbaud, si la corde reste, une fois arrivés à cette porte, la chose ne serait plus difficile, vraiment.

— C'est qu'après cela, Marsin, répondit-il en m'embrassant... Il se tut... Laisse-moi faire. Dors bien.

Et le lendemain, durant la nuit, la sentinelle placée dans la cour cria au feu. L'incendie avait plus d'apparence que de force. Les prisons sont incombustibles; il n'y a, pour brûler, que les maisons. Pourtant la flamme léchait, faute de mordre, et se collait au long des murs. Les prisonniers hurlaient. C'était un bruit effrayant de poings et de pieds battant les portes.

Raimbaud attendait, la tête serrée contre la nôtre. J'avais la fièvre, et lui, Raimbaud, tremblait. La lueur rendait notre cachot tout rouge; elle brillait sous une fumée pesante, telle qu'on en voit sur les pièces d'une batterie.

Enfin les portes furent ouvertes, et les prisonniers se ruèrent pêle-mêle dans les corridors. Grâce au désordre et à la nuit, nous gagnâmes tous deux le grand escalier, puis la porte près du toit. J'étais devant, et déjà...

— Attends, dit-il en me prenant par le bras; recule-toi, laisse-moi passer.

Je l'arrêtai, lui n'osant pas se débattre et faire trop de bruit. — Tu seras le premier, Raimbaud; mais j'ai de meilleurs yeux que les tiens, je verrai s'il passe du monde... Qu'as-tu donc?

— C'est, reprit-il en me retenant toujours (je l'entends encore), c'est qu'en face de la porte, à trente pas il y a une terrasse... et sur cette terrasse, la nuit, une sentinelle avec son fusil chargé. C'est pour cela qu'il faut être deux, afin qu'un seul se sauve. Toi, après le coup, tu descendras. Cours chez ma femme. Je te *les* recommande; tu les embrasseras pour moi. Adieu.

— Tu te f... de moi, Raimbaud, lui dis-je; c'est Marsin qu'elle verra d'abord, ta sentinelle; et tandis que je le repoussais d'une main, je tirai de l'autre le verrou doucement, bien doucement...

puis j'entrouvris la porte comme si la mort était là, et, avançant un peu la tête, je vis bien que la corde y était encore; mais je vis aussi le soldat et la baïonnette qui luisait un peu... Il marchait... il s'arrêta. Sans les bruits de la prison, il eût pu entendre les battements de mon cœur, tant ils sonnaient dans ma poitrine.

Il me manquera, dis-je... Allons, et en même temps, saisissant la corde, je me lançai. Raimbaud s'avança... Qui vive!... J'entendis un fusil s'armer, un coup tonner... puis je sentis Raimbaud frapper, en se renversant, de sa tête sur mes épaules, et tout le poids de son corps lorsqu'il enfonça le pavé.

Je fus à terre presque aussitôt que mon pauvre camarade. Je cherchai de mes mains saignantes son vaillant cœur qui ne battait plus.

Ah! Raimbaud! c'était un fier homme... la fleur de nos soldats de l'Empire... qui n'aurait pas traduit ce mot *France* par des idées peut-être assez hautes pour un homme libre, mais qui l'avait gravé dans l'âme, et possédait naturellement les deux vertus que l'éducation ne donne pas, l'intrépidité et la droiture.

Et voilà pourtant comme il mourut, la seule fois qu'il eût voulu fuir... lui, sorti sans blessures de vingt terribles mêlées... tué en cherchant sa délivrance; grand crime! ou plutôt, crime pire encore!

en voulant enlever à la justice un homme d'honneur qu'il aimait plus que lui.

Je fus relevé avec le cadavre, et grâce à une question mal posée au jury, je m'en tirai avec cinq ans de prison... cinq irréparables années de ma vie, les plus belles, si l'on ne me les eût prises... plus tristes que mon cachot.

Délivré, j'avais besoin de quelque joie qui me rajeunît. C'est ici que vous allez juger si l'antipathie dont je vous ai parlé ne doit pas être profonde ; car il me reste à vous raconter une de ces aventures inouïes qui vous donnent, même quand vous leur échappez, la prudente envie de vous pendre.

Il fallait le grand air à ma poitrine. L'Espagne avait fait sa révolution. Je partis pour la Catalogne.

Un jour, à Barcelone, me promenant avec un jeune officier de la milice nationale : « Franchement, lui dis-je, il me semble qu'on exagère fort la beauté des Espagnoles, et je vous assure qu'en France .. »

Je fus interrompu par deux yeux brillants que les miens rencontrèrent.

Je m'arrêtai, le milicien marchant toujours :

— Eh bien, me dit-il, qu'en pensez-vous ?

Entre nous, je revins sur mes pas, et je suivis la Catalane, n'ayant jamais rien vu avant elle qui fût beau.

Mais, bon Dieu! que la duègne qui la suivait était donc laide ! Elle eût effarouché le diable, s'il avait songé à tenter la jeune fille.

Or, je fus plus hardi que lui ; mais certainement il me poussait... Bref, je parvins, à force de persévérance, à obtenir un rendez-vous, et je débitai à mon Espagnole un certain nombre de ces pauvretés que les femmes payent si généreusement.

Pardieu ! me disais-je, si mes discours lui plaisent, comme elle le prétend, c'est vraiment bon signe, et il faut que je sois furieusement bien dans son esprit !

Que de peine je dus prendre cependant ! Les grandes choses iraient à merveille si l'on mettait à vaincre leurs difficultés l'obstination d'un jongleur pour se donner de l'adresse ou d'un coureur d'aventures pour prouver la sienne aux jaloux.

Mais fut-ce seulement folie, quand, la fièvre jaune éclatant soudain à Barcelone, j'y restai à cause de Manuela ?

Elle était nièce d'un médecin, et gouvernait sa maison. Le docteur était homme de science et de cœur. Quand, plus tard, on assiégea sa ville, il se sauva jusqu'à Gibraltar, mais durant la peste il ne s'éloigna pas un instant. Chacun son courage.

C'était un savant fort spirituel, très-bizarre, et, à part une gravité qui, comme je l'appris à mes dépens, lui laissait un grand fonds d'idées

singulièrement plaisantes, pas le moins du monde Espagnol.

Jaloux pourtant, mais à la façon d'un homme d'esprit qui sait que le plus fin peut être dupe et ne se soucie pas de l'être... une fois trompé, capable d'en prendre son parti, mais faisant de son mieux pour se jouer du trompeur.... C'est assez juste.

Car quand j'ai dit que Manuela était sa nièce, pas du tout.... L'indulgence a été faite exprès pour certaines fautes, et elle m'avait elle-même avoué en pleurant.... bast !

J'étais pressant, elle était pressée... Bref, la duègne, qu'elle avait apprivoisée, vint un soir m'expliquer le beau plan que voici :

Le docteur, disait-elle, est fort employé, et depuis que Barcelone est malade, à quelque heure de la nuit qu'on vienne le quérir, surtout si c'est pour son hôpital, il part.

Et, d'ordinaire, c'est un infirmier ayant nom Pedrillo qui est chargé de l'avertir, ce qu'il fait, aux heures indues, en sonnant d'une certaine façon. Le docteur sait qui est là et se lève.

Donc, seigneur, ajouta la duègne, venez de nuit à notre porte, et sonnez comme fait Pedrillo, ce que je veux vous apprendre. Et surtout éloignez-vous à l'instant, avant que le docteur ouvre la fenêtre selon son usage ; ou cachez-vous et ne dites mot, car l'infirmier est un Catalan taciturne, qui

s'en va sans répondre lorsque don Marcos lui adresse sa question ordinaire : Fort bien, Pedrillo ; *Est-ce vous ?...* Même, c'est à son silence surtout que le docteur le reconnaît.

En entendant ces trois mots qui faisaient de votre ami Marsin un nouveau Nabuchodonosor... Moi, m'écriai-je, répondre à cette question ! non, pour tout l'or des Indes, ma bonne dame... et je dois vous dire que, pour les suites de l'affaire, j'aimerais bien qu'on ne me l'adressât point. Au reste, ajoutai-je, il n'est rien que je ne fisse pour voir la belle Manuela, et je suis prêt à passer non-seulement pour le taciturne Pedrillo, ma chère, mais encore, sur mon âme, s'il le fallait aussi, pour vous.

— Et une fois sorti, reprit-elle.... le docteur n'a d'autre serviteur que moi.

— Oui, vous êtes unique, *dona todos santos*, lui dis-je ; mais une fois entré, pensons-y bien.... Après ?

— Seigneur ! quelle question ! répondit la duègne en abaissant pudiquement sur ses yeux gris deux paupières jaunâtres.

— Bon repris-je, vieille, vous n'y êtes pas. Arrivé à son hôpital, don Marcos connaîtra qu'il s'est éveillé mal à propos, et à peine entré il me faudra sortir, à moins que la fièvre jaune ne l'arrête au collet.

— Pour ce, dit-elle en s'inclinant, prions Dieu qu'il nous assiste. Aussi bien, sa colère contre notre ville fait que le docteur trouvera toujours besogne à l'hôpital ; sinon lui-même il s'en fera... et tout ira bien.

Véritablement, la nuit suivante tout alla bien, sauf un pressentiment triste en moi, causé par les fatâles paroles que le docteur me sembla, du haut de son balcon, laisser choir, comme un gros pavé sur ma tête.

Or, je ne m'en jetai que plus ardemment sur l'occasion que le ciel me donnait... Don Marcos ne revenait pas... Si du moins, vous ai-je dit, à propos des amants de Venise, on leur avait laissé une heure... mais, après tout, quand on commence à penser qu'on est par trop heureux... puis comment il faudra sortir doucement et sans malencontre... une brusque alerte est bien cruelle aussi !

Et c'est ce que j'éprouvai quand tout à coup la duègne parut... — Sauvez-vous, s'écria-t-elle, suivez-moi... Don Marcos... Manuela se tordait les mains... et avant que j'eusse pu me reconnaître, la vieille m'entraîna dans l'ombre, étourdi du sursaut et du choc des murailles, me poussa dans une salle obscure, et à double tour m'y enferma.

Ce qui me frappa d'abord, quand je revins de mon émoi, ce fut une odeur... une odeur qui me rappela celle qui s'exhalait autour de moi, lors-

qu'on me menait à Venise dans un chariot de blessés, dont plusieurs avaient expiré en route.

J'avançai ; je trouvai une table de marbre, et dessus... une main... plus froide qu'elle... une main qui ne se retira pas de la mienne et ne la pressa point... je devinai.

Sans parler de ce qu'un tel voisinage avait de repoussant (car il ne m'effraya pas, pensant bien que j'étais dans la salle de dissection du docteur), c'était une rude réaction sur un homme qui venait de savourer la vie... matière à réfléchir sur les joies et sur la bizarrerie de mes bonnes fortunes. Pourtant j'y rêvais presque en riant... quant tout à coup une idée me vint qui me fit tressaillir ; ce fut comme si j'eusse été réveillé par le vent d'un boulet.

La fièvre jaune... la maison d'un médecin, dont le zèle à étudier ce terrible fléau était célébré dans Barcelone : ce cadavre était celui d'un pestiféré!...

Il se fût redressé et me l'eût dit lui-même, je n'en aurais pas été plus persuadé et plus ému. Mon premier mouvement fut de me jeter sur la porte et de frapper à tour de bras.

C'eût été moins pour fuir que pour saisir l'endiablée duègne, lui donner du moins l'effroi de penser que ce fût le mort qui voulait s'en aller.

Mais elle savait bien où elle m'avait conduit, et je

commençai à croire que j'étais le jouet d'une monstrueuse trahison. Que faire ?

Je cherchai si je pourrais atteindre jusqu'au vitrage qui éclairait du toit la salle de dissection, fallût-il me hausser sur cette poitrine gonflée de venin... Impossible!

Je marchais autour du cadavre meurtrier, et, ne pouvant le fuir, je me tourmentais le long des murailles comme un loup harcelé dans son cachot. Je lui aurais presque crié : Va-t-en , ne me touche pas!... Puis, j'étais gelé, car je dois vous dire que pour la saison, je ne me trouvais point être assez décemment vêtu. J'avais bien senti pendu au mur un ample vêtement de drap. Si je ne le pris pas, ce fut moins parce qu'il n'était pas à moi, je vous assure, que parce qu'il était à *lui* sans doute.

Finalement, me dis-je, il faut en prendre son parti. Suppose que tu es engagé dans un incident de guerre désespéré... par exemple, à... et, de souvenir en souvenir. je remontais jusqu'au temps de Jaffa, me rappelant que Bonaparte avait touché impunément nos soldats rongés par la peste.

Pour me distraire, je tâchai de dormir, mais mes yeux étaient ouverts quand le jour commença à blanchir le vitrage; et à mesure qu'il descendait jusqu'au lit de marbre , je distinguais plus clairement les signes connus du mal qui avait tué cet homme. Le scalpel ne l'avait pas encore touché.

Serait-ce, pensai-je, que don Marcos lui-même n'ose y porter la main?

Bientôt une lucarne ménagée dans la porte s'ouvrit, et je vis paraître la figure du docteur qui me dit gravement :

— Eh bien, jeune homme, êtes-vous content de votre compagnon?... Il ne vous a pas semblé trop importun, je suppose.

Que diable vouliez-vous que je répondisse?

— Non, dis-je enfin, trouvant surtout difficile de surmonter l'embarras que me causait mon mince et ridicule costume; mais, pour un pareil tête-à-tête, c'est assez d'une nuit, bien que la première partie ait été fort douce, monsieur.

— Je le sais... je le savais, reprit-il toujours gravement, et je veux bien encore vous ouvrir... Mais comment partir, si peu vêtu que vous l'êtes? Déjà la rue se peuple, et que dirait-on si l'on vous voyait sortir en cet état de ma maison! Cela ferait tort à Manuela... ou l'on vous arrêterait comme fou échappé, ce qui me fâcherait fort, pour une si bonne tête, seigneur lieutenant.

— Vous prenez trop de souci, m'écriai-je; aussi bien, faites-moi rendre ce qui m'appartient... Malédiction sur toi! pensai-je.

— Ce qui vous appartient! répondit-il d'un air surpris... Et quand avez-vous vu, seigneur officier, que, rendant à son prisonnier la liberté sans ran-

çon, on ne garde au moins ses dépouilles? Déjà je me montre assez généreux avec vous. Je vous ai laissé des moments qui ne sont pas trop payés par ceux-ci; je vous délivre, et pour comble... tenez... Cet homme a été frappé du mal en marchant... car c'est un mal terrible... on l'a porté chez moi, et il y a rendu l'âme. Voici, là-bas, son bon manteau et son beau chapeau à larges bords. Ils n'en faut pas davantage pour vous bien cacher... Prenez, je vous en fais présent, et de la sorte, je vous ouvrirai.

Je n'hésitai pas, et avec cette espèce d'émulation désespérée que donne une cruelle raillerie... pour le plaisir de désappointer un homme que vous pensiez avoir joué et qui pense à son tour vous tenir sous lui, j'arrachai de la muraille le manteau du pestiféré et m'en enveloppai étroitement; je saisis le chapeau et l'enfonçai jusqu'aux yeux.

— Maintenant, m'écriai-je d'un ton impérieux, ouvrez-moi, monsieur, et rapportez à Manuela que si je ne vais pas lui dire adieu, c'est de peur que, malgré le linceul qui me couvre, elle ne se jette dans mes bras... Seïgneur Marcos, songez-y; si vous abusiez aussi contre elle de votre avantage... elle n'est pas votre femme... et le fût-elle, je la vengerais.

— Eh quoi, me répondit-il de cet air doctoral qui me faisait damner plus que tout le reste... eh

quoi! vous vous fâchez! Mais, vraiment, je vous croyais le caractère mieux fait, seigneur officier, et il me semble que ce serait à moi à vous en vouloir. Écoutez... vous êtes grand et fort; moi, vieux et débile .. Je vous délivrerai sans appeler personne, pour que la chose reste entre nous, Manuela et ma fidèle duègne... mais je compte que vous ne m'en ferez pas repentir. Tout ceci n'est qu'une sorte de partie ingénieuse où j'ai sacrifié le premier coup afin de gagner le second... un combat entre gens d'esprit... et vous seriez mauvais joueur si vous ne riiez pas avec moi d'une aussi bonne revanche.

— Dans le fait, m'écriai-je, c'est fort plaisant! Mais si le mal me gagne, pardieu! vous me soignerez et vous me tâterez le pouls. . que je vous le rende.

— Parfaitement répondu! dit-il en tournant la clef. Enveloppez-vous bien; il fait froid. Je vais vous conduire, et quand vous retournerez en France, rectifiez donc un peu l'idée qu'on s'y fait de la vieille jalousie espagnole.

Une fois dans la rue, je suai bientôt à courir vers mon hôtellerie, au risque d'aborder davantage les miasmes mortels que j'emportais avec moi, et j'aurais bien voulu avoir quatre jambes comme le centaure Nessus, quand il fuyait atteint d'un trait empoisonné.

Mais au lieu d'envoyer au docteur mon manteau, comme Nessus sa tunique à Hercule, je le jetai avec rage sur le plus large *brazero* que je pus me faire apporter. Je me plongeai dans un bain de vapeurs et m'arrosai de tous les parfums orientaux dont les Sarrazins ont pu laisser la recette en Espagne.

Puis, au moment où je cherchais ce qui pourrait le mieux distraire ma pensée, on me remit un manuscrit avec cette inscription : Dédié par le docteur don Marcos au lieutenant Marsin... Et je lus ces mots sur le titre :

« *Dissertation pour démontrer que la fièvre jaune n'est pas contagieuse.* »

Le docteur était un non-contagioniste.

Je lus donc avec amour les effrayants détails des expériences à l'aide desquelles il avait acquis sa conviction... Au bout du cahier je trouvai un feuillet volant où était, mot pour mot, racontée mon histoire, comme fait de plus à l'appui ; et c'est ainsi que j'appris comment la duègne n'avait agi que par les instructions de son maître... comment, voyant bien qu'il ne manquait pour le tromper qu'une occasion tôt ou tard certaine quand deux jeunes gens s'entendent contre un vieillard, il n'avait plus pensé qu'à ce qui pouvait empêcher l'impunité des coupables.

Et le récit finissait en disant : L'auteur garantit

au galant que, s'il n'a pas peur, il en sera quitte pour celle qu'il a eue. *Requiescat in pace.*

— Avec tout cela, docteur, lui dis-je quand il vint le soir chercher son manuscrit, je pouvais avoir la tête faible, et, contagieuse ou non, j'étais pris.

— Bon ! me répondit-il, la fièvre jaune ne m'a jamais tué que ceux que je lui dispute.

Et quand il sortit, après m'avoir aussi rassuré sur le sort de Manuela que je me promettais bien de secourir dans la retraite où elle s'était réfugiée :

— Ah ! çà, lui dis-je, docteur, vous me garantissez qu'elle n'est pas contagieuse?

— Jésus ! répondit-il, vous le voyez bien... Je vous serre la main avec aussi peu de crainte que de rancune... et certainement, si la fièvre jaune se gagnait, seigneur lieutenant, vous pourriez, à votre tour, la donner.

Oh ! vieux singe !... j'en ai pourtant ri !...

Ce n'est pas qu'il y ait de quoi rire, messieurs, ajouta Marsin, même à présent, comme vous le faites... Et pour me consoler, enrôlé dans la légion étrangère à Barcelone, j'eus la douleur de recevoir d'un de mes concitoyens, à l'affaire de Liers, une balle qui me fracassa l'épaule gauche et me retint douze mois au lit.

Malgré ce que j'y ai souffert, reprit-il en se levant,

je vais chercher le mien, messieurs, souhaitant à chacun, avec une bonne nuit, de ne jamais répondre que pour soi..... et d'en pouvoir toujours répondre.

FIN DE EST-CE VOUS ?

LES

DEUX DRAGONS

D'immenses et hauts herbages, des bœufs qui s'y engraissent, des chevaux aux formes arrondies, à la démarche paisible, qui errent en regardant par-dessus des haies semées de pommiers, vignobles de la Normandie ; un ciel brillant de soleil, et ses rayons qui s'adoucissent sur toute cette verdure ; une colline avec son chemin jaunâtre, une troupe de jeunes *gars* normands qui la descendent, s'entraînant bras dessus, bras dessous, en chantant faux et fort.

Ce n'était pourtant pas un jour de fête, et des hommes bêchant quelque coin de terre, se redressaient pour les voir passer. Ce costume endimanché, ces chapeaux bariolés de rubans de mille couleurs.,. On eût dit une noce ; mais la mariée manquait. Au lieu de violon, un tambour ; au mi-

lieu des rubans, des plaques de papier portant les moindres numéros de l'alphabet arithmétique. Le premier de la bande, une énorme canne à la main, cette tournure de tambour-major, dernière tradition des bizarres attitudes guerrières, dont l'image curieuse se retrouve dans quelques gravures du XVIe siècle.

C'étaient donc des conscrits. Il ne leur manquait, pour jouir de leur reste, que d'être tout à fait ivres, et c'est à quoi ils pourvoyaient, en réveillant leur soif à courir d'un village à l'autre, trempant chaque fois leur cidre dans du vin.

Ils avaient raison. L'ivresse est mauvaise pour les sauvages qui n'ont pas besoin d'ivresse : ils sont libres ; mais le villageois qui quitte sa chaumière, sa maîtresse, pour servir sous un caporal, le vin profite et l'on n'en saurait trop boire.

Derrière la troupe, marchaient deux jeunes paysans. L'un, d'une taille médiocre, une figure douce et pâle, de grosses larmes coulant dessus ; l'autre, grand, robuste; des cheveux d'un roux ardent, des joues rondes et rouges comme les fruits de sa province; les plus beaux yeux qu'on puisse voir, tant ils étaient grands, fermes, gais et bleus.

Mais cette figure joviale était presque triste en ce moment. Penché sur son camarade, le soutenant d'une main et posant l'autre sur sa poitrine

gonflée par les sanglots, Norbert s'y prenait de son mieux pour le consoler.

— Ne pleure pas, Thibaut, disait-il en le secouant. A quoi çà sert? Qu'est-ce que tu regrettes donc! Tu es orphelin: nous partons ensemble... La guerre, je ne la hais pas, moi, ni toi non plus, je t'en réponds. Tu es un peu enfant, mais au fond tu as du cœur, tu en as, Thibaut, et si tu me voyais dans l'embarras... Tu aurais mieux aimé le séminaire qu'un régiment. Bah! la tonsure... Bon pour les chauves... Des Français comme nous, c'est fait exprès pour la troupe. Si c'est que tu penses à la fille de Girard, elle ne vaut pas çà, vois-tu, et moi qui te parle, si j'avais voulu... suffit.., J'en ai une aussi, moi, qui pleurait ce matin. Ne me soutenait-elle pas qu'elle était grosse? C'te idée de femme! Allons, allons, vive la joie! Vive l'empereur! Le roi, faut dire; car, pour l'autre, il paraît qu'il est mort tout de bon! Viens, nous vivrons longtemps ensemble, nous deux. Viens!...

La troupe s'était arrêtée autour d'un petit cabaret situé au bas du côteau. Bonne station pour nos pèlerins. Toutes les voix appelaient Norbert.

— Les fainéants, disait-il, ils ont besoin de moi pour rire.

On buvait au grand air, à l'ombre. — Le cidre pétillait comme du champagne. Des cris, des verres brisés, de bons tours aux camarades, et des refrains,

et des chorus ! Plusieurs de ces chansons populaires, psaumes de ceux qui ne savent pas le latin. Norbert même improvisait des couplets, moins riches de rimes que de sa verve villageoise.

Puis des saillies, des éclats ! Que de gorgées renvoyées par le rire ! Norbert n'était pas de ceux qui regardent l'effet qu'ils produisent ; mais, voyant du coin de l'œil Thibaut qui riait malgré lui, assis à sa droite, le bon jeune homme en prit tant, que si son camarade ne l'eût ramené trébuchant au village, il eût dormi là à la belle étoile, au fond d'un fossé, bivouac des ivrognes. Il n'en aurait pas plus mal dormi.

Les deux Normands avaient été dirigés sur un régiment de dragons en garnison en Alsace. Norbert était surtout propre à cette arme, qui tient à la fois de la troupe légère et du cuirassier. Elle souffrit, dit-on, lorsqu'on voulut y mêler aussi du fantassin. Mais les dragons ont fait parler d'eux en 1814, quand pour bien finir, chacun fit de son mieux. On en parle encore, et, grâce à ces vieilles bandes accourues d'Espagne au secours de la patrie, ces gens du Nord ont laissé des carcasses de plus pour engraisser nos champs et nos chiens.

Norbert avait tant fait qu'on ne l'avait pas séparé de Thibaut.

— Si vous ne nous laissez pas ensemble, disait-il à l'officier de recrutement, sauf respect,

mon capitaine, je vous promets que je déserte.

L'officier était jeune, il comprit le paysan et Thibaut fut dragon.

Un dimanche soir, deux mois après son entrée au régiment, il était assis seul près d'une table, dans le jardin d'une brasserie, rendez-vous ordinaire des cavaliers. Son casque était placé devant lui à côté d'un pot de bière et de deux verres énormes.

Il s'ennuyait en attendant Norbert qui tardait à venir.

En ce moment, vint un dragon surnommé *le Parisien*, et connu de tous pour un homme dangereux, féroce, brave pourtant, fameux par son adresse dans tous les genres d'escrime et par vingt duels funestes à ses adversaires.

Le Parisien s'avança suivi de deux cavaliers et d'une fille. Toutes les tables étaient prises. Il s'approcha de celle où Thibaut s'était assis, et faisant glisser le fourreau de son sabre au ras de la table :

— Place aux anciens, conscrit, lui dit-il, en jetant bas le casque, le pot et les verres, va-t'en bâiller ailleurs; m'entends-tu ?

Thibaut le regardait tout étourdi de cette attaque imprévue.

— Va-t'en donc, dit le Parisien en le poussant brusquement.

Thibaut se débattit et le mot *brutal*...

L'autre avait déjà bu copieusement, le sang lui monta au visage; deux soufflets retentirent sur celui du jeune soldat. Tous les cavaliers se retournèrent.

Thibaut n'était pas un lâche, non, certainement, mais son inexpérience, sa faiblesse, sa stupeur, la redoutable réputation du Parisien, ce que l'affront même avait de terrible, ces mots, ces regards moqueurs qui l'accablaient de toutes parts... La fille s'était jetée entre l'autre et lui. Bref, il ramassa son casque et sortit, non sans jeter sur le Parisien un regard plein de colère, non sans penser à une vengeance, mais le chagrin et la honte étaient ce qu'il sentait le plus, et il pensait surtout à Norbert.

Il le cherchait au hasard et comme par instinct.

Il l'aperçut enfin qui se promenait tranquillement sur le rempart, serrant le bras ou plutôt tenant le sien autour d'une grande et jolie paysanne qui riait comme lui de tout son cœur et marchait à demi penchée, touchant de ses lèvres l'épaulette du dragon. Dieu sait pourquoi le patois normand et le jargon d'Alsace pouvaient jaser ensemble et se comprendre.

Deux mois de service avaient déjà fait de Norbert un cavalier accompli, et quand les jugulaires

de son casque encadraient cette figure animée, quand le cuivre de sa visière brillait au niveau de son œil hardi, quand le rire secouait sa jeune moustache, il n'était pas étonnant qu'il plût aux jeunes filles alsaciennes, race féconde en bons, en beaux soldats, et qui les aime.

Ils riaient donc tous deux et, sans quelques baisers, ils auraient ri toujours.

Thibaut les atteint. Norbert lève les yeux...

— Qu'as-tu ? s'écria-t-il, en quittant brusquement la jeune paysanne.

Thibaut se jeta en pleurant sur la poitrine de son ami. Cet embrassement émut plus Norbert que tous ceux de sa maîtresse. — Est-ce qu'on t'a manqué, Thibaut? reprit-il baissant la tête sur lui et le soutenant dans son bras gauche.

Je ne sais quel pressentiment l'avertissait.

— Oui, dit Thibaut, en se frappant le cœur; le Parisien...

Norbert devint pâle comme un mort. Il lui avait suffi de voir le Parisien pour le prendre en haine, et d'entendre son nom pour être sûr...

— Il t'a frappé, dit-il, mille noms de..... L'as-tu tué, le brigand ? C'est ma faute, ajouta-t-il en frappant du pied; c'est ma faute. Je t'avais promis de me trouver là... Pour une fois que je te quitte... Ne m'en veux pas, Thibaut, s'écria-t-il en lui serrant la main.

Deux larmes roulaient dans ses grands yeux.

— Viens, je vais te venger. Viens.

— C'est à moi à me battre avec lui, Norbert; tu seras mon témoin, et je ferai de mon mieux.

— O toi ! s'écria Norbert, en haussant les épaules. O toi ! tu es trop faible. Tu es trop faible. Je t'ai toujours dit que si tu me voyais dans l'embarras... C'est mon tour aujourd'hui. Viens. Quand nous étions enfants, Thibaut, je t'ai défendu plus d'une fois, tu le sais. Je suis toujours le même, frère ; et à présent que j'ai un sabre au flanc... Tu ne voudrais pas me faire de la peine. Marchons !

Thibaut le suivait dans un état impossible à décrire. Norbert avait toujours eu un grand ascendant sur lui. La jeune fille les regardait s'éloigner, tremblante de peur, et ne reconnaissant plus à son air le joyeux et galant cavalier. Lui s'avançait d'un pas rapide. A travers sa contenance hardie, on retrouvait encore le jeune soldat. Rien de ce qui signale un spadassin de régiment. Son œil bleu semblait noir, sa voix grondait entre ses dents, sa main secouait la poignée de son sabre, la lame râlait dans le fourreau.

Il entre dans la brasserie. Le Parisien lui tournait le dos; mais qu'il le reconnut bien vite !... Il s'élança en face de lui, et, renversant du pied la table et tout ce qu'elle portait, il abattit trois fois sa large main sur le visage du dragon.

Quelle rage était plus rage, celle du duelliste ou de Norbert? La main du Parisien sauta sur la poignée de son sabre; mais des doigts de fer broyaient ses deux bras, et deux yeux aussi ardents que les siens lui rendaient toutes les injures que lançait sa bouche.

— Ecoute, dit Norbert, je suis venu pour te tuer. — Toi ou moi! — Toi! — Ne fais pas de tapage, ça ne prendrait pas, fanfaron. Je ne suis qu'un soldat d'hier, je n'ai jamais touché un fleuret, mais je me f... de toi, maître d'armes; de vous tous, dit-il en regardant ceux que le tumulte avait attirés. Le Parisien est un lâche d'avoir insulté sans raison un enfant, et vous aussi de l'avoir laissé faire cette fois comme bien d'autres. En arrière, poltrons; et, de sa main gauche, il faisait rouler son fourreau devant lui.

— Viens, blanc-bec, dit le Parisien d'une voix étouffée. Ta moustache ne poussera plus. Suis-moi.

— Je veux passer le premier, répondit Norbert en le repoussant; tu viendras où je veux que tu viennes, et je compte bien t'y laisser sur le ventre. Prends ton témoin. Un seul, pas plus. Si d'autres viennent, je les charge. Je veux te tuer tête à tête, vieux crâne. — Voilà mon témoin, à moi, c'est Thibaut. S'il n'a pas autant de force que de cœur, il me vaut bien; il vous vaut tous, et j'entends qu'on le respecte. Marchons!

— De plus ferrés que le Parisien se sont fait enfiler par de moins dégourdis, dit un dragon à son voisin. Voilà un conscrit qui a du sang dans les yeux, tout d'même!

— Laisse donc, Thibaut, laisse donc, répétait Norbert, chemin faisant, que tu es enfant! Cela me regarde. J'aurais pu prendre un témoin plus au fait que toi et moi, mais je veux que tu voies la chose, ça t'habituera. N'aie pas peur, je vais te lui donner son compte en un tour de main. Regarde bien comment il faut s'y prendre. Dame, s'il me tue, ne l'écris pas au pays tout de suite; et si tu rencontres la jeune fille de tantôt, arrange-lui ça pour le mieux, arrangez-vous ensemble; toi et moi, c'est tout un. Tu trouveras notre argent dans un porte-manteau, tâche de te faire réformer et retourne en Normandie. C'est un bon pays, ajouta-t-il d'une voix un peu émue et en s'arrêtant. Je te donne tout ce que j'y ai laissé.

— C'est donc ici que tu veux que j' te saigne? dit le Parisien en dégaînant.

Norbert ne lui répondit que par un geste de mépris.

Le jour allait bientôt disparaître et un faible rayon se ralluma un moment sur le casque du jeune dragon quand il le leva pour désarmer sa tête. Le souffle du soir ramena la crinière noire sur son visage, mais il n'en parut pas plus pâle. Lors-

qu'il se fut mis à nu jusqu'à la ceinture, on n'eût pas dit que, sous cette large poitrine, vivait un cœur jeune et vigoureux, tant elle était calme et reposée. Le regard de son ennemi y chercha vainement la place où il battait.

Les yeux de Norbert étaient plus assurés que jamais, plus beaux, et, s'il y passa un instant quelque ombre de souci, ce fut à voir la figure consternée, l'air égaré de son ami.

Si vous avez bien compris Norbert, c'est Thibaut que vous devez plaindre.

Norbert allait se mettre en garde, et faisait fouetter sa lame. Il revint à Thibaut.

— Qu'as-tu donc ? lui dit-il en souriant et touchant ses joues glacées du gland de sa dragonne.

Thibaut se jeta à son cou. Il cherchait à lui prendre son arme; mais nul, tant que Norbert vivrait, nul, Norbert fût-il mort, ne pourrait la ravir à cette main robuste.

— Aurez-vous bientôt fini de vous lécher ? cria le Parisien; en garde, fainéant, ou je te charge.

Norbert le toisa par-dessus l'épaule, plia soigneusement son uniforme, qu'il avait d'abord jeté par terre, serra de nouveau la boucle de son pantalon, se frotta la poitrine; et, tâtant du bout du doigt la pointe de son sabre, il écarta du pied quelques cailloux dispersés sur le terrain. — Il fit tout cela lentement, à deux pas du Parisien; puis, soudain,

se jetant plus loin d'un bond, tombant en garde, penché vers son ennemi, comme un fusil en joue, et faisant feu de son regard, ferme et muet, il lui cracha deux fois au visage.

Un effroyable jurement, un horrible coup de sabre partirent en même temps de la bouche, de la main du duelliste.

Bah ! le Normand n'était pas là où il le croyait. Les gens de cœur ont souvent le sang-froid, un instinct qui donne à leur courage du savoir-faire et de subites ressources. Norbert avait bien senti qu'il était perdu s'il allait jouer le jeu de son ennemi et s'aviser de faire de l'escrime. Ainsi donc, quittant aussitôt sa posture, comme un loup qui bondit après s'être arrêté court, empoignant son sabre à deux mains et s'en servant comme d'un bâton, arme qu'il connaissait bien, le voici qui saute et le brandit; alerte lui-même, brusque comme sa lame, et semblant, comme elle, tournoyer dans l'air autour de son ennemi. L'autre, ébloui, rompt et se reploie. — Combat d'un aigle et d'un serpent.

Oui, le fer éblouissait le duelliste, luisant dans le jour presque éteint, déroulant et croisant mille cordons lumineux comme ces bâtons enflammés que les enfants font tourner vite. Entre lui et Norbert un cercle roulait, dont chaque point était une parade pour le Normand, un coup pour le Pari-

sien. Cercle si rapide, si mobile, que le coup et la parade étaient partout en même temps.

Et vraiment Norbert fit bien, car le Parisien en fut tout déconcerté. Agile aussi, robuste, adroit, il ne savait pourtant comment s'abriter de cette grêle.

Se replier, se ramasser, s'allonger un genou presque en terre, ramper, rompre, se couvrir de sa lame, la darder. Rien. Norbert, en bondissant, n'augmentait pas d'une semelle l'espace qu'un sabre tient entre deux poitrines. Il rejetait son ennemi sur lui-même, comme une meute qui tourne autour d'un sanglier; il l'enfermait dans les terribles roulements de son arme, ainsi qu'un homme pris entre les roues de plusieurs chariots qui se croisent.

— Écrase-le, Norbert !

Mais le Parisien est un ennemi intrépide, plein de vigueur et de sang-froid. Il se remit bientôt, et, s'animant à voir ainsi le danger sous une forme nouvelle, lui, que l'habitude d'une même escrime, sans péril pour son expérience, avait en quelque sorte blasé, il retrouva dans son intrépidité et sa présence d'esprit, de quoi fournir à cette guerre imprévue.

Il se maintint donc, assiégé et à la fois assiégeant, soutenant les coups et les rendant, ainsi qu'une redoute. Mais le conscrit l'avait forcé à deux reprises à combattre sur son terrain.

Le duelliste écumait ; il était si pâle, qu'on eût dit que le sabre de Norbert avait déjà pompé tout son sang.

Au lieu des injures qu'il mêlait toujours à ses attaques, un grincement sourd râlait sur ses lèvres. Ce bruit de rage, le heurt des armes résonnant comme le galop d'un cheval sur la pierre, leurs étincelles jaillissant comme celles qu'il en tire, moins vives que les yeux des combattants ; leur souffle aussi haletant que le sien, moins précipité que celui des témoins, de Thibaut, surtout, et, dans le lointain, les joyeux bruits d'une fête !

C'était affreux !... c'était beau !...

Le combat durait ainsi depuis quelques minutes, toujours plus effrayant, car l'issue n'en pouvait plus tarder.

C'est long, quelques minutes, quand chaque seconde est marquée sur un sabre, par un coup qui peut donner la mort, et quand deux lames choquées sonnent d'autre sorte que l'airain sous un cadran.

Pourtant, il ne coulait encore de sang que celui du Parisien. Une large atteinte à l'épaule gauche, qui brillait comme les fentes d'une manche de femme.

— Assez !... assez, criait son témoin.

Thibaut allait se jeter entre les coups.

Aussitôt il s'arrête, en se pliant et joignant les

mains, car il a vu le sabre de Norbert fondre sur la tête de son ennemi, à la fendre jusqu'aux dents. Et l'arme qui parait, il l'a vue, il l'a vue s'abattre sous la lame pesante du Normand.

— Ah ! non, Thibaut, non ; c'est toi, c'est toi qu'il faut plaindre.

— Pour Norbert, il était déjà mort lorsqu'il tomba raide, comme il fit.

— Hélas ! oui, raide mort.

Un mouvement rapide comme l'éclair avait sauvé le Parisien, et tandis que son ennemi se penchait, les deux poings en avant, entraîné par son propre coup, le sabre du duelliste, terrible et prompt, à travers les bras tendus de Norbert, avait trouvé, tranché ce brave cœur de paysan, si bien pétri d'amitié, de gaieté, d'héroïsme.

C'est le mot, n'est-ce pas ?

Le duelliste s'adossa contre un arbre, essoufflé, n'en pouvant plus, fixant ce cadavre d'une façon extraordinaire. Il en avait pourtant bien tué. Puis, redressant tout à coup son sabre qui pendait dégouttant et mouillait la terre :

— Poltron ! dit-il à Thibaut d'un ton féroce, si tu avais fait ton devoir, je n'aurais pourtant tué qu'un chien comme toi.

Thibaut n'entendait pas.

Le témoin du Parisien l'entraîna, disant :

— Allons-nous-en, c'est fait.

Thibaut n'entendait pas. Voyait-il? Vivait-il? — Encore ployé et les mains jointes, regardant Norbert là où il attendait son ennemi :

— Bon Dieu! est-il possible?

Eh quoi! tu ne le reconnais déjà plus?

Il se précipita sur son ami. Le sang moussait sur ses lèvres. Il suce cette plaie aussi large que sa bouche; il tâte partout ce cœur qui ne bat plus. Il retourne le corps. La plaie entr'ouvre le dos. Elle se multiplie sous ses yeux égarés, saignante et béante. Il laisse retomber le cadavre, il le tire avec violence par les bras :

— Norbert! Norbert!

Oh! qu'il aurait donc voulu lui faire du mal, l'entendre dire seulement, comme Norbert l'eût fait :

« Adieu, mon pauvre Thibaut, je me meurs :

Rien. Rien que la mort, muette, sourde, affreuse, incroyable.

Ces membres si agiles il n'y a qu'un instant et encore humides de leur sueur, roides, immobiles; ces yeux si ardents, éteints. Cet ennemi si terrible, cet ami si dévoué, n'aimant tout à coup, ne haïssant plus rien. Sur ces traits un reste de colère, qui n'est là qu'expression de statue.

Les chiens pourraient venir à leur aise outrager ce jeune soldat, mort pour une offense qui n'était pas la sienne, et un enfant lui prendrait son sabre.

si le dernier coup n'avait tordu ses doigts autour de la poignée!

Que ce qui détruit tout se fasse si horriblement vite! Que manquait-il à ce corps? Il est jeune, vigoureux. Thibaut pouvait à peine le soulever. Il le redressa tout à coup.

Le désespoir a des impulsions bizarres. Il arracha le sabre du poing de Norbert, le rengaîna, ramassa précipitamment le casque, l'habit, le col. Il n'oublia rien, puis, de l'autre bras, il enleva le cadavre. On eût dit que son ami lui avait laissé sa force. Et ainsi chargé, il courut vers l'hôpital.

Les deux fourreaux traînaient par terre. Il faisait nuit. Une voix cria :

— Arrêtez! arrêtez! A l'assassin!

— Tiens, dit Thibaut à l'un des gardiens, Normand comme lui, tu as bien connu Norbert? Vois comme on me l'a arrangé.

— Qui l'a tué? s'écria l'autre.

— Qui l'a tué?...

Thibaut n'était plus le même homme.

— C'est moi, pensait-il en courant vers le quartier; c'est moi, c'est le Parisien

Et ces mots se pressaient, se heurtaient, se poursuivaient confus dans sa tête.

Il monta à la chambrée. Les cavaliers se couchaient. Le Parisien n'était pas rentré; il avait une permission, il s'amusait. Thibaut s'enfonça

dans le lit où il dormait avec Norbert. Il entendit les dragons parler du combat, il écouta leur récit; il entendit le Parisien rentrer en fredonnant, ôter son sabre et ronfler.

Thibaut se ramassait dans son lit, comme une panthère, pour tomber sur sa proie. Il se leva, voulant égorger l'autre, et ceci soit dit pour le duel, une seule chose l'en empêcha, ce fut qu'il se battrait demain avec lui, ou qu'il le verrait mourir, s'il se retenait pour l'assassiner au grand jour.

La nuit fut longue. Il pleura, il sanglota, se tordit à l'aise dans ce lit fait pour deux. La douleur ne le lâcha point.

Le lendemain, l'appel terminé, Thibaut s'approcha du Parisien en souriant à faire peur.

— Tu as tué l'autre en brave, lui dit-il, ce n'est rien; mais tu m'as souffleté, moi, et je te prie de m'en rendre raison.

— Ah çà! répondit le dragon, c'est donc la mort aux Normands, ces jours-ci? Conscrit, passe ton chemin, je ne suis pas en train à cette heure.

— Est-ce que tu ne veux pas te battre avec moi? dit Thibaut avec joie et prêt à chercher sa carabine.

— Si fait, mon amour, par obéissance; mais prends garde; je vais t'envoyer en congé avec celui d'hier...

— Celui d'hier? reprit Thibaut, c'est cela, marchons.

— Bah! es-tu si pressé? Et où aller, petit?

— A l'endroit d'hier, dit Thibaut d'un ton qui frappa le duelliste.

— Tiens, cette idée! répondit-il en fixant le jeune soldat; mais il ne put rire. Et ton témoin?

— Celui d'hier, dit encore Thibaut; seul pour nous deux. Allons, et tue-moi bien, sinon tu n'en tueras plus comme hier, entends-tu?

— Oh! sois tranquille! il n'en faut pas long de ça pour saigner un poulet blanc comme toi.

En effet, Thibaut était aussi pâle que s'il eût assassiné l'autre.

Or, cette fois, le combat ne fut pas long.

— Les coups sur la tête n'ont pas profité à ton camarade, dit le duelliste. Voyons un peu à mon tour. C'est comme ça que j' te vas tuer, conscrit. A toi! Gare là-dessous!

Ah! ah! Il ne lui profita pas non plus le coup sur la tête. Thibaut ne fit qu'opposer son bras gauche au sabre qui tomba dessus, et tandis que la lame mordait dans les os, la sienne creva deux fois le ventre du Parisien.

Il tomba respirant encore, et bien lui prit que l'arme du Normand lui fût restée dans le corps, car Thibaut, s'il l'eût tenue, l'aurait fait furieusement souffrir. Le sabre se balançait dans la bles-

sure. Le Parisien l'en arracha; ses yeux se rouvrirent pour défier le vainqueur.

Un premier meurtre, c'est pour consterner le plus impitoyable; mais Thibaut ne voyait de mort que Norbert. Sa rage satisfaite éclatait, son cœur battait à l'aise. Il reprit son sabre, le rejeta avec joie dans le fourreau après qu'il l'eut essuyé de ses doigts; et s'il aida le témoin à soulever son camarade, ce fut pour voir plus longtemps et de plus près ses dernières convulsions. Il aurait voulu le jeter, le fouler à l'endroit où il avait vu Norbert immobile. — Mettez-vous un peu à sa place.

Depuis ce jour, il faut le dire, Thibaut est devenu lui-même un homme dangereux, sans pitié.

La secousse faite en lui par ce qu'il y a de plus violent dans la douleur et dans la haine, le bonheur qu'il avait senti une première fois à tuer un homme, un fond de rage et de désespoir qui s'associait en lui à des émotions dont il ne pouvait plus perdre le souvenir; bref, il est duelliste à son tour, et redoutable, mais ce n'est que pour les *crânes*, pour ceux qui font métier de verser le sang. Il n'en manque pas un, et plus d'une fois il a protégé contre eux ses plus jeunes camarades.

Ces jours-là, Thibaut est pâle et troublé. Croyez-

vous que ce soit à cause du sang qu'il vient de répandre ?

Non, vraiment, c'est qu'alors Thibaut pense à celui qui, un soir, a reçu pour lui un grand coup à travers le cœur.

Il y pense toujours. Eh ! qui pourrait le lui faire oublier ?

Norbert est mort pour le défendre, et parmi tant de gens qui vivent il ne le retrouvera pas. Il ne le cherche point; et s'il le rencontrait en quelque autre, il n'en voudrait point, je pense.

Il ne nous reste des morts que ce vide même qu'on ne peut combler:

FIN DES DEUX DRAGONS.

ÉPISODES DE JUILLET 1830

UNE SCÈNE DE GRENIER

Personne n'aimait Jacques, lui paraissait n'aimer personne. Enfant, il n'avait jamais rendu caresse pour caresse, jamais coup pour coup; insensible à toutes choses, tel qu'on l'eût cru idiot, sourd et muet, perclus. Mais sous son front désert brillaient deux yeux vivants, seule issue donnée à son âme.

Quand sa mère rencontrait son regard, elle reprenait un peu d'espoir. Son père l'appelait fainéant, haussait les épaules ou lui montrait le poing. Et son frère François disait : « Fallait l'faire » autrement. Laissez-le tranquille. »

Même, une fois, François se jeta entre le père et Jacques, qui allait être battu. « On ne frappe pas. » dit-il. Ne le frappez pas, sinon... »

François n'aimait pas le plus fort, ménageait et toujours défendait le plus faible : c'était toute sa morale. Garçon intrépide, ne connaissant pas plus le danger que les dix commandements de Dieu; naturellement ennemi du gendarme, et qui n'eût pas su joindre *ordre public* à *liberté*.

Or donc, il n'en était que plus propre à se battre pour elle; et quand vint juillet, au premier coup de fusil, l'enfant de Paris, buvant, vida brusquement son verre, et dit à Jacques :

— Viens-tu?

— Reste avec moi, frère, répondit l'autre.

Mais François était déjà loin. Il se jeta, riant, hurlant, au milieu des barricades, se battit pour avoir une arme, et, quand il l'eut, se battit pour avoir des cartouches.

Puis, trois jours après, regagnant son grenier, comme l'animal blessé son gîte :

— Jacques, dit-il, se laissant choir, tiens, j'ai mon compte... ici... là... vois... Ah! f.... sort! Quel beau chien de coup!... quand c'était fini!...

Il se soulevait, et, haussant le bras gauche, il tâtait au-dessous de l'aisselle; il regardait, d'un air sombre et convaincu, un trou de balle à peine saignant. Et le bras et l'homme retombèrent. François ne parla plus, et, se couvrant les yeux, mourut dans un coin du taudis.

La mère cherchait son fils par les rues, le père

gisait sur son grabat. Jacques ramassa son frère et le porta au vieillard.

Et, le voyant les fixer tour à tour d'un œil hagard et curieux, le père lui dit :

— Ote-toi de là, grand lâche ! Tu ferais mieux de le venger.

Jacques, cette fois, comprit à peu près. Il laissa le cadavre, raidit ses bras comme un homme qui s'éveille, et, s'armant d'une hache, il vint où l'on se battait encore.

Là, muet, morne, aveugle, il frappa, sans crier, sans savoir, ennemis, amis, soldats, insurgés, prêt parfois à se frapper lui-même et à demander ce qu'on faisait.

Pourtant l'instinct le poussait plutôt contre les uniformes. Aussi l'on avait déjà remis les choses et les pavés à leur place, et l'on voyait des parisiens se promener bras dessus, bras dessous avec des soldats, que, se souvenant encore de son frère Jacques, quand il voyait un de ceux-ci à l'écart, il allait à lui, et, sans l'avertir l'attaquait.

A la fin, il y fut pris : un brave sergent, qui le vit faire, tua Jacques du premier coup.

Et lui, mort, ce fut comme lorsqu'il vivait : ses mêmes traits insensibles, avec un éclair dans ses yeux.

Ainsi l'idiot n'avait su ni bien choisir d'abord, ni s'arrêter ensuite à temps. Heureusement, il y

eut alors des gens de tête qui vite arrêtèrent tout et choisirent à merveille. Grâce à eux, François, comme les autres s'est fait tuer pour que Philippe, selon les siens, règne et gouverne, ou règne et ne gouverne point!

FIN DES ÉPISODES DE JUILLET 1830.

UNE SCÈNE DE LA SALPÊTRIÈRE

(L'hôpital de la Salpétrière, la cour de l'enclos des folles. Deux femmes jeunes, jolies, versant des larmes. L'une, vêtue de soie, grande et svelte, des yeux bleus et doux, la tête ornée de boucles blondes ; l'autre à peine couverte d'une robe grossière en lambeaux, la taille forte, des cheveux bruns en désordre, l'œil sauvage, la lèvre supérieure ombragée d'un duvet noir.)

FANNY.

Vous pleurez ?... votre amant est mort.

FANCHON.

Qu'est-ce que vous me voulez ?... Mort !... François ?... Non. Il était jeune ! il était jeune ! on l'a tué... je pleure, moi ?... Je chante. (*Elle chante le refrain de la* Parisienne.)

FANNY.

Tué !... votre amant ?... c'est le mien... le 29.

FANCHON.

Eh bien ! oui, le 29.... Il faisait chaud... J'ai soif... Je brûle !... A boire !

FANNY.

27, 28, 29... aux Tuileries, près de la grille.

FANCHON.

Aux Tuileries, ne m'en parle pas. Les gens en veste n'y entrent pas... un grand coup de fusil à mon François, parce qu'il voulait entrer. Seigneur mon Dieu ! A bas les Suisses !... Ils l'ont donc tué... Mangez-les, mangez-les tout vifs, les brigands !

FANNY.

Il était déjà deux heures... et alors deux balles, les dernières..... Ah mon Dieu !

FANCHON.

Oui, à deux heures du matin. Gare la patrouille !

FANNY.

Je vous montrerai sa belle cuirasse brillante. Deux balles à gauche, deux trous..... J'ai froid, j'étouffe !

FANCHON.

Quelle cuirasse ?... Allons donc, il n'avait pas sa

veste seulement. Sa poitrine à l'air, en brave... Vive la nation !... La voix me manque. Je pleure : c'est çà qui m'étouffe, François ! non pauvre François !... ah ! les scélérats !.... Qand tout était fini... tout !

FANNY.

Je le lui ai dit, et je le lui dirai encore : « Reste, « Charles, reste avec moi. Ne verse pas ce sang-là. « Viens, laisse-les. »

FANCHON.

Ce n'est pas vrai ; je ne lui ai pas dit cela..... Courage, François ! à ton affaire. Mon père était un vieux soldat, un brave homme, dans la rue... et moi, fille de joie !... Une belle joie que j'ai.... Bon Dieu, Seigneur, ayez pitié de moi !

FANNY.

Quel bruit ! ce sont bien les cuirassiers qui passent, beaux et vaillants..... Lui, plus beau que tous... son cheval noir... Charles, pense à moi !.... Deux balles !....

FANCHON.

Les cuirassiers !.... A mort ! les cuirassiers, qui battent les femmes !.... A toi François, si tu es un homme !.... Jetez-leur la maison dessus, avec les meubles, les bourgeois, tout..... Les bourgeois ! où sont-ils donc quand le peuple ?.... Laissez-moi tranquille.

FANNY.

Le canon, la mitraille!.... Les vitres tremblent... des hommes qui crient, qui tombent... du sang dans les ruisseaux. Hier, tout était si tranquille! Hier, qui aurait dit cela? La garde vaincue, un peuple, une bataille!.... Ah! que nous étions fous!

FANCHON.

Des broches! des bâtons!.... fondez vos gouttières..... Un matelas pour cette femme qui est morte, et faites-la voir aux Parisiens. Vengeance!.... au pont de la Grève!.... on passe sans payer..... Le soleil brûle, mettez les mouchards à l'ombre. A l'eau s'ils ont soif..... Ah! il y aura du monde à la Morgue ce soir.

FANNY.

Un, deux!.... Deux heures qui sonnent.

FANCHON.

L'enragée d'horloge qui me bat sur la tête. (*Elle frappe du front contre la muraille, et s'arrache les cheveux.*)

FANNY.

Deux heures! Ah! malheureuse! ah! malheureuse!

FANCHON.

Oui, c'est mon nom; on m'a souvent appelée

malheureuse. Mais il m'avait sauvée, François, et j'aurais fait une brave femme. J'aurais... Ah! mon Dieu!... (*Elle pleure.*)

FANNY.

Tu pleures aussi, embrassons-nous.

FANCHON.

Laisse-moi. Depuis qu'il est mort, je n'embrasse plus personne.

FANNY.

Ne te fâche pas, viens.

FANCHON.

Va-t'en, va-t'en. Depuis qu'il est mort, je ne vais plus avec personne.

FANNY.

Adieu, adieu, Charles... On est si mal ici!

FANCHON.

Qu'est-ce que ça me fait, son chagrin?... J'ai mon chagrin toute seule, moi... Avec ses cuirassiers... A bas!... Vive François! à mort les autres! (*Elle jette des cris, et se bat à coups redoublés la poitrine.*)

UN GARDIEN, *la poussant.*

Allons, allons, rentrez.

FANCHON. (*Elle se débat d'abord, puis se laisse conduire.*)

Depuis que tu n'es plus là, François, tu vois